

L-4

SERMONS
DE
HUGH BLAIR.

TOME III.

STATIONERS

OR

PRINTERS

1853

Res 7n 7060

SERMONS
DE
HUGH BLAIR,
DOCTEUR EN THÉOLOGIE,

MINISTRE de l'Église Cathédrale, et Professeur de
Belles-Lettres dans l'Université d'Édimbourg;

TRADUITS DE L'ANGLAIS,

Sur la vingt-quatrième Édition,

PAR M. FROSSARD, Docteur en Théologie dans l'Univer-
sité Royale de France, Docteur honoraire de celle d'Oxford,
ancien Doyen et Président de Consistoire, Professeur de Morale
et d'Éloquence sacrée dans la Faculté de Théologie Protestante
de Montauban, Membre de diverses Sociétés savantes.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME III.



A MONTAUBAN,

DE L'IMPRIMERIE DE PH. CROSILHES, PLACE D'ARMES.

1820.



THE HISTORY

OF THE

REIGN OF

CHARLES

THE FIRST

BY

J. H. BURTON

1852

SERMON I.

SUR LES AVANTAGES DE L'ORDRE.

I. CORINTH. XIV, 40.

Que tout se fasse — avec Ordre.

LA religion, semblable à tous les systèmes régulièrement combinés, est composée de plusieurs parties dont chacune offrant une utilité qui lui est propre, contribue à la perfection du tout. Il est des graces qui forment son essence : la foi et le repentir, l'amour de Dieu et l'amour du prochain. Elles ne sauraient donc être trop souvent recommandées au chrétien. Il est d'autres dispositions, d'autres habitudes qui, sans tenir un rang si distingué dans le code de nos devoirs, contribuent néanmoins à inspirer, à fortifier les vertus principales. Elles méritent donc d'occuper une place dans nos religieuses exhortations. Tel est ce respect pour l'ordre,

la méthode, la régularité, que l'Apôtre nous prescrit ici d'une manière spéciale. Soit que nous considérons l'ordre comme un devoir moral, ou que nous lui refusions ce titre, il est absolument nécessaire à l'observation des autres devoirs; il mérite donc une attention plus particulière que ne lui accordent ceux qui le regardent comme étranger à la religion.

Si vous portez vos regards sur ce qui vous environne, vous vous convaincrez au premier coup d'œil, qu'une vie consacrée au vice et au libertinage, conduit irrésistiblement au trouble et à la confusion. L'ordre est donc impérieusement exigé par la religion. Si sa négligence est un pas vers le vice, son observation tend à rendre la vertu plus aisée. Les dispositions de la Providence en font un instrument de la prospérité temporelle; son influence s'étend même jusqu'à la perfection de l'esprit. Remarquez-vous que les affaires de cet homme sont plongées dans le désordre par une suite de sa nonchalance ou de sa mauvaise conduite, vous en concluez naturellement qu'il n'est pas loin de sa ruine. Vous pouvez soupçonner avec le même fondement, que les causes qui bouleversent ses affaires temporelles, ne sont pas moins funestes à ses intérêts moraux. L'Apôtre nous enseigne dans ce chapitre que *Dieu n'est point un Dieu*

de confusion *. Il est l'Ami de l'ordre ; toutes ses œuvres nous en offrent le modèle. Mais où il se trouve de la confusion, il y a aussi toute sorte de mauvaises actions **. Mon dessein, dans ce discours, est de vous indiquer les divers objets, dans lesquels vous devez mettre de l'ordre, si vous chérissez la vertu ; je le conclurai par le tableau des avantages précieux que vous en retirerez. Je vous recommanderai de mettre de l'ordre dans la conduite de vos affaires ; de l'ordre dans l'emploi de votre tems ; de l'ordre dans l'administration de votre fortune ; de l'ordre dans la distribution de vos plaisirs ; de l'ordre dans le choix de votre société : en un mot, je vous exhorterai de tout faire avec ordre.

I. METTEZ de l'ordre dans vos affaires temporelles. Tout homme a des occupations particulières, domestiques ou publiques, qui exigent une attention soutenue ; tout homme, quel que soit son état, est placé dans une sphère de devoirs actifs. Que les diverses fonctions auxquelles il est soumis, soient si bien disposées entre elles, que chacune tienne la place qui lui convient sans nuire aux autres, et que ce qu'il doit au monde n'entre jamais en concurrence

* Vers. 53.

** Jacq. III, 16.

avec ce qu'il doit à la Divinité. Plus on a d'affaires, plus l'ordre est indispensable. Il n'est aucun genre de vie, même le plus simple, le plus uniforme, qui ne souffre de sa négligence. Je ne m'arrêterai point sur le tort que cette négligence fait à vos intérêts temporels; je me bornerai à diriger vos regards vers des objets plus sublimes; et à vous rappeler que l'ordre dans vos affaires forme une partie essentielle des devoirs que le titre de chrétien vous impose.

Beaucoup de personnes ont de la peine à se persuader de cette vérité; car dans tous les tems, l'homme n'a été que trop porté à éloigner la religion du commerce du monde. Elles ne refusent point de consacrer à Dieu les heures qu'elles passent dans la retraite et la dévotion. Mais le monde, elles le regardent comme un domaine qui leur appartient en propre. Elles y portent une sorte d'intérêt séparé. Si dans des occasions particulières, elles accordent quelque respect à la religion, elles se flattent alors d'avoir acquis le droit d'agir dans les affaires du monde selon le plan qu'elles se sont proposé. Que ces personnes-là connaissent peu le but du christianisme! — La Providence vous a placés dans ce monde, comme dans un vaste champ de travail et d'épreuves. Les besoins naturels vous imposent de nombreuses occupations. Vous tenez au corps social

par les liens les plus intimes. Vous avez des devoirs à remplir à l'égard de vos supérieurs et de vos inférieurs, de vos voisins et de vos égaux, de vos amis et de vos ennemis. Tous les rangs, tous les âges vous soumettent à des obligations respectables. La sagesse divine vous a placés dans cette sphère d'activité, afin de mettre en jeu toutes les vertus qui caractérisent le vrai chrétien; justice et candeur, sincérité dans les affaires que vous traitez les uns avec les autres; fidélité dans tout ce qui vous est confié; exactitude et bonne foi dans les divers emplois que vous remplissez; affection pour vos amis; condescendance à l'égard de vos ennemis; charité envers l'affligé; attention aux intérêts de votre famille. C'est en respectant toutes ces obligations; c'est en assignant à chacune d'elles le rang qui leur convient, que vous prouvez *que vos mœurs sont conformes aux préceptes de l'évangile du Christ. C'est alors que vous ferez luire votre lumière devant les hommes, afin que voyant vos bonnes œuvres, ils glorifient votre Père qui est dans le Ciel. C'est alors que vous partagerez l'héritage avec tous ceux qui sont sanctifiés.* — Mais comment pourrez-vous observer ces devoirs, si votre âme est sans cesse en proie à l'inquiétude et aux perplexités inséparables du désordre? Vous désirez

je le crois, de remplir toutes les obligations que votre état vous impose ; mais la confusion dans laquelle vous vous êtes laissés envelopper, vous met dans l'impossibilité de le faire. Ce que vous avez négligé au moment convenable, vous êtes contraints de l'exécuter dans un tems moins propice. Une multitude d'affaires s'accablent autour de vous ; mille obligations vous distraient ; et ces distractions sont quelquefois un motif, souvent un prétexte de les négliger toutes, ou de sacrifier les plus utiles à celles qui le sont le moins.

De là cette foule de caractères sans fermeté que nous rencontrons dans le monde ; de là ces exemples nombreux d'une vertu partielle ; ces dehors de générosité sans justice, d'honneur sans vérité, de probité à l'égard des hommes sans respect pour Dieu. Celui qui conduit ses affaires avec méthode et régularité, assigne à chaque devoir la place qui lui est propre, et le rang qui lui appartient. Mais celui qui n'a aucun ordre dans sa conduite ne peut avoir d'uniformité dans le caractère. Le lien naturel qui unit et enchaîne ses devoirs est rompu. S'il manifeste quelques vertus, ce n'est qu'occasionnellement et par caprice. Sa conscience peut reprendre de l'autorité, quand les circonstances le rappellent à lui-même ; mais dans d'autres circonstances non moins essentielles, la

voix tumultueuse des affaires étouffe en lui tout sentiment moral. On connaît sans peine à son humeur qu'il vit dans le désordre. La confusion dans laquelle il est plongé, et les embarras qui l'environnent, jettent son esprit dans une fermentation continuelle. Luttant sans cesse contre des difficultés qu'il ne peut vaincre; ayant la conscience de son inconduite, mais rougissant d'en convenir, mille combats se livrent au dedans de lui; et le mal-aise intérieur qu'il éprouve, le rend triste et sombre à l'égard de tous ceux qui l'approchent. De là ces ressources dangereuses, auxquelles il est obligé de recourir pour calmer l'inquiétude qui le ronge. Désespérant de parvenir jamais à débrouiller le fil de ses affaires, tantôt il s'endort dans une complète indolence, tantôt il se jette dans les bras de l'intempérance et des plaisirs criminels: moyens qui ne peuvent qu'aggraver ses torts et accélérer sa ruine. Pour pouvoir mettre dans vos affaires tout l'ordre qui leur est convenable, il est nécessaire,

II. QUE vous en observiez beaucoup dans la distribution de votre tems. Pour cet effet, considérez le tems comme un dépôt sacré que Dieu vous a confié; dépôt dont vous êtes maintenant les gardiens, et dont vous serez un jour ap-

pelés à rendre compte. Le tems que votre Créateur vous accorde doit être employé en partie à ce qui concerne ce monde, en partie à ce qui regarde l'éternité. Que chacun de ces objets occupe, dans la distribution de votre tems, l'ordre qui lui convient. Que les heures que vous donnez à la société, au plaisir, ne soient jamais dérobées à vos affaires indispensables; et que ce que vous nommez affaires indispensables n'absorbe point une partie du tems que vous devez consacrer à la dévotion. *A chaque chose sa saison, et à toute affaire sous le soleil son tems* *. Si vous renvoyez à demain ce que vous devez faire aujourd'hui, vous surchargez le jour de demain d'un fardeau qui ne lui appartient pas. Vous embarrassez, si j'ose m'exprimer de la sorte, les rouages du tems; vous l'empêchez de vous entraîner avec une douceur uniforme. Celui qui chaque matin forme le plan de sa journée et l'exécute avec exactitude, suit un fil qui le guidera dans le labyrinthe de la vie la plus occupée. La sage distribution de son tems est comme un rayon de lumière qui se répand sur toutes ses affaires. Mais s'il n'a point de plan formé, s'il subordonne l'emploi de ses journées aux événemens qui naîtront, toutes ses affaires se confondant,

* Eccles. III. 1.

formeront un chaos qui n'admettra ni distribution ni examen.

Le plus sûr moyen d'établir de l'ordre dans l'emploi du tems, est de se faire une juste idée de sa valeur. Considérez donc avec soin, combien il est précieux et avec quelle rapidité il s'enfuit. La plupart des hommes ne se montrent jamais plus capricieux, plus inconstans que quand ils apprécient le tems. Lorsqu'ils le regardent comme la mesure de leur séjour sur la terre, ils le portent au plus haut prix et mettent tous leurs soins à le prolonger. Mais lorsqu'ils considèrent ses périodes séparément, ils semblent le traiter avec mépris et le dissiper avec une profusion inconsidérée. Ils se plaignent que la vie est courte, et ils brûlent d'arriver au terme des diverses époques qui la composent. Avars de toute autre possession, c'est du tems seul qu'ils sont prodigues. Ils laissent ce bien précieux à la disposition du premier désœuvré, et ils saisissent avec empressement les moyens les plus frivoles de le dissiper. Comment espérer que des personnes si peu soigneuses de leur tems, le distribuent jamais avec ordre ? Par cette fatale négligence, hélas ! combien de regrets amers ne se préparent-elles pas ! Le tems qu'elles laissent s'enfuir du sein de la confusion, elles chercheront en vain à le racheter par le plus cruel re-

pentir. Ce qu'elles négligent de faire au moment convenable, s'élèvera pour les tourmenter dans l'instant suivant. L'âge mûr essuiera les disgrâces d'une jeunesse négligée. La vieillesse, surchargée des soins qui appartenaient à la période précédente, succombera sous un fardeau qui ne sera pas le sien. A la dernière heure de sa vie, l'homme apprendra avec d'autant plus d'amertume que le fil de ses jours va être coupé, qu'à peine il a commencé à mériter le ciel. Voilà les effets de l'emploi désordonné du tems, et du peu de soin avec lequel on l'apprécie. Tout est déplacé dans la conduite de ces gens-là. Rien n'est bien fait, parce que rien n'est fait dans sa saison.

Mais celui qui distribue sagement son tems, emploie une méthode infallible pour éviter ces maux nombreux. C'est à juste titre qu'il est dit de lui *qu'il rachète le tems*. En le ménageant avec prudence, il le prolonge. Il vit beaucoup en peu de tems. Il fait davantage dans quelques mois, que d'autres dans un grand nombre d'années. Il peut à-la-fois converser avec Dieu, avec son propre cœur, et travailler avec intégrité à ses intérêts temporels. Il se rappelle le passé et pourvoit à l'avenir. Il semble saisir les heures et arrêter leur fuite rapide. Les marquant toutes par un emploi utile, il en prolonge

la mémoire. Au contraire, les heures s'évanouissent comme une ombre devant l'homme qui vit dans le désordre. Ou il ne lui en reste aucun souvenir, ou il les a employées à une suite si peu régulière d'actions insignifiantes, que quand il se rappellerait qu'il a été occupé, il ne saurait se rendre compte des affaires qui ont fixé son attention. On peut dire de lui, avec plus de justice que de tout autre, *qu'il marche dans une vaine apparence, et qu'il s'inquiète en vain.*

III. OBSERVEZ le plus grand ordre dans l'administration de votre fortune. Quelle qu'elle soit, usez-en avec méthode, avec économie. Examinez de tems en tems l'état de vos affaires; et proportionnez vos dépenses à vos revenus, soit qu'ils augmentent ou qu'ils diminuent. Pourvoyez au nécessaire, avant de vous permettre le superflu. Satisfaites ceux auxquels vous êtes redevables, avant d'affecter une orgueilleuse libéralité. En un mot, *consultez votre situation avant de vous fixer un plan de conduite; et lorsque vous l'aurez formé, tenez-y inviolablement, et que rien ne vous engage à l'enfreindre ou à aller au delà.*

Nulla exhortation morale ne convient mieux au siècle dans lequel nous vivons; à ce siècle

particulièrement distingué par son luxe et ses profusions ; à ce siècle où l'on voit des hommes de tous les états se presser avec une folle vanité vers ceux qui sont au dessus d'eux ; défier leurs supérieurs dans l'observation de toutes les modes ; et n'alléguer pour justifier leur extravagance, que l'usage du tems, et l'obligation de vivre comme ceux qui les entourent. Cette erreur présomptueuse inspire du mépris pour tous les plans de vie que dictent la sagesse et la tempérance. Elle détruit tout attachement pour les soins et les devoirs domestiques. Elle porte à des spéculations extravagantes et hasardeuses ; elle réunit malheureusement les deux extrêmes : saisir avec avidité, et répandre avec profusion. Dans un tel désordre, la prospérité ne peut être de longue durée. Tandis que la confusion enveloppe les affaires d'un homme, et que la prodigalité s'unit à elle pour dévorer sa substance, la pauvreté s'avance comme un *ennemi armé*. Il tremble à la vue du malheur qui le menace ; mais il a perdu la force d'esprit nécessaire pour se garantir de ses atteintes. Accoutumé à se mouvoir dans un cercle de sociétés et de plaisirs fort au dessus de sa condition actuelle, il ne peut perdre une habitude enchanteresse ; et quoique les yeux ouverts, il se précipite dans l'abîme creusé devant lui. La pauvreté fortifie sa dépendance, et

la dépendance augmente sa corruption. Le besoin commence par le soumettre à de légères complaisances; bientôt il le porte à des vices manifestes. Après avoir débuté par l'ostentation, il finit par le crime et l'infamie. Voilà les conséquences funestes du désordre dans les affaires. Voilà le sort de l'homme prodigue et sans modération. — A quelle autre cause pourrions-nous attribuer ces scènes douloureuses qui déchirent si souvent notre cœur; ces familles naguères florissantes et maintenant ruinées; cette veuve au désespoir et ces orphelins en bas âge, jetés au milieu du monde sans amis, sans secours? Quelle cause plus propre à engendrer ces forfaits atroces, qui répandent dans la société le trouble et la terreur; à porter le joueur à la fraude, le larron à la violence, et l'assassin au carnage?

Soyez donc convaincus que l'ordre, l'économie et la frugalité, sont absolument nécessaires pour fortifier les vertus personnelles et domestiques. Quelque peu glorieuses que puissent paraître ces vertus, elles sont la base sur laquelle reposent la liberté, l'indépendance et le véritable honneur. Celui qui a la fermeté d'ordonner toutes ses affaires avec méthode, avec régularité; celui qui sait plier sa manière de vivre aux circonstances, demeure maître de lui dans quelque situation qu'il soit placé. Il n'est

point réduit à la nécessité de flatter ou de mentir, de s'abaisser à des démarches humiliantes ou de commettre des actions criminelles. Mais celui qui n'a point cette fermeté d'ame qu'exige l'observation de l'ordre, porte nécessairement le joug du monde. Il ne peut remplir ses devoirs avec courage comme homme, et avec fidélité comme chrétien. Dès le moment qu'il s'est permis de passer les bornes de l'économie, et d'excéder ses revenus par ses dépenses, il est entré dans une route semée d'écueils. Mille dangers l'environnent; chaque pas peut le plonger dans un précipice qu'il ne voit point, et le porter à des crimes qui l'entraîneront à un malheur éternel.

IV. METTEZ de l'ordre dans vos amusemens; c'est-à-dire, ne leur consacrez que le tems qui leur convient; étudiez-vous à les maintenir dans de justes bornes, et à vous y préparer, en vaquant avec modération aux devoirs que votre famille et la société vous imposent. Nous ne pourrons avancer avec avantage dans la carrière de la vie, si nous ne donnons pas quelques heures au délassement et au plaisir. Nous avons besoin de repos. Notre constitution ne nous permet pas de nous livrer sans cesse à de sérieuses occupations. Une application conti-

nuelle userait bientôt nos débiles organes. Le repos et le plaisir sont donc nécessaires ; mais tout peut être porté à l'excès ; et le penchant que nous avons pour le repos et le plaisir , devient dans tous les états l'ennemi le plus dangereux de l'ordre. Il tend sans cesse à usurper et à s'étendre , à aggrandir son domaine aux dépens des objets les plus importans , à les chasser du cœur , à y régner à leur place , et par-là même à troubler , à pervertir le cours ordinaire des choses. Un amusement frivole , mais hors de saison , jette souvent le trouble et le désordre dans une longue suite d'affaires.

Les amusemens , quelque innocens qu'ils puissent être , exigent donc une règle fixe et invariable. Il faut leur assigner un département qu'ils ne puissent étendre davantage. Quant à ceux qui sont irréguliers et vicieux , ce n'est point assez de les borner , on doit les bannir pour jamais de la société. Tant que cet homme cherchera le bonheur autour d'une table de jeu , dans des divertissemens nocturnes , ou dans les repaires qu'habite le libertinage ; tant que cette mère de famille abandonnera ses enfans en bas âge à un domestique négligent ou corrompu , pour fréquenter les cercles nombreux ou les spectacles publics , la confusion se saisira de leur ame , comme d'un bien qui lui appartient. Il n'y aura

plus ni ordre dans leur famille, ni ordre dans leurs affaires, ni ordre dans l'emploi de leur tems. Ils fouleront aux pieds les devoirs les plus essentiels. Ils pervertiront même l'ordre de la nature; le jour sera changé en nuit, et la nuit prendra la place du jour. Ils sacrifieront au plaisir, caractère, honneur, intérêt même. On peut prédire, à coup sûr, que leur ruine est prochaine. Le désordre arrivé à son comble, est près de terminer son œuvre. Les symptômes de la mort sont imprimés sur leur front. Que ceux qui voudront échapper à la contagion qui s'en exhale, se hâtent de fuir leur compagnie.

V. METTEZ de l'ordre dans le choix et la jouissance de vos sociétés; c'est-à-dire, ne recherchez pas sans cesse les assemblées nombreuses, car elles sont toujours fort mélangées. Étudiez avec prudence et discernement les personnes, avant que de vous lier à elles; et quand vous serez parvenus à faire un bon choix, que la compagnie et la retraite se succèdent à des époques bien déterminées. Celui qui ne consacre pas une partie de son tems à la solitude et à la réflexion, ne saurait mettre de l'ordre dans sa manière de vie. Il ne peut ni vaquer avec succès à ses affaires temporelles, ni travailler utilement à ses intérêts spirituels. Il ne vit point pour lui, il est pour

le monde. Une dissipation continuelle l'étourdit, le rend inconsidéré ; et il prend nécessairement dans le monde cet esprit de désordre , de confusion qui y règne d'une manière impérieuse.

Pour vous préserver de ce malheur , il n'est pas suffisant que les cercles que vous fréquentez ne soient pas composés d'hommes vicieux et libertins. C'est assez qu'ils détournent votre attention des soins qu'un homme de bien doit et à soi-même , et à ses affaires domestiques, pour vous plonger dans le désordre ; pour être incompatibles avec votre devoir. Ce qui est innocent en soi-même devient blâmable lorsqu'il est porté à l'exès. Une société oisive et frivole ressemble fort à une société corrompue. Le premier principe de l'ordre est de savoir trouver le bonheur chez soi. C'est dans le sein de sa famille , que l'homme vertueux puise ses plus doux plaisirs ; C'est-là qu'il réfléchit sur la manière dont il doit se conduire lorsqu'il est en public. Celui qui ne sait pas jouir de lui-même , et craint d'être seul , ne peut être long-tems heureux au dehors. La société pourra distraire quelques instans son esprit vide et sans énergie. Mais quand il sera forcé de revenir à lui-même , il sera d'autant plus languissant , d'autant plus ennuyé. Au lieu que s'il avait su partager son tems entre une vie retirée et le monde , il aurait évité les inconvé-

niens qui résultent de l'exclusion de l'un ou de l'autre , et il aurait trouvé dans leur réunion les plus grands avantages.

LORSQUE nous passons en revue les différens objets où l'ordre est indispensable , nous reconnaissons qu'ils tiennent l'un à l'autre d'une manière si intime , qu'ils ne sauraient exister séparément. Voulez-vous retirer quelque fruit de l'ordre , appliquez-le à-la-fois à vos affaires , à votre tems , à vos dépenses , à vos amusemens , à votre société. Car si vous permettez que le désordre se glisse dans l'un de ces grands départemens de la vie , il se répandra bientôt sur tous les autres. En vain mettrez-vous de l'ordre dans la conduite de vos affaires , si vous distribuez irrégulièrement votre tems ; en vain tenterez-vous de régler vos dépenses , si le désordre préside à vos amusemens , et détermine le choix de votre société. Vous avez adopté un principe de confusion , qui rendra inutiles tous vos plans , qui augmentera même le désordre de tout ce que vous tenterez d'arranger. L'uniformité est surtout nécessaire à l'ordre. Si vous désirez d'exécuter une seule chose par une règle et une méthode sûre , *que toutes choses ,* comme notre texte nous y exhorte , *se fassent avec ordre.*

Je vous exhorte de plus à respecter l'ordre

dans les petites affaires comme dans les grandes. Non que je range ces soins minutieux qui deviennent une grande occupation pour un esprit frivole, dans la classe de ceux que la sagesse et la vertu recommandent essentiellement. Mais je vous conjure de vous rappeler que le désordre, semblable à toute infraction aux lois de la morale, a souvent les plus faibles commencemens. Ceux qui négligent l'ordre dans les actions peu importantes, courent le risque d'étendre insensiblement cette négligence jusqu'à des affaires et des devoirs dont l'oubli serait un crime. La nonchalance fait des progrès rapides, quand on ne l'arrête point dès sa source; un exercice fréquent peut seul donner l'habitude de l'ordre et de l'exactitude.

LES réflexions que nous venons de présenter; démontrent d'une manière incontestable que l'ordre est absolument nécessaire pour régler notre conduite morale et religieuse. Nous terminerons ce discours par l'analyse des avantages attachés à son observation.

D'abord l'ordre corrigera cette négligence qui vous fait omettre plusieurs devoirs, et cette précipitation qui fait que vous n'observez les autres qu'imparfaitement. L'ordre dirigera votre attention vers l'objet qui vous convient le mieux.

L'ordre vous guidera dans le sentier que la Providence vous a fixé, et vous présentera les diverses occupations de la vie, dans leur rang naturel, et sous leur vrai point de vue. Avec de l'ordre, Dieu et l'homme, le tems et l'éternité, occuperont la place qui leur est propre; ils frapperont successivement vos regards, et vous n'en négligerez aucun. Tandis que celui qui, dans sa course, ne suit aucun plan, s'enfonce dans un labyrinthe inextricable, où il se voit environné de ténèbres et de difficultés. Les sentiers tortueux dans lesquels il s'embarrasse, le détournent du chemin qu'il doit suivre; ils cachent à sa vue les objets qu'il devrait sur-tout rechercher; ils lui en présentent d'autres qui ne servent qu'à le distraire de plus en plus.

D'ailleurs, avec de l'ordre vous éviterez la paresse, cette source abondante de malheurs et de vices. Agissant sur un plan bien conçu, mettant toutes choses à leur vraie place, vous saurez toujours employer le tems d'une manière innocente et utile. Vous ne serez jamais en peine de disposer de vos heures ou de les remplir agréablement. Dans le cours de la vie humaine, deux extrêmes sont également dangereux à la vertu: des affaires trop multipliées et un manque total d'occupation. L'homme qui a de l'ordre, garde un juste équilibre entre ces deux excès,

et n'éprouve les inconvéniens d'aucun. Il est occupé, mais il n'est point accablé. Ceux qui n'ont point d'ordre, au contraire, surchargeant une partie du tems, et passant l'autre dans un désceuyrement absolu, sont aujourd'hui fatigués d'affaires; demain ils seront, ou oisifs parce qu'ils n'ont point d'occupation, ou indolens à cause de la confusion qui règne autour d'eux. Ces intervalles d'indolence et d'oisiveté, s'ils reviennent souvent, sont des momens bien dangereux. Alors l'ame, hors d'état de supporter cette situation, et s'attachant à tous les objets qui peuvent ou l'occuper ou la distraire, n'est que trop portée à se jeter dans les bras du vice, et à se prêter à toutes les folies régnautes.

L'habitude de l'ordre vous préservera encore de l'inconstance et de la frivolité. Le cœur humain est naturellement léger. Il aime avec passion le changement; il tend sans cesse à s'écarter du plan de conduite qu'il s'est proposé. De là l'avantage de nous soumettre à une méthode régulière. Elle peut, dans les premiers instans, paraître un joug, mais elle devient par degrés et par l'expérience de ses heureux effets, aussi naturelle qu'agréable. Elle rectifie cette humeur inégale, ces manières bizarres auxquelles nous donnons le nom de caprices, et qui caractérisent essentiellement un esprit plongé dans le dé-

sordre. Elle est le principe d'une conduite ferme et courageuse. Elle donne de la solidité au caractère, et une base à la confiance qui nous lie les uns aux autres. Car, nous ne savons à quoi employer un homme qui vit dans le désordre. La prudence nous prescrit de n'accorder notre confiance qu'à celui dont toutes les actions sont uniformes et bien réglées; qui obéit à des principes sages, plutôt qu'à ses fantaisies; qui agit sur un plan, plutôt que d'après une suite de mouvemens légers et inconsidérés.

Les avantages de l'ordre que je viens d'indiquer, sont l'apanage d'une conduite juste et vertueuse. Il n'est pas moins essentiel aux jouissances du cœur et au vrai bonheur. La paix prend sa source dans l'ordre; et la paix est le premier des biens temporels. L'ordre est l'unique région qu'habite la tranquillité. Le nom seul de confusion porte le trouble et l'inquiétude dans l'ame. Peut-il être heureux, cet homme qui ne saurait jeter un coup d'œil sur ses affaires ou sur sa conduite, sans y appercevoir de profondes traces du trouble et du désordre; celui dont l'ame est sans cesse partagée entre le remords de ce qu'il a négligé de faire, et le souci de faire ce qu'il reconnaît, mais trop tard, être indispensable? L'homme dont l'ordre est le principe, peut être comparé aux corps célestes, dont les

mouvemens sont invariables ; dont les influences sont bienfaisantes ; dont les opérations sont calmes et tranquilles. L'homme désordonné dans sa conduite , donne une idée de ces commotions inopinées que notre globe éprouve , de ces tremblemens de terre , de ces volcans qui , par des éruptions soudaines et violentes , dérangent le cours de la nature. Par une mauvaise administration de ses affaires , par des dépenses excessives , par une grande irrégularité dans le choix de ses amusemens et de ses compagnies , il cause un tourment perpétuel , soit à lui-même , soit à ses semblables. Il s'écarte de sa route pour chercher le plaisir ; et loin de le trouver , il ne rencontre de toute part que des chagrins. Sans cesse hors de la place qui lui convient , il heurte les autres dans sa marche , et se trouve en opposition avec eux. Le désordre auquel il est livré , ne manque jamais de s'étendre au delà de sa sphère , et d'envelopper beaucoup de gens dans sa disgrâce. Il donne donc naissance à un grand nombre de troubles et de disputes , de discordes et de querelles. L'ordre , au contraire , est le fondement de l'union. Avec de l'ordre , chacun peut faire ses affaires sans inquiéter ses voisins. C'est une chaîne d'or qui liant tous les membres de la société , y maintient la paix et l'amitié.

Enfin , l'homme qui a de l'ordre est un i à tout

ce qu'il y a de sublime et d'excellent dans l'univers. Il est l'imitateur de Dieu. Il marche avec lui et agit sur le même plan. Son cœur est animé par l'esprit de la vraie religion. La religion en général, et celle du Christ en particulier, peut être nommée la grande école de l'ordre. *Marcher dans le péché et marcher dans le désordre*, sont des termes synonymes dans l'écriture sainte. Il est ordonné *au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ de nous éloigner de tous ceux qui ne se tiennent pas dans l'ordre*. Le royaume de Satan est un empire de désordres et de ténèbres. Rétablir l'ordre dans les œuvres de Dieu, tel a été le but du Sauveur en descendant sur la terre. Il veut que l'ordre soit observé dans son Eglise. Pour consommer l'œuvre de sa rédemption, il introduira au dernier jour l'ordre le plus parfait. Un ordre indestructible régnera éternellement *dans les nouveaux cieux et la nouvelle terre, où habiteront les esprits des justes parvenus à la perfection*; et quelles que soient les autres conditions nécessaires pour être admis dans leur société, et pour jouir de toutes les faveurs d'un Dieu juste et bon, il est certain que nous n'obtiendrons jamais cet honneur, si nous ne contractons dès maintenant l'habitude de *faire toutes choses dans la bienséance et avec ordre*.

SERMON II.

SUR L'EMPLOI DU TEMS.

GENÈSE, XLVII, 8.

Et Pharaon dit à Jacob : Quel âge as-tu ?

L'EMPLOI du tems est d'une si haute importance, qu'il ne peut trop souvent fixer nos religieuses méditations. Il n'est aucun bien dont l'économie exige plus de sagesse. Il n'en est aucun dont l'homme fasse un usage plus inconsidéré. Examine-t-il le tems en détail, loin d'en faire aucun cas, il le dissipe avec une étourdie profusion. Mais l'envisage-t-il dans ses grands périodes ; le regarde-t-il comme la mesure et le terme de son existence, alors il commence à l'apprécier à sa juste valeur et à le soumettre à un sérieux examen. Un jour est-il dissipé à la suite d'un autre jour, dans la paresse ou la recherche d'un plaisir illégitime ; un événement frappant conduit-il l'homme le plus irréfléchi à se rappeler le nombre d'années qu'il a déjà vécu,

l'époque de son âge à laquelle il est arrivé, et la rapidité du tems qu'il lui reste encore à vivre, il ne peut se soustraire à un chagrin secret, et à de sérieux retours sur lui-même. Heureux si cette vertueuse impression n'a pas la seule durée d'un moment; heureux si elle conserve son influence au milieu des soins et des plaisirs qui vont encore le circonvenir.

Tout nous porte à croire que ces impressions étaient habituelles dans le bon Patriarche dont notre texte fait mention. La question que lui adresse le monarque de l'Égypte donne lieu dans sa réponse à des réflexions bien convenables à cette époque de son existence. *Jacob dit à Pharaon : J'ai vécu sur la terre comme un voyageur, cent trente ans ; les jours de mon existence ont été courts et mauvais ; le nombre de mes années n'a point atteint celui des années de mes pères pendant leur séjour sur la terre.* Mais ce ne sont point les circonstances particulières au Patriarche, ni le nombre de ses années, qui doivent fixer aujourd'hui notre religieuse attention. Mon dessein est de vous exposer à quel point nous devons être affectés, à chaque époque de notre existence, jeunes ou dans un âge avancé, lorsque nous comptons le nombre de nos années, afin que cette question : *Quel âge avez-vous ?* ne nous soit jamais adressée sans

produire quelque heureux changement. Il y a trois époques de notre vie qui conduisent naturellement à cette question ; celle qui est déjà passée , celle qui est présente , et celle qui n'existe que dans l'avenir. Voyons de quelle manière elles peuvent nous affecter, lorsque nous les considérons dans leur ordre successif.

I. REPORTONS NOS regards sur la portion de notre existence que le tems a déjà engloutie. La carrière que le passé présente à notre œil attentif est plus ou moins étendue , en raison des progrès que nous avons faits dans le voyage de la vie. Mais quel est celui pour lequel le passé ne sera pas une vaste matière d'humiliation et de regrets ? Quel est celui qui , ayant joué un rôle sur la scène du monde , n'a pas à se reprocher beaucoup d'erreurs , beaucoup de folies ? Qui osera affirmer qu'il a profité , comme il aurait dû le faire , des avantages qui étaient à sa portée ? Qui pourra dire qu'il ne se rappelle aucun instant dont il n'ait point à rougir ou à s'affliger ? Quand nous retraçons à notre souvenir les diverses scènes de la vie où nous avons figuré , les travaux qui nous ont successivement occupés , les plans que nous avons formés , les espérances , les craintes qui se sont partagé notre cœur , combien ce souvenir doit être douloureux , et que

nous y découvrons peu d'objets importans ou estimables ! Semblables aux caractères imprimés sur le sable, qu'anéantit la première vague du fougueux océan, une suite d'événemens insignifiants a bientôt effacé de sa mémoire tous ceux qui les ont précédés ; et quoique en apparence nous ayons été constamment occupés, néanmoins dans presque tout ce que nous avons fait, nous n'avons paru ni plus sages ni plus heureux, que si ces actions n'eussent jamais existé. Puisse donc l'examen du passé produire pour premier effet un sentiment d'humilité à nos yeux, et de honte à ceux de Dieu ! L'orgueil de l'homme, l'opinion avantageuse qu'il a de lui-même, méritent bien quelque punition ; et elle ne saurait être infligée d'une manière plus efficace que par un examen sérieux et impartial du passé.

Gardons-nous néanmoins de considérer le temps qui s'est écoulé comme une perte irréparable. Il peut offrir une leçon très-salutaire, si nous profitons du moment qu'il existe encore dans notre souvenir, pour la mettre en œuvre et la faire servir à notre perfection future. Quand les années qui se sont évanouies ne nous auraient présenté aucun objet d'utilité, du moins avons-nous acquis de l'expérience ; et l'expérience est la mère de la sagesse. Nous avons reconnu les côtés faibles de notre caractère ; nous avons dé-

couvert la source principale de nos écarts. C'est vers cet objet que nous devons diriger toute notre attention ; c'est là que nous devons établir notre sauve-garde. Trop long-tems nous sommes occupés de bagatelles. Décidons-nous enfin à éloigner de nous toutes ces frivolités. Si nos passions nous ont souvent trahis et dégradés , recherchons les moyens de les maintenir dans l'avenir sous une plus sévère discipline. Apprenons en même tems à ne jamais nous confier en notre propre sagesse. Adressons-nous humblement à l'Auteur de notre être ; supplions-le de nous guider à travers les sentiers glissans et dangereux , dans lesquels , comme l'expérience nous l'a démontré , nous sommes si disposés à faire des écarts et des chûtes.

Cette revue du passé nous permettra d'apprécier à leur véritable valeur la plupart des objets qui autrefois nous maîtrisaient exclusivement ; elle nous prouvera qu'ils ne furent jamais d'aucune importance. Que sont en effet ces ardentés rivalités , ces mortifiants contre-tems , ces haines violentes , ces recherches opiniâtres que nous pensions devoir durer à jamais , et sur lesquels nous fondions tout l'édifice de notre bonheur ou de notre malheur ? Nous ne les voyons plus maintenant que comme un *songe dès long-tems* évanoui. Aucun de ces brillans résultats qui

dans l'avenir nous paraissent si certains, n'a réalisé l'espérance que nous avons conçue. Ce fantôme aérien s'est évanoui; il n'a laissé aucune trace de son existence. Nous sourions de la violence de nos recherches passées; nous nous étonnons que de tels objets aient jamais pu nous paraître si importans. Oui, soyons bien assurés que ce qui fut, sera toujours. Dès que le tems aura dirigé le miroir de la vérité sur les passions et les projets du moment présent, ils perdront incessamment cette valeur idéale, qu'une imagination exaltée leur attribue maintenant. Attachons-nous donc dès cette heure à les placer à leur véritable niveau. Que la sagesse verse une teinte de modération sur l'ardeur de nos contestations, en anticipant cette période du calme et du refroidissement que le tems amènera bientôt de lui-même. Quand nous nous reportons vers le passé, avec quelle rapidité nos années nous paraissent s'être envolées? Par quel mouvement insensible les diverses périodes de notre vie ne se sont-elles pas évanouies l'une après l'autre, comme les événemens successifs d'un récit qu'on nous fait? A peine nous sommes-nous aperçus du passage de l'enfance à la jeunesse. La jeunesse fait place à l'âge mûr, et l'âge mûr ne tarde pas à prendre des cheveux blancs et à descendre vers la caducité. Quand

nous jetons nos regards au devant de nous , les mois et les années nous paraissent dans le lointain de l'infini. Mais le tems viendra où nous regarderons derrière nous. Alors qu'il sera resserré ce champ qui naguères nous paraissait si vaste ! Le tems , lorsqu'il est devant nous , semble avancer à pas lents et tardifs. S'est-il enfui ? alors seulement nous appercevons ses ailes rapides.

Une particularité remarquable dans la revue de notre vie passée , c'est qu'elle oppresse ordinairement le cœur d'un poids qui l'accable. Pour l'homme même le plus heureux , le souvenir de ses plaisirs est toujours accompagné d'un secret chagrin. Le passé offre beaucoup d'objets qui rendent grave l'homme irrésolû , et mélancolique l'homme sérieux. Les scènes délicieuses de la jeunesse , les objets de ces premières affections , les compagnons , les amis avec lesquels nous avons passé des jours si heureux , les occupations auxquelles nous avons été long-tems habitués , les lieux que nous avons habités , mais auxquels nous avons dit un dernier adieu , nous ne pouvons nous les rappeler sans être attendris , sans avoir le cœur serré. Ces sensations auxquelles aucun de nos auditeurs n'est peut-être étranger , offrent une preuve bien frappante de cette vanité de la condition humaine , si souvent décrite dans les livres sacrés.

Et combien n'est-elle pas réelle cette vanité, puisque les ombres du chagrin suffisent pour obscurcir le souvenir de ses scènes les plus brillantes.

Ainsi, quelque avantageux qu'il soit de se livrer quelquefois à ces sérieuses méditations, nous invitons les âmes douces et sensibles à ne pas y persévérer trop long-tems. Elles tendent à produire une vaine mélancolie, à décourager sans conduire à d'utiles réformes, à épaissir le nuage étendu sur la vie humaine, sans offrir à la vertu un secours propre à la fortifier. Recherchez plutôt dans votre conduite passée s'il n'est pas quelque chose dont le souvenir puisse vous procurer une satisfaction raisonnable; et quelles sont les parties de votre conduite qui vous offriront ce tableau consolant? Sera-ce la recherche d'un plaisir sensuel, les éclats d'une folle joie, le faux brillant de l'illusion et de la vanité? Non, mes amis, j'en appelle à vos cœurs. Dites-le moi, ce que vous vous rappelez avec le plus de plaisir, n'est-ce pas l'époque de votre vie la plus innocente, la plus vertueuse, la plus honorable: quand vous vous occupiez à cultiver votre esprit, à l'enrichir de connaissances utiles; quand, par une application bien réglée et un travail opiniâtre, vous jetiez les fondemens de votre avancement futur et d'une solide réputation; quand vous vous attachiez à remplir avec fidé-

lité les devoirs de votre état , et à mériter l'estime de l'homme sage et bon ; quand , dans les circonstances délicates ; vous vous conduisiez avec courage et loyauté ; quand enfin vous avez saisi toutes les occasions de servir l'homme estimable , de soulager l'infortuné , d'accumuler sur vos têtes *les bénédictions de ceux qui étaient près de périr.* — Oui , telles sont les époques de votre vie que vous vous retracez avec la plus vive satisfaction. Celles-là seules ne chargent pas votre cœur d'un poids accablant ; vous en jouissez comme d'un trésor qui est maintenant votre propriété , et que vous ne courez plus le danger de perdre. Elles égayent les heures de la mélancolie ; elles allègent le poids de la vieillesse ; elles lancent un rayon de lumière et de joie à travers le souvenir pénible de tant d'événemens malheureux. Que la revue de ces actions consolantes , et leur comparaison avec les plaisirs trompeurs du vice , vous apprennent enfin quel est le vrai bonheur. Discernez ce qu'il y a de vrai , ce qu'il y a de faux dans les plaisirs humains , et par l'expérience du passé jugez de quel côté vous devez vous diriger dans l'avenir , si vous voulez jeter le fondement d'une satisfaction permanente.

Après avoir examiné les premières années de notre vie , considérons ,

II. QUELLE attention mérite la période de notre vie où nous sommes maintenant placés. Voilà l'immédiat, le principal objet de nos sollicitudes. Le souvenir du passé n'a d'importance qu'autant qu'il influe sur le présent. Le passé est maintenant pour nous peu de chose ; l'avenir n'est encore rien. Entre ces deux vastes abîmes s'élève le présent, comme un isthme sur lequel nous devons tous passer. Gardons-nous de le franchir d'un pas hâtif et inconsidéré. Qu'il nous souvienne combien il nous importe de diriger notre course d'une manière sage et régulière. *Tout ce que tamain pense devoir faire, fais-le aujourd'hui de tout ton pouvoir, car c'est aujourd'hui le tems choisi ; c'est aujourd'hui le jour du salut.* On peut présenter beaucoup de conseils sur les moyens d'user du présent avec une religieuse sagesse ; je me bornerai à en offrir un petit nombre.

Commençons par exclure ces inutiles distractions qui le consomment infructueusement. Notre vie est courte ; néanmoins combien de choses importantes il nous reste à faire. Si nous permettons que le présent se dissipe ou dans une inertie absolue, ou dans de frivoles occupations, bientôt il criera vengeance contre nous. Rejetant donc tout ce qui est purement superflu, fixons-nous sur ce qui est le plus digne de nos

recherches. Mettons au premier rang le grand ouvrage de notre salut, l'observation de nos devoirs religieux envers Dieu notre créateur, et le Christ notre rédempteur. Dieu *a attendu jusqu'à présent à nous combler de ses graces.* Attendra-t-il long-tems encore ? C'est ce que personne de nous ne peut dire. *Cependant cherchons l'Eternel pendant qu'il se trouve; appelons-le pendant qu'il est près de nous.* Le plus sûr moyen d'avancer nos intérêts spirituels, c'est l'observation régulière de tous les devoirs de la vie sociale. Consacrons-leur une grande partie des heures du présent. Occupons-nous chaque jour à exécuter tout ce qu'exigent de nous notre âge, notre caractère, notre profession, ou le rang que nous tenons dans le monde. Ne différions jamais jusqu'au lendemain ce que la raison et la conscience nous ordonnent de faire aujourd'hui. Le lendemain ne nous appartient point : peut-être ne le verrons-nous pas ; et quand nous serions assurés d'en jouir, nous ne devrions pas le surcharger d'un fardeau qui ne lui fut point destiné, *car à chaque jour suffit sa peine.*

L'observation de l'ordre et une bonne méthode dans les travaux, sont encore de la plus haute importance dans l'emploi du présent. Celui qui remplit tous ses devoirs quand il le faut,

ne laisse échapper aucune partie du tems sans en recueillir de l'avantage. Il multiplie ses jours, parce qu'il vit beaucoup en peu d'instans. Celui, au contraire, qui néglige l'ordre dans l'arrangement de ses affaires, perd toujours le présent par ses retours sur le passé, et par ses vains efforts pour le recouvrer lorsqu'il s'est enfui. Permettez-moi donc de vous exhorter de faire de l'emploi du tems l'objet de vos plus sérieuses pensées. Demandez-vous souvent : A quoi suis-je maintenant occupé ? Quel est le but de mes recherches et de mes soins ? Puis-je le justifier à mes propres yeux ? Tous ces travaux produiront-ils des avantages, qui survivront au moment présent, et porteront des fruits pour l'avenir ? Celui qui ne peut répondre d'une manière satisfaisante à ces questions, doit en conclure que l'emploi qu'il fait du présent ne saurait contribuer ni à son bien-être ni à son honneur.

— Je dois enfin vous prévenir que ce n'est point assez de vous étudier à faire servir le présent à votre perfection, mais que vous devez aussi vous efforcer d'en jouir. Pour y parvenir, ne le troublez ni par de capricieux mécontentemens ni par de folles inquiétudes sur l'avenir ; mais élevez vos cœurs reconnaissans vers le ciel, et comptez les biens dont il vous environne. Si vous jouissez maintenant de la santé, de la paix,

de la sécurité; si aucun malheur particulier ou extraordinaire n'afflige votre existence, que pourriez-vous raisonnablement attendre de plus sur ce théâtre de vanité et d'incertitudes? Et qu'est-ce que la plus grande prospérité pourrait ajouter à ce bien-être? Quel état pourrait, dans l'avenir, vous rendre plus heureux, s'il vous suffit du plus léger chagrin pour vous appeler malheureux? Le mal existe dans votre ame, et non dans votre condition ou votre fortune. Aucun changement dans votre sort ne saurait y remédier.

III. RECHERCHONS enfin dans quelles dispositions nous devons considérer les années de notre vie qui sont encore plongées dans la nuit de l'avenir. Nous n'avons besoin d'aucune exhortation pour nous engager à donner cette direction à nos pensées. L'avenir est le grand objet qui fixe l'imagination de tous les hommes. C'est en sa faveur que le passé est oublié, et le présent si souvent négligé. Le tems est en quelque sorte englouti par l'avenir. C'est sur lui que l'homme établit ses plans; c'est sur lui qu'il fonde ses espérances. N'est-il pas heureux par le présent, il espère de le devenir dans les époques futures de sa vie. Ce penchant à porter ses regards au devant de nous, a été placé dans le cœur humain,

dans les vues les plus sages. Il donne une occupation convenable aux facultés actives de notre ame; il anime tous ses mouvemens; mais trop souvent nous en usons sans modération, et nous en abusons grossièrement. Cette curiosité qui engage à rechercher par des méthodes illégitimes ce qui doit arriver dans la suite, est également insensée et criminelle. Mettons un frein à tout désir de pénétrer plus loin qu'il ne nous est donné de le faire, dans cette région inconnue et ténébreuse. L'avenir appartient à Dieu; et heureusement pour nous sa sagesse l'a couvert d'un voile mystérieux. S'il était en notre pouvoir de soulever ce voile, et de découvrir ce qu'il cache à nos yeux, combien d'aiguillons n'enfoncerions - nous pas dans notre cœur! L'homme sage et raisonnable se gouverne à l'égard de l'avenir d'après ces deux considérations : la première, que presque tout ce qui le concerne doit demeurer absolument inconnu; la seconde, qu'il est des événemens faciles à prévoir, malgré l'obscurité dont l'avenir est enveloppé.

La plupart des événemens futurs sont et doivent être entièrement inconnus. Quand nous fondons nos spéculations sur la continuation de notre vie, et sur les événemens qui doivent la remplir, nous croyons naviguer sur une rivière

dont le cours est uniforme et continu ; mais bientôt elle échappe à notre vue , elle se couvre de brouillards et d'obscurité. Nous pouvons essayer de la cotoyer dans quelques-unes de ses sinuosités , mais il ne nous est pas donné de la suivre à une grande distance : nous nous perdons bientôt dans d'interminables conjectures ; et souvent l'événement , quand il se réalise , réfute tous les raisonnemens que nous avons formés sur la succession des événemens.

Toute inquiétude sur l'avenir , dès qu'elle passe les bornes d'une précaution raisonnable , est donc également vaine , inutile. Nous devons sans doute perdre de nos jours pour nous assurer le bonheur. Nous ne devons point nous jeter en avant à l'étourdie et sans réflexion. Nous devons faire , autant que cela est en nous , des provisions pour notre bien-être futur ; nous devons enfin nous garder contre tous les dangers qui paraissent nous menacer. Mais ce devoir rempli , arrêtons-nous là , et laissons le reste à celui qui dispose de l'avenir selon son bon plaisir. *Celui qui est assis dans les Cieux , se rit de la sagesse et des plans des gens du monde. Ainsi donc ne te repose pas sur le lendemain , car tu ne sais point ce qu'un jour peut produire.* Par la même raison ne désespérons point du lendemain , car il peut faire éclore le bien aussi facilement que

le mal. Ne nous tourmentons point par des craintes imaginaires. Ce nuage épais suspendu sur notre tête, et que nous ne pouvons fixer sans une extrême frayeur, peut traverser l'horizon sans nous atteindre; et quand il en sortirait une affreuse tempête, nous pouvons, même avant qu'elle éclate, trouver un asyle dans cette demeure paisible qu'aucun orage ne saurait atteindre.

Il est, en second lieu, dans l'avenir des événemens faciles à prévoir, quelle que soit l'obscurité dont il est environné. Nous pouvons prédire avec assurance qu'aucune des situations dans lesquelles nous serons placés, ne répondra pleinement à notre attente, et ne nous offrira un bonheur parfait. Il est encore aussi évident que si déjà nous l'avions vu, que la vie, dans ses époques futures, continuera à être ce qu'elle fut toujours; un état plein de vicissitudes, un mélange de plaisirs et de peines, de joies éphémères et de chagrins passagers. Les années de de notre jeunesse, celles de l'âge mûr ou celles de la caducité, présenteront à nos yeux le même tableau. Le monde sera pour nous dans l'avenir ce qu'il fut pour les générations passées. C'est dans cette assurance que nous devons continuer le voyage que nous avons entrepris. Voilà la mesure que nous devons employer pour évaluer

nos plaisirs futurs , et calculer les avantages auxquels nous pouvons prétendre. Soyons sans cesse dirigés par un esprit modeste et tempéré. Que nos espérances , sur l'avenir , ne soient point trop exaltées ; alors nos erreurs seront moins nombreuses , et nos disgraces plus aisées à supporter.

Ce que nous pouvons encore regarder comme certain , c'est que dans quelque situation que l'avenir nous place , une bonne conscience , un esprit bien ordonné , une humble confiance en la Bonté divine nous fourniront les matériaux les plus propres à poser les fondemens de notre félicité. Nos réflexions sur le passé nous en ont déjà acquis la certitude ; et soyons assurés que l'avenir n'offrira aucune différence. Le principal correctif de la misère et de la vanité humaine , existe dans la religion et la vertu. Entrant dans des sentiers qui nous sont inconnus , plaçons-nous sous la conduite d'un guide supérieur. Suivons le *Berger d'Israël* , qui , au milieu du tourbillon du monde , conduit ses troupeaux *dans de gras pâturages , vers des eaux tranquilles*. A mesure que nous avancerons en âge , étudions-nous à nous fortifier par de bons principes et une conduite vertueuse ; alors nous pourrons porter nos regards vers l'avenir sans crainte comme sans incertitude ; et quelles que

soient ses chances, il nous trouvera régulièrement occupés à *faire le bien, à aimer la miséricorde, et à marcher avec humilité en présence de l'Éternel notre Dieu.*

Enfin, quelle que soit l'obscurité qui enveloppe l'avenir, il produira deux événemens également certains : la mort, le jugement. Voilà, nous le savons tous, voilà le terme du tems dans sa course rapide. Nous savons encore que, non-seulement ces événemens sont certains, mais qu'ils font un pas vers nous chaque fois que le soleil passe sur notre tête. Fixons donc nos regards sur ces deux catastrophes, non avec cette pusillanimité qui appartient à l'enfance, mais avec ce calme courageux qui caractérise des hommes, des chrétiens. Ne détournons point notre attention de ces deux objets; et gardons-nous de nous flatter que nous parviendrons à les reléguer à une plus grande distance, en les bannissant de notre pensée. Voilà le refuge du plus grand nombre; mais c'est le refuge de l'insensé qui multiplie par là les terreurs qu'il veut éviter; car *celui qui doit venir, viendra et ne restera point en arrière.* Voyons-le donc d'un œil intrépide, s'approcher de nous; et comme les scènes progressives de notre vie se succèdent à pas redoublés, préparons-nous à en

voir le terme, et à paraître devant celui qui nous a créés.

JE me suis attaché à vous présenter les réflexions auxquelles il nous convient de nous livrer lorsqu'on nous fait cette question : *Quel âge as-tu ?* Je vous ai indiqué comment nous devons faire la revue des années de notre vie qui se sont déjà écoulées ; sous quel jour nous devons considérer le présent , et dans quelles dispositions nous devons porter nos regards vers l'avenir : afin que cette importante question , laissant dans notre ame des impressions profondes , nous dispose à *compter* si bien les années de notre vie , *que nous appliquions nos cœurs à la sagesse.*

SERMON III.

SUR LA CANDEUR.

I. CORINTH. XIII, 5.

La charité ne soupçonne point le mal.

LA RELIGION et le Gouvernement sont les deux bases de l'ordre et du bonheur. Le gouvernement met un frein aux injustices et aux crimes qui renverseraient le corps social; il est la sauve-garde de la propriété; il défend la vie des citoyens soumis à ses lois. Mais le gouvernement ne peut étendre ses sages influences au delà des actions. Il nous préserve de tout attentat public, mais il ne saurait nous mettre à l'abri d'une multitude d'injures secrètes. Les vices qui règnent dans la société altèrent-ils notre tranquillité; notre vie se passe-t-elle dans les larmes, le gouvernement ne peut nous ga-

ranter d'aucun de ces coups. La religion supplée à l'insuffisance des lois, en frappant dans leur racine les désordres qui produisent tant de malheurs dans le monde. Son but essentiel est de régler non-seulement les actions, mais l'humeur, mais le caractère. Elle remonte donc aux sources de la conduite; et le meilleur système de législation serait très-insuffisant au bonheur du genre humain, si la religion ne lui prêtait son puissant secours, pour adoucir les mœurs des hommes, pour réprimer la plupart de ces passions désordonnées, sur lesquelles la loi ne peut exercer aucune influence.

Nous avons été conduits à cette réflexion par le tableau que saint Paul nous présente, dans le chapitre de notre texte, de la charité, ce grand principe de la religion chrétienne. Il la place sous plusieurs jours différens; et développe ses opérations, non moins par les actions qu'elle produit, que par les dispositions qu'elle fait naître dans l'ame. Il suppose avec raison, que si le cœur est sagement réglé, il produit des actions louables; et qu'alors la conduite extérieure ne sort jamais des bornes de l'ordre. Entre ces divers caractères de la charité, j'ai choisi pour le sujet de ce discours, une vertu qui influe autant sur notre bonheur comme chrétiens, que comme membres de la société. Pour cet

effet, j'indiquerai premièrement la disposition que saint Paul nous recommande, et j'expliquerai le vrai sens de ce caractère de la charité, qu'elle ne soupçonne point le mal. Je développerai ensuite les heureux effets de cette vertu; et je représenterai les suites funestes du vice opposé.

I. VOYONS d'abord ce qu'il faut entendre par ces paroles : *La charité ne soupçonne point le mal.* Vous comprendrez sans peine que cette exhortation ne doit pas être prise dans un sens illimité, comme s'il ne nous était jamais permis de penser défavorablement de notre prochain. Voir toutes ses actions du même œil, ce serait ne consulter ni le sens commun, ni les ordres exprès de la religion. Dans un monde tel que celui-ci, et au milieu de la dépravation qui y règne, penser et parler également bien de tous les hommes, ce serait indiquer ou qu'on ne sent point la différence du bien au mal, ou qu'on observe l'un et l'autre avec indifférence. La religion nous impose la loi de haïr tout ce qui est mal, et même d'exprimer avec franchise l'indignation que le vice nous inspire. Mais pour peindre la disposition qu'il nous recommande, l'Apôtre n'emploie des termes si énergiques, si généraux, que pour mieux réussir à nous

préservé d'un autre extrême auquel nous n'avons naturellement que trop de penchant; je parle des soupçons injustes et téméraires. La vertu qu'il a dessein de nous inspirer, est connue sous le nom de Candeur; vertu qu'on ne peut citer sans que chacun de nous reconnaisse qu'elle est le caractère distinctif d'un homme de bien; vertu que nous ne manquons jamais d'attribuer aux personnes que nous cherchons à établir dans l'estime de nos semblables; mais qui, du moins je le crains fort, est rarement le sujet de nos recherches, lorsque nous examinons notre propre conduite sous un point de vue religieux.

Il est important de ne point confondre la candeur avec ce langage en apparence sans malignité, cette franchise étudiée, ces dehors ingénus qu'on rencontre si fréquemment parmi les gens du monde. Ils ont souvent le sourire sur les lèvres, ils ont souvent dans la bouche des paroles douces et affectueuses, ceux dont le cœur est le plus prompt à penser mal du prochain. La candeur, cette vertu chrétienne, ne se prouve point par la beauté du langage, mais par la bonté du cœur. Elle peut manquer de ces complaisances qu'on acquiert à l'école de la politesse; mais elle les remplace par tout ce que le sentiment a de plus libéral, de plus

généreux. Ses manières sont sans affectation ; ses protestations pleines de sincérité. Exempte de la noire jalousie d'un esprit soupçonneux , elle n'est pas moins éloignée de cette crédule facilité qui se laisse imposer par de spécieuses apparences. Elle est parfaitement compatible avec une étude profonde des hommes , avec les soins qu'exige notre propre sûreté. Obligés de vivre au milieu d'une foule de personnes dont chacune a un caractère différent, le soupçon, tant qu'il ne passe point les bornes de la prudence, devient une sauve-garde nécessaire. Ce n'est que quand il va au delà, qu'il dégénère en vice. Il est un juste milieu entre la crédulité qui admet sans examen, et la défiance qui s'étend à tous les objets ; c'est ce juste milieu qu'un jugement sain distingue toujours , et qu'un homme qui a de la candeur s'étudie constamment à garder.

Pour cet effet, il se persuade que dans le cœur de chaque homme, le mal est nécessairement mêlé au bien ; et il voit ce mélange avec indulgence. Il n'exige point qu'on soit sans défauts ; et ne soupçonne jamais personne d'être dépourvu de toute qualité recommandable. A travers plusieurs vices, il sait distinguer une vertu. Le ressentiment ne l'empêche point de rendre justice au mérite de son ennemi. Jamais

il ne prête l'oreille à ces rapports diffamatoires, à ces ténébreuses suggestions qui circulent dans le monde avec tant de rapidité, et y sont accueillis avec tant de complaisance. Il ne se hâte point de juger, et ne condamne qu'après une évidence complète. Une action peut-elle être attribuée à différens motifs, il ne regarde point comme une preuve de sagacité de lui supposer le plus mauvais. Y a-t-il de fortes raisons d'hésiter, il suspend sa décision; et tant que le doute subsiste, il donne à l'action qui en est l'objet, la tournure la plus favorable. Est-il contraint de condamner, il le fait avec regret, et sans aggraver la faute, ainsi qu'un esprit trop sévère ne manque jamais de se le permettre. Il écoute tranquillement l'apologie de l'offenseur, et admet avec satisfaction toutes les excuses que l'équité autorise. Il peut blâmer les principes d'une secte ou d'un parti, mais il se garde bien d'impliquer dans une censure générale tous ceux qui ont embrassé ce parti ou qui composent cette secte. Il ne les charge point des conséquences qu'on pourrait tirer de leurs dogmes, s'ils les désavouent et les condamnent. Parce qu'on est dans l'erreur, il n'en infère pas qu'on a foulé aux pieds tout principe raisonnable; et parce qu'on commet une action répréhensible, il n'en conclut point qu'on brave tous les avis

de la conscience. S'il apperçoit *une paille dans l'œil de son frère*, il pense à *la poutre qui est dans le sien*. Il voit avec une tendre commisération les faiblesses humaines, et juge les autres selon les principes d'après lesquels il croirait raisonnable qu'on le jugeât. En un mot, il considère les hommes et leurs actions, dans le jour favorable de la charité et d'un bon naturel, plutôt que dans l'ombre que la jalousie et l'esprit de parti réfléchissent sur tous les caractères.

Après avoir tracé les principaux traits de cette charité *qui ne soupçonne point le mal*, mon plan me conduit,

II. A vous recommander par divers motifs puissans cette vertu si utile, si bienséante aux chrétiens.

Observons d'abord, combien elle est nécessaire pour remplir régulièrement les devoirs que la société nous impose. Je juge inutile de prouver qu'elle tient un rang distingué parmi les lois du christianisme. Il suffit, pour nous en convaincre, de lire l'éloge que l'Apôtre fait de la charité. Il place cette grace à la tête de tous les dons, de toutes les qualités que l'homme peut posséder; nous assurant que *quand nous aurions toute la foi nécessaire pour transporter les montagnes*, si nous manquons de

charité, elle ne nous servirait de rien. En conséquence, il regarde l'amour, la douceur, la bonté, la tolérance, comme les fruits distinctifs de l'esprit de Jésus-Christ *. Mais est-il possible qu'aucune de ces vertus prenne racine dans un cœur dominé par le penchant funeste de penser mal de son prochain? Juger les hommes avec charité, avec candeur, voilà la disposition qui conduit à leur vouloir du bien, à les affectionner. Voilà, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, le seul climat où l'amitié puisse croître et fleurir. Une humeur soupçonneuse étouffe le germe de tout attachement. Elle endurecit le cœur, et rend l'homme étranger à l'homme. Quelle amitié, quelle reconnaissance pouvez-vous attendre de celui qui observe toutes vos actions d'un œil de défiance, et regarde chacun de vos bienfaits comme un artifice, comme un piège? Tout ce que vous pouvez espérer d'un homme de ce caractère, c'est de la bonne-foi dans ses procédés; encore n'êtes-vous pas assurés de l'obtenir, car les soupçons auxquels il est en proie, sont un prétexte fréquent de s'écarter de la vérité, et de se défendre avec les mêmes armes qu'il croit voir tournées contre lui. Malheur à ceux qui tiendront à lui par des nœuds intimes! car ils seront la victime de tous les soupçons

* Gal. v. 22, 25.

malfaisans qui s'élèveront dans son ame, et de toutes les suggestions que des rapports malins y insinueront. Ce principe venimeux, concentré au fond de son cœur, lancera son poison sur tous ceux qui seront à sa portée. En société il sera austère et satyrique; à l'égard de ses amis, susceptible et dangereux; dans le sein de sa famille, dur, jaloux et colérique; dans les emplois civils, séditieux et turbulent, prêt à supposer des motifs injustes à ses supérieurs, et à condamner leur conduite sur les plus faux rapports.

Qu'ils sont différens les procédés d'un esprit sincère et ouvert! Tout ce qu'il y a d'aimable dans les manières, ou d'utile dans la vie sociale, se greffe à lui naturellement et sans difficulté. La douceur, l'humanité, la compassion en découlent comme de leur source primitive. Franc et disposé à une douce gaieté, il répand l'enjouement et la bonne humeur sur tous ceux qui sont sous son influence. Il est le premier soutien de l'union et de la confiance réciproque. Il prévient les animosités qui naissent d'une prévention sans fondement; ou, s'il s'en élève, sa bienfaisante médiation les détruit dès leur naissance. Dans le magistrat, il tempère la justice par la douceur. Parmi les sujets, il fait régner l'ordre et la soumission. Il est le lien

qui unit l'humanité à la piété. Car celui qui n'a nul penchant à penser mal de ses semblables, n'est pas plus disposé à blâmer les dispensations de son Créateur; au lieu que le même tour d'esprit qui rend l'homme jaloux et injuste à l'égard de ses frères, le porte au murmure et à l'impiété envers Dieu.

Si un esprit soupçonneux et sans charité est incompatible avec les vertus sociales et le bonheur qui en est la suite, il n'est pas moins déraisonnable, pas moins injuste en lui-même. Afin de prononcer un jugement certain sur le caractère et les actions d'un homme, deux conditions sont particulièrement nécessaires, l'information et l'impartialité. Mais les personnes les plus portées à décider peu favorablement, sont ordinairement privées de ces deux guides. Loin d'avoir acquis, loin même de rechercher une information complète, les fondemens sur lesquels elles appuient leurs jugemens sont pour l'ordinaire légers et peu solides. Un récit qu'inventa l'oisiveté, que la curiosité saisit avidement, que la crédulité propagea; une anecdote véritable que la renommée n'a pu porter au loin, sans l'exagérer et la dénaturer; telles sont les autorités sur lesquelles elles fondent leurs jugemens, et prononcent en dernier ressort.

Voient-elles une action, elles descendent dans le cœur, et lui prêtent un motif. Ce motif supposé, elles le regardent comme le premier mobile de toute la conduite, et prononcent hardiment sur le caractère entier.

Rien de plus contraire à l'équité, à la saine raison, que ces jugemens précipités. Et ne suffit-il pas d'étudier avec soin ce qui se passe au dedans de nous, pour reconnaître combien le cœur humain est compliqué, combien il faut de circonstances pour le juger avec vérité? Afin de l'estimer à sa valeur réelle, ne vous bornez point à considérer un exemple isolé. S'il y a de la crédulité plutôt que de la charité à conclure d'une seule action estimable, que celui qui l'a faite est exempt de vices; de même il est très-injuste d'inférer d'une action blâmable, que son auteur n'a point de conscience, et qu'il est sans mérite. Si nous connaissions toutes les circonstances qui ont déterminé cette action, nous la regarderions peut-être d'un œil moins sévère; elle nous paraîtrait moins hideuse; nous la trouverions même excusable. Les motifs de celui qui l'a faite peuvent avoir été totalement différens de ceux que nous lui prêtons; nous lui supposons de mauvais desseins, tandis qu'il peut avoir pris pour guide sa conscience et un faux principe. Quand cette action

paraîtrait criminelle sous toutes ses faces, peut-être ne l'a-t-il commise que par inadvertance et par surprise. Peut-être s'en est-il repenti sincèrement; peut-être dès-lors la vertu a-t-elle repris dans son cœur toute sa force. Peut-être était-ce son instant de faiblesse, le côté de son ame le moins fortifié contre le choc des tentations; tandis que sa conscience en gardait courageusement les autres avenues.

Il n'est pas d'erreur plus palpable que de chercher de l'uniformité dans la nature humaine; et néanmoins c'est sur cette supposition que nous jugeons en dernier ressort les caractères. Le genre humain ne penche ni vers le bien ni vers le mal. Dans l'état actuel de fragilité, tout est confondu, dénaturé. Le même homme présente souvent un contraste frappant de piété et d'hypocrisie, de générosité et d'avarice, de fourberie et de sincérité. La vertu la plus pure est obscurcie par quelque vice; et dans le cœur livré au désordre et au vice, on peut discerner des qualités aimables, dignes même de respect. Il est bien peu de cas qui nous autorisent à prononcer d'un homme, qu'il a perdu tout sentiment de bonté. Il reste toujours dans le fond de son cœur quelques étincelles de piété et de vertu. Elles sont sans action, mais elles ne sont point éteintes; et le moment viendra peut-être

où, ranimées par le souffle du ciel, et rassemblant une nouvelle force dans le secret de la réflexion, elles rompent leurs enveloppes, et jettent autour d'elles un éclat vivifiant. — Nous sommes placés dans un point de vue si obscur; nous connaissons d'une manière si incertaine les cœurs et les caractères; les jugemens que nous portons sont si souvent opposés à la vérité, que nous devrions bien enfin suspendre notre décision ou n'en hasarder que de favorables? Soyons-y sur-tout déterminés par cette réflexion, que si nous sommes hors d'état de juger sainement, parce que nous nous bornons à des informations superficielles, nous courons également le risque de décider fausement, parce que nous manquons d'impartialité. Nous reconnaitrons à quel point cette réflexion doit nous porter à la candeur, si nous recherchons,

EN troisième lieu, les sources d'où procèdent les jugemens sévères et sans charité que nous sommes si prompts à prononcer. Si notre esprit était dégagé de toute prévention, nous pourrions user avec bien plus d'avantage de nos faibles connaissances. Mais loin de juger avec impartialité, nous sommes les jouets d'une foule de préjugés et de passions, dont l'influence principale est de nous porter à penser mal de nos

semblables. On peut dire en tout tems que *nous voyons à travers un verre obscur, d'une manière confuse* ; mais les passions et les préjugés sont semblables à un miroir qui déforme les objets, et nous les présente sous un aspect illusoire.

Un des malheurs attachés à notre condition actuelle, c'est que nous tenons de la nature plusieurs dispositions qui, quoique bonnes en elles-mêmes, peuvent nous entraîner à des faiblesses et même à des vices. Par exemple, l'attachement louable que nous avons voué à l'église dont nous sommes membres, au pays qui fut notre berceau, au système politique que nous avons adopté, resserre nos affections dans une sphère étroite, et jette dans notre ame de violens préjugés contre les personnes dont les opinions diffèrent des nôtres. Non contents d'avoir raison, nous voulons que tous les autres soient dans l'erreur. Nous prétendons à une sagesse, à une bonté exclusives ; et, approuvant sans réserve toute la conduite de ceux qui se rangent de notre parti, nous condamnons avec la plus grande aigreur, non-seulement les principes, mais le caractère de ceux qui pensent différemment. C'est ainsi qu'avec l'esprit le mieux disposé, tant de personnes sont très-souvent entraînées, par la force d'un attachement particulier, à porter des juge-

mens peu charitables , à étendre inconsidérément à chaque individu l'opinion sévère qu'elles ont injustement formée de tout le corps. — Cet homme tient à un parti dont nous blâmons les principes ; tous ses sentimens sont donc corrompus. Cet autre est membre d'une société religieuse que nous sommes accoutumés d'accuser de bigoterie ; il est donc incapable d'aucune pensée généreuse et libérale. Celui-là appartient à une secte qu'on dit très-relâchée ; il n'est donc pas susceptible de vertu. — Je vous le demande : ces jugemens sont-ils dictés par la candeur , par la charité ? La piété , la vertu , ont-elles des bornes si étroites , qu'elles soient l'apanage spécial de ceux qui voient tous les objets avec nos yeux , et qui adoptent exactement toutes nos idées ? Vit-on jamais une grande société corrompue au point de ne renfermer dans son sein aucun individu vraiment estimable ?

Outre les préventions de cette nature , qui aveuglent souvent le cœur le plus honnête , il est d'autres causes bien plus condamnables des jugemens malins que nous nous permettons. L'orgueil est frappé , il est blessé de toutes les qualités auxquelles il ne peut atteindre ; et plein du désir de les voir ternies par quelque tache , il

s'attache à la plus légère apparence, et la regarde comme un indice suffisant. La jalousie et la rivalité s'unissent-elles à l'orgueil, alors le désir de trouver des défauts acquiert une nouvelle force, et la censure s'exerce avec plus de malignité. N'y eût-il point d'opposition dans les intérêts, l'envie seule exerce trop d'influence sur les jugemens. Lors même qu'aucune de ces passions ne les dicterait, la conscience de sa dépravation suffit pour porter un homme à penser défavorablement de ses frères. Sur quoi établira-t-il le plus volontiers l'opinion qu'il se formera du cœur humain, que sur le caractère avec lequel il est le plus familiarisé, parce qu'il est le sien propre ? Un homme bas et corrompu, prête naturellement aux autres des sentimens semblables aux siens ; il ne croit point à des perfections qui lui sont inconnues. Il goûte une secrète consolation à penser que les autres ne sont pas meilleurs que lui ; que ses faiblesses et ses crimes sont ceux de toute l'humanité ; et que les hommes dont on vante le plus les vertus, ne lui sont supérieurs que parce qu'ils ont mieux l'art de cacher leurs vices. Cette idée fautive et injuste, flattant en secret beaucoup de personnes, excuse et fortifie la mauvaise opinion qu'elles ont du cœur humain. Il est donc très-rare, si même cela

arrive, qu'on soit fondé à juger en bien un homme qui, dans toutes les occasions, *soupponne le mal* dans ses semblables.

EN quatrième lieu, la jalousie et les soupçons prenant leur source dans un cœur gâté par le préjugé, l'envie ou la méchanceté, ils remplissent la société d'erreurs et de crimes. Ce penchant funeste a malheureusement cette différence avec les autres faiblesses du cœur, qu'en portant les hommes à des actions violentes, il justifie néanmoins dans leur esprit, les excès qu'ils commettent. Dans l'effervescence des autres passions criminelles, la conscience conserve un pouvoir coercitif. Aussitôt que le calme succède à la tempête, le remords reprend son empire, et fait sentir au pécheur tout le mal qu'il a fait. Mais l'homme sans charité s'est affranchi de ces retours, de ces réprimandes. Esclave de la prévention, son jugement est perverti; sa conscience est aveuglée; *la lumière, dans son cœur, est changée en ténèbres*. Persuadé que tous les hommes qui lui déplaisent sont sans vertu, il se croit en droit de donner un libre essor à cette aversion; et en commettant les actions les plus inhumaines, il pousse quelquefois l'aveuglement jusqu'à se flatter qu'il rend un grand service à la Divinité.

Les suites de cette disposition à *soupponner le mal* dans le prochain, sont la calomnie et la médisance, qui bouleversent la société, et arment l'homme contre son semblable. Encore si cette passion ne se manifestait que par des propos satyriques, son influence serait moins funeste. Mais les coups qu'elle porte sont d'ordinaire plus graves, plus cruels. Quels funestes effets, par exemple, ne produit pas, dans la vie privée, une jalousie hasardée et sans fondement? Ce monstre ne s'est pas plutôt glissé dans le cœur d'un homme, qu'il y établit son empire, qu'il pervertit son intelligence, qu'il corrompt toutes ses facultés. Il le poursuit jour et nuit; il lui présente sans cesse mille spectres odieux qui n'existent que dans son imagination; il couvre d'une teinte sombre et lugubre tous les objets qu'il offre à sa vue; et donne à des soupçons aussi légers qu'une vaine ombre, tout le poids d'une conviction complète: au point que ce qui d'abord n'était qu'une notion douteuse, un mécontentement frivole, acquiert bientôt tous les caractères d'une entière évidence et d'une fureur implacable. De là ces familles renversées par les plus violentes convulsions; cet époux armé contre son épouse, ce père contre son fils, cet ami contre son ami; de là ces complots de trahison et d'assassinat; de là ce fer meurtrier plongé

dans le sein de l'innocent.—Dans la société, combien d'états en proie à toutes les fureurs de la guerre et de la rébellion, par cela seul que les sujets se sont permis des soupçons injustes contre leurs chefs, ou que les princes ont pris ombrage de leurs peuples? — Mais c'est sur-tout dans les disputes dont la religion fut l'objet ou le prétexte, que les préventions les plus contraires à la charité, déploierent leur pouvoir mal-faisant. Dans tous les tems on essaya de justifier les passions les plus violentes, en les couvrant du masque de la religion. A l'aide de ces dehors hypocrites, on n'a pas craint de se porter aux derniers excès; et l'on a d'autant mieux réussi à échauffer les esprits, que les objets présentés par la religion, sont de nature à frapper fortement le cœur humain et à le subjuguier. Dès qu'un zèle immodéré eut porté les hommes à voir ceux dont les opinions sont différentes sous l'aspect odieux que leur prête le fanatisme, tout sentiment d'humanité s'éteignit dans leur cœur. La douce influence de la religion du Christ, dont la charité est le premier caractère, fut trop faible pour désarmer le bras féroce et sanguinaire de la persécution. Un esprit de barbarie souffla toutes ses fureurs dans les différens partis; il remplit le monde de tant de crimes, de tant de calamités, que le vrai

Christianisme a long-tems porté la peine des forfaits commis sous son nom.

Arrêtons-nous en particulier sur un exemple terrible des crimes que les hommes peuvent commettre, et des malheurs qu'ils courent risque d'accumuler sur leur tête, lorsqu'ils manquent de bonté, de candeur. Les Juifs eurent toujours l'esprit le plus borné, le moins charitable. Lorsque Jean-Baptiste et notre divin Sauveur parurent parmi eux, le premier ayant des mœurs austères, et menant une vie retirée, ils prononcèrent qu'il était animé par un esprit malin; et parce que le dernier avait des manières ouvertes et sociables, ils l'accusèrent d'être dépourvu de cette sainteté qui doit caractériser un Prophète. La principale cause de leur prévention contre notre Seigneur était aussi frivole que méprisable : *N'est-il pas le fils d'un charpentier*, disaient-ils ; *et peut-il sortir quelque chose de bon de Nazareth ?* Lorsque ses miracles eurent prouvé l'injustice de ce reproche, et qu'ils eurent suffisamment établi l'excellence de sa vocation et la sublimité de son origine, ils fortifièrent leur prévention par ce futile raisonnement : *Quelqu'un des sénateurs a-t-il cru en lui ?* Tenant avec opiniâtreté à l'espoir d'obtenir un Messie temporel, et continuant à voir d'un œil jaloux le Sauveur converser avec

des hommes corrompus, dans le dessein de les ramener de leurs égaremens, ils le traitaient d'*ami des péagers et des gens de mauvaise vie*. Parce qu'il rejetait leurs traditions comme dénuées d'authenticité, ils l'accusaient d'enfreindre le sabbat, et de mépriser la religion. Parce qu'il prédisait la ruine de leur temple, ils le taxaient d'être l'ennemi de sa propre nation. Les fausses interprétations qu'ils donnaient à sa conduite, enflammèrent enfin leur haine et leur colère, au point de les porter à ce cri unanime : *Mettez à mort cet homme-là, et relâchez Barabbas, le brigand*. — Que tout homme voie dans cet événement terrible les dangers que court celui qui manque de candeur, et qu'il tremble de blâmer témérairement son frère. On ne peut prévoir les crimes où le conduira une prévention injuste ou peu charitable, s'il lui permet de prendre racine dans son cœur, et d'y exercer son dangereux pouvoir. *Le nuage qui s'élève de la mer aussi petit que la paume de la main, se dilatera bientôt au point de couvrir tout l'horizon, et de lancer avec l'impétuosité la plus destructive, la grêle qui s'est formée dans son sein.*

EN cinquième lieu, si une humeur soupçonneuse est la source de la plupart des crimes et

des calamités publiques, elle conduit encore celui qui se la permet, à un malheur inévitable. Il n'aura qu'un petit nombre d'amis ; et même ceux qui prendront ce titre lui offriront-ils peu de consolation. Regardant les autres hommes comme des ennemis, ils le deviendront nécessairement. Malgré toutes ses précautions, la malignité de ses pensées percera souvent dans ses procédés ; et le résultat de ses soupçons et de sa haine sera d'être la victime de la haine et des soupçons de ses semblables. Et comme si ce n'était point assez des maux extérieurs qu'il s'est attirés, de cet ami dont il a aliéné le cœur, de cette confiance intime qu'il a trompée, de cet ennemi qu'il a armé contre lui, faut-il qu'il y ajoute encore une humeur soupçonneuse, un des plus grands maux que l'homme puisse souffrir ? Si la crainte seule est déjà un tourment, quel sort plus affreux que celui de cet homme qui, vivant dans une jalousie continuelle, vit dans une continuelle frayeur ? Il se croit sans cesse entouré d'espions, d'ennemis, d'hommes conjurés pour le perdre ; il méconnaît donc tout repos, toute confiance. Il ne sait à qui s'ouvrir. Il force son visage à sourire, tandis que son cœur frissonne de la crainte d'une secrète trahison. De là cette humeur sombre et chagrine ; de là ce dégoût du monde,

ces tourmens continuels qu'éprouve un esprit aigri par la haine et la défiance.

Les maux résultant d'une humeur soupçonneuse, sont si nombreux, si cruels, qu'ayant à choisir entre les deux extrêmes, nous devons préférer de nous exposer à quelques dangers en pensant trop bien des autres, que de souffrir un malheur continuel en pensant toujours mal d'eux. Il vaut mieux être trompé quelquefois dans notre confiance, que de n'en avoir jamais. C'est porter notre sûreté à un trop haut prix, que de nous résoudre, pour l'obtenir, à être sans cesse couverts d'une armure, et à soutenir une guerre perpétuelle avec nos semblables. C'est conserver notre vie par la privation de ce qui en fait le charme. Un homme a-t-il de la candeur, quelle que soit sa situation, il en jouit avec joie, avec tranquillité. La prudence l'accompagne dans le monde; mais les noirs soupçons ne ternissent point ses heures de repos. Accoutumé à considérer ses frères dans leur jour le plus favorable, il a les mêmes jouissances que cet homme qui, entouré de tout ce que la nature offre de plus magnifique, repose ses yeux avec délices sur ses brillantes variétés. L'homme soupçonneux, au contraire, ayant l'imagination remplie des formes effrayantes que prennent tour à tour la fausseté, la four-

berie et la trahison, ressemble à un voyageur qui parcourt un lieu sauvage, où il n'apperçoit que des objets qui le font frissonner, des cavernes entr'ouvertes, des serpens qui sifflent, des bêtes furieuses qui font retentir les forêts de leurs hurlemens. En lui est réalisée cette prédiction que l'esprit de Dieu fait aux méchans : *Ils n'auront point de paix. Ils seront semblables à une mer agitée qui n'a point de repos. L'Eternel leur donnera un cœur tremblant, et un esprit affligé. Ils craindront jour et nuit, et ils n'auront aucune assurance dans le cœur.*

EN sixième et dernier lieu, rien n'expose d'une manière plus directe et plus certaine au courroux du Tout-Puissant, qu'un esprit porté à blâmer le prochain et à le juger avec malignité. Je ne rappellerai point ici les menaces générales que l'Écriture fait à l'homme méchant et haineux ; je me bornerai à vous représenter que l'esprit de Dieu accable de son courroux particulier celui qui se plaît à porter des jugemens téméraires et sans charité. Il déclare que ce crime est un attentat contre les privilèges du Juge suprême, auquel seul il appartient de porter la sonde dans le cœur, et de prononcer sur le caractère. Si Dieu se réserve expressément

ment cette prérogative, s'il nous ordonne de lui laisser le jugement des autres, et de nous borner à nos affaires et à nos devoirs, c'est afin de mettre un frein à la censure maligne que nous exerçons à l'égard de nos semblables. *Qui es-tu, toi qui condamnes le serviteur d'autrui? S'il se tient ferme ou s'il tombe, cela regarde son maître. Ne juge point avant le tems; jusqu'à ce que le Seigneur vienne, et qu'il manifeste les desseins des cœurs.*

Ce qui mérite de notre part une attention particulière, c'est que l'Écriture sainte déclare dans plusieurs passages, que le Souverain Juge du monde, au jour où il prononcera sur le sort éternel des hommes, réglera ses décisions d'après le principe, de rendre à chacun selon qu'il se sera conduit à l'égard de ses frères. *Tu te montreras miséricordieux envers celui qui use de miséricorde, et tu te montreras méchant envers l'homme méchant. Selon que vous jugerez, on vous jugera; et l'on se servira pour vous de la même mesure dont vous vous serez servi pour les autres**. Nous serons tous appelés à comparaitre au pied du tribunal de Dieu! Quel motif plus propre à bannir de nos cœurs cette humeur soupçonneuse, ces jugemens sans charité qui en font le tourment! Ce motif, à

* Ps. xviii, 26. Matth. vii, 2.

la vérité, ne doit point nous faire envisager l'approbation divine comme la récompense immédiate de la candeur avec laquelle nous jugeons nos frères. Nous savons que d'autres graces sont requises pour nous rendre dignes du Ciel; et que sans la piété envers Dieu et la foi en Jésus - Christ, toute notre charité envers les hommes serait vaine et défectueuse. Mais ce que nous savons très-bien aussi, c'est que l'esprit de Dieu n'habite sûrement pas dans un cœur dénué de générosité et de candeur; et que, malgré les dehors de religion que l'homme sans charité peut emprunter, le Souverain de l'univers ne saurait le regarder d'un œil de bonté. — Toi qui es la faiblesse même; toi qui as sans cesse besoin, non-seulement que ton divin Juge soit impartial, mais encore qu'il soit indulgent et miséricordieux; toi qui, chaque jour implores son pardon; toi qui chaque jour le conjures de se rappeler *que tu n'es que poudre*, et de ne point *tenir compte de tes iniquités*; après avoir prononcé ces prières, tu oserais juger malignement tes frères, tu oserais les blâmer, les condamner sur les plus faibles apparences? Hypocrite! car quel autre nom pourrions-nous te donner? c'est en vain que tu fais toutes ces simagrées de piété; c'est sans aucun fruit que tu adresses à Dieu tes re-

quêtes, et que tu sollicites son pardon. Le préjugé que tu as fourni contre toi, est décisif. Tu as prononcé ta propre sentence.

Toutes les réflexions que nous vous avons présentées dans ce discours, démontrent qu'aucune étude n'est plus importante que celle de garantir notre cœur de toute prévention maligne, et d'asseoir notre opinion, quand nous jugeons nos frères, sur la candeur et l'humanité. Les dispositions opposées ont les plus fâcheuses conséquences, soit pour nous-mêmes, soit pour la société. Gardons-nous de contracter l'habitude du soupçon, en jugeant d'une manière trop sévère la nature humaine en général. Elle est sans doute exposée à beaucoup de faiblesses, et même à la corruption; mais elle tempère ces infirmités par des vertus précieuses et de bons sentimens. L'image de Dieu est obscurcie dans le cœur de l'homme, mais elle n'en est pas totalement effacée. Il renferme beaucoup de germes de piété et de bonté qui nous sont inconnus, parce qu'ils ne sont point développés. Le vice est aisément apperçu, il est bientôt en évidence. Les crimes de l'homme méchant font du bruit dans le monde, et alarment la société. Le vrai mérite est modeste et retiré; il a besoin que des circonstances particulières le

manifestent et le rendent public. Dans un tems où la corruption était générale, le prophète Elie croyait que tout esprit de la vraie religion était banni de la nation Juive. *Je suis resté seul à te servir*, dit-il à l'Eternel. Mais le Tout-Puissant qui discernait ce que la vue bornée du prophète ne pouvait appercevoir, lui répondit : *Je me suis réservé en Israël sept mille hommes qui n'ont point fléchi le genou devant Bahal* *.

Les vieillards et les infortunés qui, dans le cours d'une vie laborieuse, ont fait une longue expérience de la fausseté, de la fraude des méchans, sont ordinairement très-sévères dans le jugement qu'ils portent de leurs semblables. Les circonstances où ils se sont trouvés excusent en quelque manière cette sévérité. Mais dans les beaux jours de la jeunesse et de la prospérité, se permettre cette aigreur, ces soupçons que l'âge et le malheur peuvent seuls faire supporter; mais entrer dans la carrière de la vie avec tous les scrupules de la défiance; mais annoncer les craintes d'un cœur jaloux, et la malignité d'un esprit disposé à la censure, avant même d'avoir aucun sujet de se plaindre des hommes; c'est le présage irrécusable d'un avenir méprisable et malheureux. Il n'y a rien de bon à espé-

* Rois XIX, 14, 18.

rer de ces gens-là. Ils n'ont aucune qualité qui puisse les faire chérir dans l'intérieur de leur famille, et respecter dans les emplois publics. Le caractère particulier de la jeunesse, est d'être généreuse dans ses sentimens, pleine de candeur dans ses opinions, sans malice dans ses procédés, et disposée à interpréter favorablement les actions et la conduite de ceux qui l'entourent. Dans toutes les époques de la vie, la candeur est une des qualités les plus honorables du cœur humain. Elle est unie à la grandeur d'ame; elle est justifiée par la sagesse, elle est la vertu la plus propre à resserrer les nœuds qui nous unissent à nos semblables. Mais si la raison et l'humanité sont insuffisantes pour nous détourner de tout jugement sévère et sans charité, que cette menace terrible, *Celui qui n'a point fait miséricorde sera jugé sans miséricorde*, retentisse fréquemment dans nos consciences, et nous oblige à la candeur, si nous voulons sauver notre ame.

SERMON VII.

SUR LE CARACTERE DE JOSEPH.

GENESE, XLV, 5, 8.

Maintenant ne vous affligez point, et n'avez point de regret de ce que vous m'avez vendu pour être mené ici; car c'est Dieu qui m'a envoyé ici devant vous pour la conservation de votre vie. — Ce n'est donc point vous qui m'avez envoyé ici, mais c'est Dieu.

C'EST par ces paroles généreuses que Joseph entreprend d'excuser la conduite dénaturée de ses frères. Il atténue l'atrocité de leur crime en les entretenant de ses heureux effets. Il s'élève au dessus des causes secondes; et dans les événemens incompréhensibles de sa vie, il signale et adore la main du Tout-Puissant. —

L'Écriture sainte ne nous a tracé aucun caractère humain d'une manière plus remarquable, plus édifiante que celui de ce vertueux Patriarche. Elle nous le peint en butte à toutes les vicissitudes de la fortune ; s'élevant de l'état abject d'esclave , au rang de gouverneur de l'Égypte ; et dans ces divers états également digne de la bénédiction de Dieu et de l'estime des hommes. Inspecteur de la maison de Putiphar , sa fidélité est mise aux plus rudes épreuves ; mais il leur oppose une vertu héroïque. Trainé en prison par les fausses accusations d'une femme impudique , sa prudence et son intégrité fixent bientôt l'attention de ceux qui habitent avec lui ces demeures ténébreuses. Appelé en la présence de Pharaon , le plan vaste et prudent qu'il propose pour préserver l'Égypte de la famine dont elle est menacée , l'élève à la première dignité du royaume. Revêtu de cet emploi , il fait briller les plus grands talens dans les services qu'il rend au public. Mais son histoire entière n'offre aucune circonstance aussi intéressante , aussi mémorable que ses procédés à l'égard de ses frères , ces hommes cruels qui l'avaient vendu comme un vil esclave. Le moment où il se fait connaître , ce moment qui va fixer notre attention , est le plus critique de sa vie , le plus propre

à développer toutes la beauté de son ame. Ou en rencontre peu de si frappans dans le cours des événemens humains; et il est digne de l'admiration de tous les cœurs sensibles. Considérons les sentimens que Joseph développe dans notre texte, sous deux points de vue également instructifs pour tous les chrétiens. I. Comme l'expression du pardon sincère et généreux qu'il accorde à ses frères. II. Comme une preuve de sa respectueuse soumission aux décrets de la Providence.

I. JOSEPH déploie ici le pardon le plus sincère, le plus généreux. Je ne rappellerai point les diverses circonstances de la vie de ce Patriarche et de ses frères; elles sont connues de ceux-là même qui ont la plus légère teinture de l'Histoire sainte. Malgré la froideur avec laquelle Joseph reçoit ses frères à leur arrivée en Egypte; malgré les précautions qu'il prend pour ne point être découvert, dès leur première entrevue, il avait formé le projet de se faire reconnaître; et il ne retardait ce délicieux moment, que pour le ménager de manière que leur joie fût égale à leur surprise. Dans ce dessein, il affecte une grande sévérité pour attirer en Egypte tous les enfans de son père. Ils y viennent en effet, amenant avec eux

Benjamin , le plus jeune des enfans de Jacob , particulièrement cher à Joseph , parce qu'ils avaient eu la même mère. Joseph menace de le retenir , feignant d'accorder aux autres la liberté de s'en retourner. Cet incident renouvelle leur douleur. Ils savent à quel point leur père est inquiet sur le sort de Benjamin , combien il a résisté à leurs sollicitations , et avec quelle difficulté il lui a permis ce voyage. S'il leur est refusé de remmener cet enfant chéri , ils craignent que ce nouveau chagrin n'exécède les forces du vieillard , et ne le précipite dans le tombeau. En conséquence , Juda qui avait particulièrement insisté auprès de Jacob sur la nécessité de satisfaire Joseph en lui amenant Benjamin , et qui s'était engagé par serment de le rendre sain et sauf à son père , demande une audience au gouverneur , et lui fait un récit très-circonscancié de l'histoire de Jacob et de sa famille.

Rien de plus intéressant , de plus pathétique que le discours de Juda , tel qu'il est rapporté dans le chapitre qui précède mon texte. Bien éloigné de reconnaître celui aux genoux duquel il se prosterne , il emploie les couleurs d'une éloquence simple et naturelle pour lui peindre la situation déplorable de son père , déjà près de la tombe ; déjà vivement affligé de la perte

d'un fils bien-aimé qu'il croyait avoir été déchiré par une bête féroce ; en proie de nouveau à l'inquiétude la plus cruelle sur le sort du plus jeune de ses fils , du dernier enfant de sa chère Rachel , de ce Benjamin que rien au monde n'aurait eu le pouvoir d'arracher de ses bras pour l'exposer aux dangers d'un si long voyage , sans la captivité de Siméon et le fléau cruel qui désolait son pays. *Si l'enfant dont l'ame est liée si étroitement à la sienne n'est point avec nous , il arrivera que dès qu'il verra que cet enfant n'est point avec nous , il mourra ; ainsi tes serviteurs feront descendre avec douleur au sépulchre les cheveux blancs de notre père , ton serviteur. Je te prie donc que ton serviteur soit esclave de mon Seigneur à la place de ce jeune homme , et que celui-ci s'en retourne avec ses frères ; car comment retournerais-je vers mon père , si Benjamin n'est point avec moi ? Que je ne voie point l'affliction de mon père.*

A ce récit touchant , Joseph n'est plus maître de lui. Les intéressans objets que Juda expose à ses yeux , son père et toute sa maison , ses anciennes habitudes , sa patrie , ses parens , ses amis , les malheurs qui les accablent , le pouvoir éminent dont il est revêtu , tous ces souvenirs réveillent dans son ame une impression si forte ;

ils excitent si vivement sa sensibilité, qu'il n'est point en son pouvoir de se déguiser plus long-tems. *Faites sortir tout le monde, s'écrie-t-il, et aussitôt il pleure à haute voix.* Les larmes qu'il répand ne sont point des larmes de douleur; mais l'expression de la tendresse d'un fils et d'un frère; mais l'effusion d'un cœur où surabondent tous les doux sentimens de la nature. Il éprouva déjà la même émotion, lorsqu'il vit paraître devant lui ses frères pour la première fois. *Alors il se retira promptement, car ses entrailles étaient émues à la vue de ses frères: ne pouvant retenir ses larmes, il entra dans son cabinet, et pleura librement. Puis s'étant lavé le visage, il fit des efforts sur lui-même pour se remettre et retourna vers eux.* A cette époque, son plan généreux n'avait point encore reçu son entière exécution. Maintenant, n'ayant plus de raison de se contraindre, il donne un libre cours aux sentimens qui oppressent son cœur. Le premier ministre du roi d'Egypte ne rougit point de laisser voir qu'il sent comme un homme, et qu'il aime comme un frère. *Il pleura à haute voix; et les Egyptiens l'entendirent, ainsi que toute la maison de Pharaon.*

Les premières paroles que le saisissement de son ame lui permet de prononcer, sont bien

convenables à cette touchante situation : — *Je suis Joseph ; mon père vit-il encore ?* — Dans ce moment délicieux , qu'aurait-il dû , qu'aurait-il pu dire de plus ? C'est la voix de la nature elle-même , parlant son propre langage ; elle pénètre , elle attendrit son cœur. Point de pompe dans l'expression ; point d'étalage de tendresse , mais un attachement inaltérable , une sensibilité douce et sincère , se hâtant d'énoncer ce qu'elle sent. *De leur côté , ses frères ne purent lui répondre , tant ils étaient troublés à sa vue.* Si le peu de paroles dont Joseph se servit , peignent d'une manière bien touchante les sentimens généreux concentrés dans son cœur et qu'il brûle d'épancher , le silence de ses frères n'indique pas moins énergiquement ces émotions de repentir , de confusion qui , à cette reconnaissance imprévue , pénètrent leur ame de ce qu'il n'avaient pas la force d'exprimer. Quelle situation pour un peintre habile ; quelle heureuse occasion de tracer les traits caractéristiques du cœur humain ; et quel modèle plus vrai que ces diverses physionomies ! D'un côté , vit-on jamais une joie plus tendre et plus pure ; de l'autre , une confusion plus accablante , et des remords plus douloureux ? L'historien sacré , dans son récit simple et touchant , présente ces deux tableaux

avec bien plus de force et de vérité, que ne pourrait le faire le coloris de l'éloquence moderne la plus admirée.

Joseph s'étant un peu remis de son premier transport, fait part à ses frères de sa situation actuelle, et leur développe les motifs pleins de bonté qui engagèrent la Providence à l'élever à un emploi si éminent. La manière dont il entreprend de justifier leur cruauté, est aussi remarquable que peu commune. *Maintenant ne soyez point en peine, et ne vous attristez plus de ce que vous m'avez vendu pour être mené ici : car Dieu m'a envoyé devant vous pour la conservation de votre vie, pour vous faire subsister sur la terre, et pour vous accorder une délivrance signalée. Ce n'est donc pas vous qui m'avez envoyé ici ; c'est Dieu qui a voulu que je fusse comme le père de Pharaon, l'intendant de toute sa maison, et le gouverneur de toute l'Egypte.* Cette apologie était loin sans doute d'excuser leur crime ; car quoique le Maître souverain des cieux et de la terre eût dirigé le cours des événemens avec tant de sagesse, que leurs mauvaises intentions avaient eu la plus heureuse issue, l'intention n'était pas moins criminelle ; elle avait pris sa source dans leur cœur. C'est l'envie et la jalousie qu'ils entretenaient contre leur frère, qui les avaient

conduits à ce forfait exécrable. L'attentat était volontaire; le crime était leur propre ouvrage; et l'intervention de la Providence, qui l'enchaîna à des conséquences inattendues, ne pouvait ni ne devait les absoudre. Ce serait juger d'une manière aussi fautive qu'impie, que de nous croire innocens du mal que nous commettons, parce que Dieu le fait servir à un bien réel. *Dieu ne peut être tenté par aucun mal; aussi ne tente-t-il personne.* Les sentimens que Joseph exprime dans notre texte, ne doivent donc être regardés que comme un voile dont sa généreuse humanité s'efforce de couvrir les cruels procédés de ses frères. Il voit la confusion où sa présence les jette. Il détourne leur attention d'un crime dont le souvenir les plonge dans la douleur la plus amère, en leur peignant les heureux effets qu'il a produits. Il cherche à les délivrer de toute inquiétude à son égard. Il les invite à se réjouir de sa prospérité; et loin de s'ap pesantir sur la pénible récapitulation de leur conduite, il les exhorte à s'unir à lui pour reconnaître et bénir la main du Tout-Puissant.

Quelle différence entre la conduite aimable et délicate de Joseph, et cette supériorité rebutante, cette générosité pleine d'ostentation qui accompagnent si souvent le prétendu pardon qu'accordent ceux qui se parent du nom de

Chrétiens ! Ils assurent qu'ils oublient les torts qu'on leur a faits ; ils ajoutent qu'ils font des vœux pour que les personnes qui les ont offensés, puissent aussi aisément se pardonner à elles-mêmes ; ils les abandonnent à Dieu et à leur propre conscience. Mais leurs propos mordans indiquent que le fiel est concentré dans leur ame ; et ils satisfont avec adresse leur ressentiment, tout en faisant profession de le sacrifier à l'amour de la paix. Qu'il est plus grand, plus généreux l'homme dont nous peignons le caractère ! Il efface de son cœur jusqu'à la trace des crimes qu'il pardonne. Il s'efforce d'alléger les remords de ses frères, en atténuant leur faute ; et aux mesures qu'il prend pour rendre leur état plus heureux, il unit tout ce qu'il y a de plus propre à rétablir dans leur ame la sérénité qu'ils avaient perdue depuis leur attentat.

Cette tendresse, cette générosité qu'éprouva Joseph, lorsqu'il se fit connaître à ses frères, n'étaient point l'effet d'une première émotion, souvent éphémère et sans solidité. L'événement remarquable qui arriva plusieurs années après, nous donne une preuve frappante que ces sentimens étaient profondément imprimés dans son ame, et qu'ils l'animèrent jusqu'à la fin de sa vie. Nous lisons dans le dernier chapitre de la Genèse, qu'à la mort de Jacob, ses fils éprou-

verent de vives craintes sur le traitement qu'ils allaient recevoir de leur frère. Les coupables sont toujours soupçonneux : la conscience de leur propre turpitude les rend incapables de croire à la grandeur d'ame. Les fils de Jacob voyaient le lien qui unissait leur famille, sur le point d'être rompu par la mort de son chef. Ils craignaient que Joseph n'eût déguisé son ressentiment et ajourné sa vengeance. *Ils se disaient entr'eux : A présent que Jacob est mort, peut-être Joseph irrité contre nous, ne voudra-t-il point nous rendre tout le mal que nous lui avons fait.* Dans cette crainte, il lui envoient d'abord un humble message, pour le supplier de sacrifier son déplaisir à la mémoire de leur père commun ; mais bientôt, paraissant en sa présence, ils se prosternent la face contre terre, reconnaissant qu'ils sont ses serviteurs, et le conjurant de leur pardonner l'attentat qu'ils ont commis contre sa personne. Mais leurs terreurs sont chimériques ; un si noir ressentiment n'entra jamais dans l'ame de Joseph. Au contraire, voyant ses frères inquiets et consternés, privés de leur vénérable protecteur, et réduits, du moins le croyaient-ils, à la nécessité d'élever les mains à lui pour solliciter leur pardon, les émotions les plus tendres oppressent son cœur. *Joseph pleura, tandis que ses frères lui par-*

laient ainsi. Ces larmes de sensibilité sont déjà bien suffisantes pour les rassurer sur ses intentions, et pour leur prouver qu'il leur pardonne sans réserve. Mais il ne s'en tient pas là; il se hâte de dissiper leurs alarmes par les assurances les plus positives de son amour : Ne craignez point; vous aviez de mauvais desseins contre moi, mais Dieu a tourné tout en bien. Ne craignez donc point; je vous nourrirai vous et vos petits enfans. Et il les consola, et leur parla selon son cœur.*

C'est par ce trait que Moïse termine l'histoire de Joseph. Peu de héros nous offrent un assemblage aussi complet de vertus difficiles et distinguées. Dans le dernier degré du malheur, patient et fidèle; dans la plus haute prospérité, bien-faisant et généreux; fils soumis et affectionné; frère tendre et indulgent; ministre éclairé et juste; administrateur prévoyant et sage : un si beau caractère présente la nature humaine parée de ses plus brillantes qualités. Les sentimens qu'il fait naître, ennoblissent l'ame, et la préservent de la contagieuse influence de ces hommes durs, égoïstes et intéressés, qui sont si nombreux dans le monde.

QU'IL serait à désirer que l'exemple sublime

* Gen. L, 21.

de Joseph s'offrit à notre pensée, toutes les fois que nous rencontrons dans le monde des occasions de disputes, d'offenses ou d'animosité ! Puisqu'un homme si aimable, si vertueux, a pu être en butte dans les jours de sa jeunesse et de son innocence, à un traitement si cruel de la part de ses frères, devons-nous être surpris, que nous soyons les objets de l'ingratitude ou des mauvais procédés des personnes qui nous touchent de près ? Les injures, les outrages sont le partage de tous les hommes. Semblables à la mort, ils sont un mal inévitable. La condition la plus élevée et le pouvoir le plus éminent, un cœur irréprochable et une réputation sans tache ne peuvent nous préserver de ces fléaux. Par-tout on rencontre des hommes ingrats, de faux amis, des ennemis acharnés. L'homme sage doit donc se familiariser de bonne heure avec les maux qu'il ne saurait éviter, en traversant cette région semée d'épines. Il ne doit pas s'attendre à *trouver des raisins parmi des chardons* ; il ne doit pas perdre l'empire qu'il a sur son ame, parce qu'environné d'hommes méchans, il ne peut, comme une personne sacrée, se mettre à l'abri de leurs mauvais traitemens.

Si ce tableau de notre situation actuelle est propre à modérer l'humeur et l'impatience, les réflexions que la raison nous fournira, réussiront

également à désarmer le ressentiment. Pensons aux diverses interprétations dont les procédés des hommes sont susceptibles. Recherchons les motifs de celui qui nous a offensés. Considérons combien ils diffèrent de ceux que nous osons lui attribuer dans la chaleur de la passion; combien les hommes sont prompts à se laisser égarer par le faux jour sous lequel ils considèrent leurs intérêts; et combien nous avons peu de raison de nous plaindre, lorsque dans un conflit d'intérêts, nous sommes la victime de la préférence que chacun donne à ce qui le touche. Rappelons-nous que les jugemens prononcés dans la chaleur du ressentiment, ne peuvent jamais être justes; et qu'alors nous prêtons pour l'ordinaire à notre ennemi des intentions malignes qui n'entrèrent jamais dans son esprit.

Maintenant, je le suppose, l'injustice dont nous nous plaignons, atroce dans sa nature, est encore aggravée par les circonstances qui l'accompagnèrent; elle peut même entrer en parallèle avec celle que Joseph souffrit de ses frères. Suivons alors son exemple; élevons nos mains et nos cœurs vers cette Providence, sous l'administration de laquelle nous sommes tous placés. Le pardon des offenses est un devoir que Dieu nous a imposé, sous les conditions les plus terribles. Craignons donc d'attirer sur

nos têtes la vengeance de ce Juge suprême, à la clémence duquel nous sommes chaque jour obligés de recourir. Conserver à l'égard de nos frères les dispositions les plus dures, les plus inexorables; et cependant oser nous approcher de Dieu, et porter jusqu'au pied de son trône nos prières et notre repentir, n'est-ce pas mériter que ces prières retombent sur nos têtes comme autant d'imprécations, et que nos actes de piété scellent notre condamnation?

Les sentimens les plus vrais, les plus naturels de l'équité s'unissent à l'autorité divine pour fortifier le devoir que nous recommandons. Laissons à l'homme qui ne fit jamais de mal, le privilège de demeurer inexorable. Mais que ceux qui ont à se reprocher des faiblesses ou des crimes, regardent le pardon des offenses comme une dette contractée envers leurs semblables. La fragilité commune à toute l'humanité, est une forte leçon d'indulgence. Bannissez cette vertu de la société, bientôt l'ordre et la joie, la paix et le repos y seront inconnus. Les injures, repoussées avec un excès qui devient une passion, justifieront le ressentiment de celui qui avait donné le signal du combat. L'offensé deviendra l'offenseur; les injustices, les affronts, les vengeances se succéderont; la terre ne sera bientôt plus qu'un vaste champ de bataille, cou-

vert de sang et de carnage. De toutes les passions qui enflamment le cœur humain, la vengeance est la plus atroce. Dès qu'on lui laisse prendre un empire absolu, elle empoisonne le petit nombre de plaisirs que notre état actuel nous offre. Quoi qu'un homme ait à souffrir de l'injustice de ses semblables, il souffre beaucoup plus encore, en cherchant à se venger. L'ennemi le plus violent ne saurait lui faire aucun mal comparable au supplice que lui font éprouver le ressentiment, les passions immodérées qu'il laisse fermenter dans son ame.

Les esprits malfaisans qui habitent les régions du malheur, sont représentés comme aimant sur-tout la cruauté, la vengeance. Mais tout ce que l'univers renferme de grand et de bon, est soumis aux lois de la clémence, de la miséricorde. Le Maître du monde que, depuis tant de siècles, l'homme offense par ses injustices, et qu'il brave par son impiété, *est patient et tardif à la colère*. Son Fils, l'ami des hommes, dont il emprunta la nature, donna, soit dans sa vie, soit dans sa mort, le plus sublime exemple de pardon. Parcourez l'histoire des hommes, et vous y verrez ceux qui dans tous les siècles commandèrent le respect par leur vertu, ou l'admiration par leur grandeur d'ame, se distinguer sur-tout par un généreux pardon. La

vengeance est la passion des petites ames. Un cœur noble et magnanime se met toujours au dessus d'elle. Les coups que lui porte l'injustice des hommes ne sont point si violens que ceux de l'animosité. Renfermé en lui-même, il résiste à leurs assauts impuissans; il regarde la bassesse de leurs procédés avec une généreuse pitié, plutôt qu'avec colère. On l'a dit avec vérité : aussitôt que le plus grand homme de la terre s'est permis une offense, un homme bon peut devenir plus grand que lui, en lui pardonnant. Joseph, au moment que nous le contemplons, avait sous sa main tous ses frères dénaturés dont il avait reçu l'outrage le plus sanglant. Il ne dépendait que de lui de les retenir pour jamais dans l'esclavage auquel ils l'avaient condamné. Le pouvoir despotique dont il était revêtu lui permettait de satisfaire son juste ressentiment, en accumulant sur leur tête toutes les disgraces, toutes les punitions. S'il se fût vengé, peut-être les plaisirs inséparables d'un rang élevé, l'auraient-ils étourdi quelque tems; mais le remords n'aurait pas tardé à déchirer son ame. Sa cruauté l'aurait rendu aussi malheureux au dedans de lui qu'odieux à l'humanité; et il serait maintenant confondu dans cette foule méprisable d'hommes d'états, dont les forfaits ternissent les annales du genre humain. Au

lieu que son caractère lui assure un rang distingué dans le catalogue de ceux dont la réputation est irréprochable. Sa mémoire est bénie par toutes les générations. Ses vertus ne cessent d'édifier le monde. Il brille dans les régions célestes, *comme la splendeur du firmament, et comme les étoiles, à perpétuité.* Considérons maintenant

II. LES sentimens que Joseph développe dans notre texte, non-seulement comme un exemple du pardon le plus sincère, mais comme l'expression du respect le plus profond pour les décrets de la Providence. *Maintenant donc ce n'est point vous qui m'avez envoyé ici, c'est Dieu.* De quel éclat ne brillent pas la piété et l'humanité, lorsqu'elles sont réunies dans la même personne. Si nous avons dit du bon Centenier Corneille, que ses *prières* et ses *aumônes*, sa dévotion et ses bonnes œuvres étaient montées ensemble *jusqu'à Dieu qui s'en était souvenu*, nous voyons ici l'affection fraternelle et le respect religieux former une seule émotion dans le cœur de Joseph. Quelle différence de ces nobles sentimens avec ceux qu'un cœur bas et insensible aurait éprouvés dans la même circonstance ! Rappelant dans sa mémoire les divers événemens de sa vie, il aurait attribué

tous ses malheurs aux barbares traitemens de ses frères, et la prospérité qui avait succédé à ces disgraces, à sa sagesse et à sa bonne conduite. Il aurait donc accablé du poids de son ressentiment les instrumens de ses peines; et il se serait nourri d'orgueil, de suffisance, dans la persuasion qu'il devait à lui seul son état florissant. Mais l'ame sublime de Joseph rejette avec dédain des sentimens si peu dignes d'elle. Reconnaissant la main de Dieu dans tout ce qui lui est arrivé, ce Patriarche perd jusqu'au souvenir des crimes qui le plongèrent dans l'adversité; et s'il jouit d'un état heureux, loin de l'attribuer à sa propre sagesse, il en fait hommage à son Dieu. Ce qui rend ces sentimens bien plus louables encore, c'est qu'il ne s'agit point ici d'un simple particulier, relégué dans une retraite obscure, ou placé dans une situation propre à favoriser ces pieuses pensées. Ce sont les sentimens d'un grand homme, à la tête des affaires les plus importantes, au milieu des séductions de la cour; ce sont les sentimens du favori du plus grand monarque qui existât alors dans le monde. Malgré les hommages serviles et adulateurs qu'on s'empresse de lui rendre, vous le voyez conserver cette modération, cette simplicité, qui caractérisent un esprit vertueux; vous le voyez, sans égard

pour l'idolâtrie et la fausse philosophie des Egyptiens, propager les principes de la vraie religion, et saisir toutes les occasions de donner gloire au Dieu d'Israël.

Cette sage union de la piété avec l'humanité dont Joseph nous offre le touchant tableau, nous fournit une instruction de la plus haute importance : C'est que le plus sûr moyen de fortifier nos bonnes dispositions à l'égard de nos semblables, et de resserrer les liens qui nous unissent à eux, c'est de nous résigner, dans tous les événemens, à la volonté de Dieu. Ceux qui étudient les motifs qui dirigent le cœur humain, reconnaissent aisément que la plupart des passions qui sèment le trouble et le désordre dans la société, proviennent de ce que les hommes s'arrêtent aux causes secondes, sans s'élever à la cause première de tous les événemens. Ils sont insolens dans la prospérité, parce qu'ils n'apperçoivent rien de supérieur à leur propre sagesse; ils sont aigris, implacables dans l'adversité, parce que le seul objet qui frappe leurs yeux, est la conduite de ceux qui ont agi à leur égard comme des ennemis. Jamais on ne les voit porter leur vue sur ce plan sage et bon, auquel la nature entière obéit, et qui peut seul calmer le trouble de leur ame. Aussitôt que leur humeur s'est aigrie,

Le monde se présente à eux comme une scène continuelle de désastres et d'injustices, d'événemens capricieux et de procédés déraisonnables. L'homme pieux, au contraire, voit l'univers sous un point de vue bien différent. Dans la confusion apparente qui règne autour de lui, il discerne un principe d'ordre ; et il ne peut le contempler sans éprouver une paix, une tranquillité parfaite. Il voit un Gouverneur sage et juste, régler toutes les commotions résultantes du tumulte des passions qui s'entre-choquent et des intérêts contrariés ; il le voit guider par des ressorts imperceptibles la main de la violence vers l'accomplissement de ses desseins bienfaisans ; il le voit exécuter ses projets incompréhensibles par les moyens les plus extraordinaires ; *obliger la colère de l'homme à le louer* ; tantôt humilier le puissant, tantôt élever le faible ; souvent *enlacer le méchant dans les filets que ses mains avaient travaillés*. Un respectueux acquiescement à cette Providence, qu'il bénit et adore, modère la fougue de ses passions subalternes. Un respect profond pour ses décrets, lui inspire la patience dans les revers, et la modération dans la prospérité. Une confiance sans bornes en cette sagesse, en cette bonté qui fait tout pour le mieux, affaiblit la douleur qu'excitent dans son ame les disgraces du monde. On

voit toujours les passions fermenter, le ressentiment s'échauffer en raison du trouble que produisent dans le cœur les vicissitudes de la fortune. Celui qui ne remonta jamais au delà des causes secondes, participe à la violence, à l'irrégularité de tous les mouvemens secondaires qui s'opèrent dans cette grande machine. L'homme qui rapporte tout à Dieu, habite, si je puis m'exprimer ainsi, dans la sphère sublime d'où part le mouvement; il est exposé à moins de chocs et de secousses; il n'obéit qu'au mouvement général de l'univers.

Comment la douceur et le pardon des injures pourraient-ils habiter dans le cœur de cet homme qui, exposé aux mauvais procédés de ses semblables, ne trouve point en lui-même un sanctuaire où il puisse se mettre à l'abri de leurs persécutions? Il n'admet aucun principe assez puissant pour s'opposer à la naissance et aux progrès des passions haineuses et colériques. La violence d'un ennemi ou l'ingratitude d'un ami, l'injustice de l'un ou la trahison de l'autre, occupent constamment sa pensée, et distillent leurs poisons dans son cœur. L'influence qu'ils ont eue sur son malheur, l'irrite bien plus que le malheur lui-même. Mais celui qui, dans chaque événement, élève ses regards vers l'Éternel, a sans cesse devant les yeux un objet

grand et sublime qui lui inspire la magnanimité. Son cœur est ouvert aux pensées les plus consolantes; il est disposé aux sacrifices les plus généreux; il est donc prêt à dire avec Joseph: *Ce n'est point vous qui m'avez envoyé ici, c'est Dieu*; avec David: *C'est l'Eternel, qu'il fasse ce qu'il trouvera bon*; et avec un Héros bien plus grand que David, que Joseph même: *Ne boirai-je pas le calice que mon Père m'a donné à boire?* De là ce noble courage avec lequel il reçoit les disgraces du monde. Il considère son séjour sur cette terre comme une faible partie du plan vaste et régulier que le Ciel a conçu dans sa sagesse. Il voit tous les hommes concourir à l'exécution de ce plan, et contribuer à son bonheur ou à son malheur. Mais il les regarde comme des êtres subalternes, qui peuvent à juste titre mériter son affection, ou exciter son ressentiment, sans jamais allumer sa colère, ou le porter à la vengeance. Il ne voit dans les méchans que l'instrument des châtimens du Tout-Puissant, comme la peste, les tremblemens de terre, les tempêtes. Malgré leurs injustices et leur violence, il a pitié de leur aveuglement: Et à l'exemple de notre divin Sauveur, il s'écrie: *Mon Père! pardonnez leur, car ils ne savent ce qu'ils font.*

SERMON V.

SUR LE CARACTÈRE D'HAZAEËL.

2. ROIS VIII, 12, 13.

ET HAZAËL dit : Pourquoi mon Seigneur pleure-t-il? Elisée lui répondit : Je pleure en considérant les maux que tu feras aux enfans d'Israël. Tu mettras le feu à leurs forteresses ; tu feras périr par l'épée leurs jeunes gens, tu écraseras leurs petits enfans, et tu fendras le ventre aux femmes enceintes.

ET HAZAËL répondit : Comment ton serviteur, qui n'est rien, pourrait-il faire des choses si étonnantes? Elisée répondit : l'Eternel m'a révélé que tu seras roi de Syrie.

Sous le règne de Joram, roi d'Israël, le Prophète Elisée se distinguait par sa sagesse, par ses vertus. Son mérite était si éminent, et

sa réputation si étendue, que Benhadad, roi de Syrie, quoique idolâtre, l'envoya consulter sur l'issue d'une maladie qui menaçait ses jours. L'Ambassadeur chargé de cette mission, était Hazaël, un des princes ou des seigneurs les plus distingués de la cour de Syrie. Il se présente devant le prophète, accompagné de riches présens, et le salue dans les termes les plus respectueux. Pendant cette conférence, Elisée étudie attentivement la physionomie d'Hazaël; et découvrant par une vertu prophétique, qu'il portera la cruauté, la tyrannie au dernier degré, il ne peut cacher son émotion et verse un torrent de larmes. Surpris de cette douleur soudaine, Hazaël en demande la cause; et le prophète lui fait le tableau des crimes atroces qu'il commettra dans la suite. Dans ce moment, Hazaël avait en horreur jusqu'à la pensée de la cruauté. L'ambition ou la grandeur n'avaient point encore corrompu son ame; il s'indigne donc que le prophète puisse le croire capable des forfaits dont il vient de lui offrir l'effrayant tableau, et il lui répond avec beaucoup de chaleur : *Comment ton serviteur, qui n'est rien, pourrait-il faire des choses si étonnantes ?* Elisée se borne à lui annoncer le changement inopiné qui doit s'opérer dans sa condition; *l'Éternel m'a révélé que tu seras roi*

de Syrie. — Tout ce que le prophète avait prédit, se réalisa successivement. Hazaël monta sur le trône; l'ambition prit possession de son cœur, et en bannit toutes les vertus. *Hazaël, roi de Syrie, opprima les enfans d'Israël pendant toute la vie de Joachas* *; et ce que l'histoire nous a transmis de sa conduite, annonce qu'Elisée le jugea très-bien quand il lui prédit qu'il serait un homme violent, cruel et sanguinaire.

Ce trait d'histoire nous présente un objet digne de la plus sérieuse attention. C'est un homme qui, dans une époque de sa vie, ne peut envisager le crime sans émotion, sans horreur; il se connaît assez mal pour être convaincu que jamais il ne se portera à de tels excès. Eh bien! un changement de condition altère soudain tous ses sentimens; plus il fait de pas vers le trône, plus il en fait vers la corruption; au point qu'il complète enfin ce caractère d'iniquité qu'il détestait auparavant. Il suffit donc de réfléchir sur l'exemple d'Hazaël, pour sentir la vérité des observations suivantes. I. L'horreur du crime est naturelle à l'homme, lorsqu'il n'est pas entièrement corrompu. II. Malgré cette horreur, il arrive que le cœur plie sous le joug des vices qu'il détestait le plus. III. Cette fu-

* 2. Rois XIII, 22.

neste révolution est souvent l'effet du changement que les circonstances et la fortune produisent dans le caractère. Puissent ces trois observations, et l'aspect sous lequel elles présenteront la nature humaine, humilier l'homme orgueilleux, fortifier l'ami de la vertu, et inspirer une juste défiance à celui qui se croit à l'abri de toute faiblesse!

I. L'HORREUR qu'inspire le crime, est naturelle au cœur humain. La réponse d'Hazaël au Prophète, fait voir avec quelle vivacité il l'éprouvait. *Comment ton serviteur, qui n'est rien, pourrait-il faire des choses si étonnantes? Pourra-t-il jamais devenir assez vil, assez méprisable pour commettre des forfaits qui le rendraient indigne du nom d'homme? Voilà le cri de la nature humaine, tant qu'elle n'est point familiarisée avec le crime. Sans doute il est quelques vices qui révoltent le cœur, plus que d'autres. C'est avec beaucoup de sagesse que la Providence a dirigé la plus grande force de cette aversion naturelle, contre les crimes les plus funestes, les plus destructeurs : la trahison, la tyrannie et la cruauté. Mais la différence entre le bien et le mal moral, est gravée dans tous les cœurs d'une manière si profonde, qu'elle imprime le caractère de la turpitude sur tout ce*



qui est reprehensible. Proposez à un homme ; quelque ignorant, quelque peu discipliné qu'il soit, un exemple frappant d'injustice, de fausseté, d'irréligion ; qu'il l'examine de sang froid, dans un moment où nulle passion ne l'aveugle, où nul intérêt ne le maîtrise ; vous verrez aussitôt son ame se révolter contre ce crime ; vous l'entendrez prononcer qu'il est honteux, méprisable, digne même de châtiment. Lorsque les hommes raisonnent sur le caractère de leurs semblables, ils peuvent différer sur les faits ; mais ils approuvent et blâment toujours d'après les principes d'une saine morale.

Entreprennent-ils, au contraire, de connaître leur caractère et de prononcer sur leurs actions, alors une partialité frappante dicte pour l'ordinaire leurs jugemens. Remarquez sur-tout qu'aucun pécheur ne s'avoue directement à lui-même, qu'il a été coupable d'une iniquité grave et manifeste. Ses passions le portent-elles aux plus grands crimes, il les excuse dans son propre cœur, il les atténue, il en fait l'apologie ; il prétend qu'il y a été contraint, qu'ils étaient nécessaires ; il fait plus, il en adoucit l'horreur en les couvrant du voile de l'innocence. Ces sentimens sont le résultat du pouvoir absolu que la vertu exerce sur le cœur, de l'inaltérable majesté qui l'accompagne, de la honte qui mar-

che toujours à la suite du vice. Ils sont les débris de cette loi, que le doigt de l'Eternel grava primitivement dans toutes les ames. Ils sont des étincelles de ce feu céleste qui brûlait autrefois au dedans de nous avec vivacité, et qui continue, quoiqu'il n'ait plus le même éclat, d'adoucir par un faible rayon les ténèbres qui nous enveloppent. — Mais quelque horreur que le vice nous inspire, gardons-nous de fonder sur ce sentiment une présomptueuse confiance. Gardons-nous de croire, parce qu'il agit maintenant avec force, qu'il nous préservera à jamais des séductions du vice. C'est ce que prouve la seconde leçon qu'Hazaël nous donne. En effet,

II. TELLE est l'ignorance de l'homme sur son vrai caractère, telle est la fragilité de sa nature, qu'il peut demain se couvrir d'infamie, en s'abandonnant aux crimes pour lesquels il éprouve aujourd'hui une souveraine horreur. Cette observation n'est que trop vérifiée dans l'histoire d'Hazaël; et nous pourrions la confirmer par mille exemples frappans. Quoiqu'il n'y ait rien que nous devons connaître plus intimement que notre propre cœur, notre conduite prouve néanmoins qu'aucune étude n'est plus négligée. Nous sommes en quelque manière



étrangers à nous-mêmes. Toujours plus disposés à nous flatter, qu'empressés à découvrir la vérité, nous croyons posséder toutes les vertus qui n'ont point été mises à l'épreuve; et nous pensons être à l'abri de tous les vices que nous n'avons point encore été tentés de commettre. Tant que nos devoirs ne se présentent à nous que dans la théorie, ils nous paraissent si convenables, si aisés, que nous ne formons aucun doute sur leur exécution. Il ne nous arrive jamais de soupçonner que nos sentimens puissent différer dans la pratique, de ce qu'ils sont dans la spéculation. Nous nous persuadons aisément que nos dispositions actuelles seront toujours les mêmes; et cependant ces dispositions varient à chaque instant avec les circonstances.

Cet homme est enflammé d'une fervente piété; il juge donc impossible qu'il perde jamais le souvenir des bienfaits qui pénètrent aujourd'hui son ame des plus douces émotions. Cet autre est retiré d'un péril imminent par la main de la prudente amitié; dans ce moment son cœur lui dit que, si les circonstances mettaient sa reconnaissance à l'épreuve, il mourrait plutôt que d'abandonner son bienfaiteur. Celui-là vit content et heureux, parce qu'il sait associer la frugalité à l'industrie; il est donc très-étonné qu'on puisse chercher le bonheur dans les plaisirs de

l'intempérance. Supposons qu'un Etre d'un ordre supérieur avertisse ces personnes-là que le moment approche où l'une donnera l'exemple d'une impiété scandaleuse , où l'autre trahira lâchement son ami , où la troisième , par un luxe extravagant , portera à sa fortune naissante une atteinte funeste ; elles éprouveront autant de surprise et d'horreur qu'Hazaël en témoigna , lorsqu'il entendit les sinistres prédictions du prophète. Sans doute elles sont sincères dans l'expression de leur indignation ; car il serait injuste de taxer d'hypocrisie tous ceux dont la conduite manque de solidité. Hazaël était de bonne foi , lorsqu'il repoussa avec véhémence les soupçons du prophète. Saint Pierre était de bonne foi , lorsqu'il fit à son Maître cet aveu plein de zèle , que , quand il devrait le suivre dans la prison ou sur l'échafaud , il ne le renierait jamais. L'un et l'autre étaient sincères ; c'est-à-dire , ils parlaient d'après leur cœur , d'après leurs dispositions actuelles : mais l'événement démontre combien ils se connaissaient peu. Le cœur humain est si souvent en contradiction avec ses principes ; la base sur laquelle repose sa vertu est si fragile , que c'est avec raison que l'évangile presse constamment la nécessité de se défier de soi-même , et de prendre le ciel pour son guide. Cette esquisse de la na-

ture humaine flatte peu l'orgueil, je l'avoue ; mais elle est vraie, mais elle est digne de fixer l'attention de tous les hommes, parce qu'elle peut seule les arracher aux dangers les plus imminens. En effet, pour ne s'être point tenus en garde contre leurs passions, pour ne s'être point défiés de leur faiblesse, combien d'hommes, malgré les plus heureuses espérances, ont abjuré par degrés tous les principes de l'ordre et de la vertu ; au point qu'il est enfin devenu aussi difficile de croire qu'ils aient jamais aimé le bien, qu'il l'avait été autrefois de leur persuader qu'ils parviendraient à un tel degré de méchanceté ?

DANS les exemples que je viens de citer, qu'est devenue, demandera-t-on, cette horreur du vice imprimée si profondément dans l'ame ? Est-elle totalement effacée ? ou, s'il en reste quelques traces, comment peut-on chercher le bonheur dans une conduite que la conscience désapprouve ? — Voici un mystère d'iniquité qui demande à être développé. Les progrès que la corruption fait dans l'ame, sont secrets et insensibles ; mais moins ils sont apparens, plus ils sont dangereux. L'homme ne devient pas tout-à-coup méchant. Le vice ne s'offre pas d'abord à nous dans toute sa difformité ; mais il nous

familiarise avec sa vue, en ne se faisant voir tel qu'il est qu'insensiblement ; versant goutte à goutte son poison dans notre ame, il n'en corrode qu'imperceptiblement la substance. Chaque homme a une passion favorite qui dirige ses premiers pas dans les sentiers du vice. Les plaisirs irréguliers auxquels elle l'entraîne, se présentent à lui sous la forme d'une faiblesse pardonnable ; et dans le commencement, il ne s'y livre qu'avec une scrupuleuse réserve. Mais l'usage émousse cette délicatesse, et l'habitude devient une loi. Un vice entraîne à un autre vice ; une sorte d'affinité naturelle les unit, les enchaîne au point que, leurs racines remplissant insensiblement toute la capacité de l'ame, étouffent les semences de vertu qui y étaient renfermées. La corruption devient-elle notoire, alors la conscience essaie d'en arrêter les ravages. Mais la conscience est calme. Les passions sont vives, impétueuses ; elles élèvent dans l'ame des mouvemens tumultueux qui étouffent la voix de la raison. D'ailleurs, elles unissent l'artifice à la violence, et séduisent en même tems qu'elles subjuguent. Elles se servent de l'entendement, pour en imposer à la conscience. On trouve des raisons, des argumens pour justifier sa dépravation. On en appelle aux mœurs, aux usages régnaus. On fait des distinctions subtiles. On

se croit dans des circonstances si particulières, que les actions, qu'à d'autres époques on jugerait criminelles, deviennent dans celle-ci excusables, et même irrépréhensibles. C'est par cette marche que la plupart des hommes s'engagent insensiblement dans le labyrinthe du vice, poussés d'un côté par une passion violente, aveuglés de l'autre par l'illusion; mais bien éloignés de se former une idée juste du degré de corruption auquel ils parviendront. Une habitude invétérée pervertit à la longue leur jugement; elle assoupit tous leurs sentimens moraux. Ils regardent d'un oeil moins sévère, ils finissent par envisager sans répugnance les mêmes actions dont ils abhorraient auparavant jusqu'à la pensée.

L'horreur naturelle du péché peut donc être affaiblie ou éludée au point de n'avoir plus d'influence sur la conduite; néanmoins ce sentiment formant une partie constitutive de notre ame, il ne peut jamais en être totalement séparé; et il conservera toujours assez d'autorité, sinon pour réformer, du moins pour contenir dans l'occasion le pécheur. C'est dans la prospérité seulement que le vice peut répandre ses illusions sans obstacle. Mais dans les époques de la vie où l'ame est triste, mélancolique, la conscience reprenant tous ses droits, plonge

l'aiguillon du remords dans le cœur de celui qui abjura les principes qu'il tenait de la nature. Tout nous autorise à croire qu'avant la fin de sa vie, Hazaël eut des ressentimens des premières dispositions de son ame. Il essuya des revers ; alors son entretien avec le prophète revint à sa pensée ; il compara les sentimens qu'il avait éprouvés avant de s'être écarté des principes de la sagesse, avec les cruautés atroces qu'il se permit dans la suite ; et tous les honneurs de la royauté ne purent le préserver de la conscience de sa bassesse et de son infamie.

CE tableau des progrès de la corruption, et le danger continuel que nous courons de nous écarter des principes pour lesquels nous avons maintenant le respect le plus profond, nous offrent une leçon de conduite aussi raisonnable qu'utile. *Que celui qui se ceint d'une cuirasse, ne se glorifie pas plus que celui qui s'en dépouille ; Que personne n'ait une confiance téméraire et dangereuse en sa vertu ; mais que celui qui croit être ferme, prenne garde qu'il ne tombe.* Ne hasardez jamais d'approcher de ce qui est mal, car le danger en est inséparable. Ne vous familiarisez point avec le vice, même dans les occasions les plus légères. Recevez avec respect tous les avis de votre con-

science ; et entretenez la sensibilité la plus vive ; la plus exquise , pour ce qui est droit ou faux. Si jamais l'impression du bien et du mal moral commence à s'effacer de votre ame ; si jamais l'horreur naturelle du vice vient à s'affaiblir, tremblez alors ; car votre vertu est prête à succomber sous le poids de la tentation. Conduisez-vous donc avec toute la circonspection , toute la prudence que la raison vous dictera. Afin de rendre ces efforts plus efficaces , que vos prières montent continuellement auprès de Dieu , pour solliciter sa puissante protection. Rappelez-vous que c'est de lui *que procèdent tout bien , tout don parfait* ; et qu'il n'appartient qu'à lui seul de *vous empêcher de tomber , et de vous faire paraître en sa glorieuse présence sans tache et pleins de joie*. Observons maintenant

III. QUE si la corruption parvient à pervertir les principes naturels des hommes , elle doit souvent ce pouvoir funeste au changement qui s'opère dans leur condition et leur fortune. Quelle différence entre Hazaël ambassadeur du roi de Syrie , et Hazaël revêtu de la pourpre ; entre Hazaël frémissant du seul soupçon qu'il pourra être cruel , et Hazaël se baignant dans le sang ! Quelle est la cause d'une révolution aussi triste que surprenante ? Le prophète l'in-

Ûique énergiquement en peu de mots. *Le Seigneur m'a fait voir que tu seras roi de Syrie.* Cette couronne, cette fatale couronne, à l'instant même qu'elle sera placée sur ta tête, répandra dans ton cœur une influence maligne ; elle te portera à tous les forfaits dont l'idée seule te révolte maintenant. — Ce serait bien peu connaître le monde, que de ne pas y retrouver un grand nombre d'Hazaël, même dans les plus basses conditions. Un changement dans la fortune a sur l'ame une influence si puissante ; il donne un tour si différent à nos affections et à notre humeur, à nos idées et à nos désirs, qu'il est au dessus de l'homme de prévoir ce que deviendra son caractère, si la Providence l'élève par la prospérité, ou si elle l'abaisse par l'affliction ; en un mot, si elle le jette dans une sphère totalement différente de celle où il est maintenant plongé.

Nos cœurs renferment des germes de diverses qualités ; il en est de bons, il en est de mauvais. Mais ils demeurent stériles et sans activité, jusqu'à ce que les circonstances les fécondent et les développent. Cachés dans les replis secrets de notre ame, si jamais ils poussent des rameaux, c'est sous une forme qui nous trompe souvent nous-mêmes. Il est des situations, par exemple, où l'orgueil n'a occasion de se dé-

ployer que sous les apparences de la magnanimité ou du point d'honneur. L'avarice emprunte les dehors d'une économie aussi nécessaire que louable. Ce qui, dans une condition, serait taxé de bassesse, de lâcheté, passe dans une autre pour une prudente circonspection. Ce qui, dans un pouvoir éminent, serait cruauté, tyrannie, ne paraît dans un rang subalterne qu'aimour de l'ordre et de la discipline. Maintenant, cet homme n'est bien connu ni du monde ni de lui-même. Mais placez-le dans un nouvel état ; que cet état favorise sa passion dominante ; qu'il développe et mette en action des talens auparavant enfouis ; alors, semblable à une fleur que le soleil épanouit par degrés, son caractère se présentera peu à peu sous toutes ses faces.

Le changement dans les circonstances produit moins l'effet d'altérer le caractère, que de mettre au grand jour celui qu'on a réellement, et qui jusqu'alors était demeuré caché. Il est certain néanmoins qu'à cette époque, l'homme lui-même éprouve une révolution. Plusieurs goûts, plusieurs penchans, auparavant sans énergie, se déployant alors en toute liberté, acquièrent à chaque instant une nouvelle force. Ils prennent le plus grand ascendant sur le caractère ; ils le plient, le soumettent à leurs caprices, et l'âme éprouve une altération dans

toute sa substance. Quel est donc l'homme vraiment sage et bon? C'est celui qui, fortifié par le secours de Dieu, triomphe des efforts que la fortune fait pour changer sa façon de penser; celui qui, pénétré des plus vertueux sentimens, et nourri des principes les plus louables, les respecte également dans toutes les circonstances; poursuit avec courage le même plan, quelques changemens que son sort éprouve; et déteste jusqu'au dernier soupir, les actions qu'il abhorrait dans le printems de sa vie. Mais qu'il est rare de rencontrer dans le monde des ames de cette trempe; et qu'on voit peu d'hommes soutenir avec dignité les diverses révolutions de la fortune! Lorsqu'ils débütent sur le théâtre du monde, leur cœur n'est encore ni séduit, ni corrompu. Embrasés des sentimens les plus généreux, ils regardent d'un œil de mépris tout ce qui est honteux et criminel. Mais plus ils avancent dans la carrière de la vie, plus ils s'accoutument aux voies tortueuses de leurs semblables. Pressés par la multitude, étourdis par le fracas du monde, obligés à chaque instant de lutter contre l'artifice de l'un, contre les dédains de l'autre; quelquefois de cacher leurs vrais sentimens; souvent de roidir leurs cœurs, ils finissent par devenir insensibles, et se familiariser avec la corruption. Qui ne ver-

serait une larme sur les tristes, mais fréquentes victoires que le vice remporte sur la probité, sur l'honneur? Qui ne se sentirait humilié en voyant cet amour de la vertu, ces principes respectables, dont on a tant de penchant à se glorifier, éprouver une si honteuse défaite? et qu'il est déplorable le sort de l'homme, puisque, malgré sa raison si vantée, il n'est le plus souvent que l'esclave de la fortune, formé, ordonné par les événemens!

L'EXEMPLE d'Hazaël, l'origine et les progrès de sa dépravation, sont une preuve frappante que le danger est inséparable du pouvoir et de la grandeur; sur-tout si l'élévation fut rapide et inattendue. Peu de personnes ont assez de force d'ame pour soutenir un tel changement avec modération, avec égalité d'humeur. Les hommages qu'on accorde aux grands, et la facilité qu'ils ont à satisfaire leurs passions: voilà des épreuves souvent très-funestes à la vertu. Tant que les hommes vivent parmi leurs égaux, et qu'ils luttent contre les peines attachées à la vie humaine, mille occasions leur rappellent que tous les mortels dépendent les uns des autres, et que l'univers entier dépend de Dieu. Sont-ils élevés fort au dessus de leurs semblables, ils rencontrent peu d'objets propres à ré-

veiller dans leur ame des réflexions sérieuses, mais ils en voient beaucoup qui enflamment et alimentent leurs passions. Alors séparant leurs intérêts de ceux de leurs frères, ils s'isolent dans leur vaine grandeur; ils se plongent dans l'indolence et les plaisirs de l'égoïsme, et contractent peu à peu la plus froide indifférence pour ceux-là même qu'ils nomment leurs amis. L'indépendance imaginaire à laquelle ils croient être parvenus, étouffe dans leur cœur tout sentiment de piété comme d'humanité. *Ils dansent au son du tambour et de la harpe, ils se réjouissent au son de la flûte. Cependant ils disent au Dieu fort : Retire-toi de nous, car nous ne prenons point de plaisir à connaître tes voies. Quel est le Tout-Puissant, que nous le servions? Et que gagnerons-nous de lui adresser nos prières?*

Gardons-nous cependant de croire qu'une condition distinguée soit le seul ennemi formidable que notre vertu ait à combattre. Nous sommes exposés à des tentations aussi nombreuses, aussi dangereuses, dans la pauvreté et dans l'humiliation. Après avoir connu le bonheur, quand les circonstances nous précipitent dans l'indigence, nos esprits s'affaissent sous le poids de la douleur; notre humeur s'aigrit; l'envie verse son poison dans notre ame; elle

nous irrite contre ceux qui sont dans une position plus heureuse; nous murmurons en secret contre la Providence; nous l'accusons d'injustice, de partialité; et dans l'aveuglement où le malheur nous plonge, nous recourons quelquefois à des crimes atroces, espérant de rendre notre sort moins rigoureux. On ne voit que trop de fourberie et de méchanceté dans les conditions inférieures. Rien n'abat, n'énerve l'ame comme l'indigence et l'humiliation. Ces circonstances funestes la rendent incapable d'acquérir des connaissances; et l'ignorance conduit très-souvent au crime.

En conséquence, les sages de tous les siècles se sont accordés à prononcer que, sans être à l'abri de tout danger, l'état qui conduit le plus sûrement à la vertu et au bonheur, c'est celui qui tient le milieu entre une grande fortune et une étroite misère. Alors le cœur n'est ni énérvé par l'orgueil et le luxe, ni avili par le besoin et la dépendance; alors toutes les affections que l'homme reçut de la nature, conservent un mouvement libre et facile: il reconnaît l'égalité qui le lie à son semblable; il s'unit à lui par les nœuds de l'amitié; il fait des progrès rapides dans les sciences et les arts; il exerce son industrie sans être contraint de s'épuiser par un travail forcé; il use avec modération de ses facultés physiques et morales, sans

éviter le danger de les voir affaiblies par trop d'abondance, ou fatiguées par d'insurmontables difficultés. Une sage combinaison de jouissances et de besoins entretient dans son ame une juste reconnaissance envers Dieu, et lui rappelle sans cesse qu'il dépend absolument de lui. Il peut donc jouir dans cet état, mieux que dans tout autre, des avantages que l'existence lui offre, et il est moins exposé aux pièges du vice. Aussi Salomon regarde-t-il la médiocrité comme le choix d'un homme distingué par sa sagesse, par sa vertu : *Eloigne de moi la vanité et le mensonge ; ne me donne ni pauvreté, ni richesses. Nourris-moi du pain de mon ordinaire ; de peur qu'étant rassasié, je ne te renie et je ne dise : Quel est l'Eternel ? de peur qu'étant appauvri, je ne dérobe et je ne prenne en vain le nom de mon Dieu* *.

L'EXEMPLE d'Hazaël et les réflexions auxquelles il vient de donner lieu, nous indiquent premièrement quelles furent les vues de la Providence, en permettant une si grande inégalité dans les rangs et les fortunes. Cette terre est un séjour d'épreuves. Si Dieu ordonne ce noviciat, ce n'est point pour lui-même, car il pénètre les replis les plus secrets du cœur, il

* Prov. xxx, 8, 9.

connaît parfaitement le parti que chaque homme prendra dans toutes les circonstances possibles. Mais il était nécessaire pour l'homme lui-même, et pour ceux qui vivent autour de lui, qu'il fût soumis à une suite d'épreuves propres à développer les dispositions de son cœur; afin que la véritable vertu pût être distinguée de ce qui n'en a que l'apparence, et que la justice Divine fût manifestée dans ses rétributions éternelles; afin que les faiblesses des hommes fussent développées à leurs propres yeux, de manière à leur donner des leçons utiles, et à les porter à un heureux amendement; afin que leur caractère fût présenté au monde sous toutes ses faces, et lui fournit, ou des exemples à suivre, ou des dangers à éviter. Pour l'exécution de ces importans desseins, il fallait que la vie humaine ne suivît pas une marche uniforme; mais qu'elle fût marquée par de nombreuses révolutions; il fallait qu'une variété d'emplois et de rangs fût comme une pierre de touche qui, appliquée aux divers caractères des hommes, servît à discerner leurs vertus ou leurs vices les plus secrets. Si Hazaël se fût borné toute sa vie à jouer un rôle subalterne, peut-être serait-il cité dans les fastes de l'histoire, avec une distinction à laquelle il n'avait aucun droit. Mais le germe

de son caractère était mal-sain. La pourpre, en le développant, mit au jour toute sa corruption ; elle le marqua du sceau de l'infamie, elle en fit un monument éternel des dangers de la prospérité, dès qu'on abuse de ses faveurs.

L'EXEMPLE d'Hazaël nous démontre, en second lieu, qu'il est de la dernière importance d'apporter toute la sagesse, toute la prudence possibles dans le choix d'un état. On vient de le voir : notre situation extérieure exerce souvent un empire souverain sur notre caractère moral. Elle a donc une influence très-puissante, non-seulement sur notre bien-être dans cette vie, mais sur notre bonheur ou notre malheur éternel. Cet homme aurait pu traverser les divers sentiers de la vie, avec honneur et sans faire de chute ; mais ayant imprudemment choisi une route où il s'est vu exposé à des tentations trop fortes pour sa vertu, il se couvre ici-bas d'infamie ; il se dévoue à un malheur certain, après sa mort. Cependant, combien de fois ne laisse-t-on pas la décision de cet important objet au hasard de quelques liaisons éphémères ; combien de fois ne la soumet-on pas aux caprices, aux fantaisies d'une jeunesse inconsidérée ! Et quand ce choix serait le résultat d'une mûre délibé-

ration, qu'il est rare que les personnes dont il dépend, aient un autre but que d'applanir à celui qui va entrer dans le monde, les voies qui conduisent à la fortune, et de lui fournir les moyens, pour me servir du langage usité dans ces circonstances, de faire promptement son chemin ! Sont-ce là les seuls objets qu'on doive avoir en vue lorsqu'on forme le plan d'une vie entière ? N'est-il pas des intérêts plus importants, plus sacrés, qu'on doit consulter avant tout ? — Vous ne placeriez pas sans répugnance un jeune homme dont le bonheur vous intéresse, dans un état auquel vous seriez convaincus qu'il est inhabile. Vous étudiez avec le plus grand soin ses talens, ses dispositions, et c'est sur cet examen que vous établissez votre choix. Ce ne sont pas les talens seuls, mais les penchans, mais le cœur qu'il faut observer avec attention, avant que de former le plan d'un établissement. *Chaque homme a une faiblesse particulière, une passion dominante, qui l'expose à succomber à une tentation plutôt qu'à une autre.* Étudiez-là dès sa naissance, et par ses premiers mouvemens, vous jugerez de ce qu'elle sera quand elle aura pris son accroissement. Prévenez ses progrès, calculez l'impulsion que lui donneront les circonstances. Si vous placez un jeune homme dont l'éducation fut votre ouvrage, dans un état

où chaque objet développe et mûrit ce principe fatal qu'il a reçu de la nature, vous devenez responsables des suites de votre imprudence. En vain vous confieriez-vous en ses forces ou son habileté. Dès que le vice s'est glissé dans le cœur, il dénature les plus beaux talens; souvent même il les tourne contre celui qui les possède, et se sert d'eux pour accélérer sa ruine.

L'EXEMPLE d'Hazaël nous apprend, en troisième lieu, à ne jamais évaluer le vrai bonheur d'après le rang qu'on tient dans le monde, ou les progrès de la fortune. La multitude juge sur les apparences; rien ne l'éblouit comme la pompe et l'éclat. Nous portons au plus haut prix les jouissances de ceux qui sont au dessus de nous. Dès notre plus tendre jeunesse, on nous fait envisager les dignités et les richesses comme le souverain bien, comme l'objet le plus digne d'enflammer nos desirs. De toutes les erreurs humaines, voilà même la plus générale, la plus funeste. Hazaël sur le trône de Syrie, fixa sans doute tous les regards de la jalousie, et la multitude prononça qu'il était beaucoup plus heureux que quand, sujet de Benhadad, il fut envoyé par son maître au prophète Élisée. Cependant, ô Hazaël! combien ne t'eût-il pas été plus avantageux de n'avoir jamais connu le nom de

roi, et les honneurs attachés à cette dignité, que de t'être frayé un chemin au trône, à travers tant de crimes; que d'avoir dénaturé ton premier caractère, commis des forfaits pour lesquels tu avais une souveraine horreur, trahi les sentimens que la nature avait gravés dans ton ame, et méprisé les sages conseils de ta conscience! Qu'elle fut fatale à ton repos, cette pourpre si généralement désirée, cette pourpre que tu souillas du sang de tant d'êtres innocens! Que tes jours étaient plus gais, que tes nuits étaient plus tranquilles dans les époques précédentes de ta vie, que dans celle où, placé sur le trône, tes oreilles étaient tout le jour fatiguées par les cris des malheureux que tu opprimais, et ton sommeil interrompu chaque nuit par le souvenir accablant de tes cruautés, de tes crimes? — Gardons-nous de jamais juger sur les apparences, et de conclure qu'un homme est heureux, parce qu'il est environné d'une pompe orgueilleuse, d'un luxe éblouissant. Souvent le chagrin déchire celui que le monde croit le plus près du bonheur. Voulez-vous découvrir s'il est heureux? ne demandez point quelle est sa situation extérieure, mais dans quelles dispositions il la soutient; si elle corrompt ou perfectionne son cœur; en un mot, s'il se conduit de manière à mériter l'approbation de Dieu et l'es-

time des gens de bien ? Voilà les seules circonstances où les diverses conditions de la vie puissent avoir une influence directe sur le bonheur. Toutes les distinctions du monde tomberont dans l'oubli ; mais leurs effets subsisteront à jamais.

L'EXEMPLE d'Hazaël et les réflexions auxquelles il nous a conduits, sont enfin très-propres à mettre des bornes aux inquiétudes , aux chagrins que nous inspire notre situation extérieure, et à nous engager à placer notre sort en la main de Dieu. Sans doute, il est de notre devoir de prendre les mesures les plus sages pour nous préparer un avenir paisible et honorable. Mais tous les plans des hommes sont précaires et incertains. Malgré les plus sages précautions , il n'est donné à aucun de nous , de prévoir les dangers secrets qu'il rencontrera dans le sentier où il s'est engagé. La Providence choisit pour nous avec beaucoup plus de succès que nous ne saurions le faire ; il arrive même souvent que les circonstances en apparence les moins favorables, ou les plus fâcheuses, nous conduisent, en se réalisant, au bonheur temporel et spirituel. *Qui connaît ce qui est bon à l'homme dans cette vie, pendant les jours de sa vanité, qui passent comme une ombre ?* Il suffit de considérer

les ténèbres qui enveloppent notre état actuel ; la faiblesse de notre nature et la valeur équivoque de ce que nous nommons prospérité , pour sentir toute l'énergie de cette exhortation du Psalmiste : *Remets ta voie à l'Éternel , et confie-toi en lui.* Propose-toi un plan sage ; travaille avec activité à son exécution , et bannis toute inquiétude sur l'événement. Loin de prétendre régler toi-même ton sort , soumets-toi à la Volonté suprême , et suis sans hésiter la voix de la prudence et du devoir. Quelle que soit la situation où Dieu t'a placé , élève ton cœur à lui , sollicite avec ferveur sa grace et son secours , et fais ton possible pour remplir avec droiture , avec fidélité le rôle qu'il t'a prescrit ici-bas. Alors ton ame jouira pendant cette vie d'une paix , d'une sérénité inaltérables ; et lorsque tu seras prêt à franchir la barrière qui te sépare de l'éternité , tu reviendras sur les diverses actions de ta vie avec la plus grande satisfaction. Après avoir supporté les travaux et les fatigues auxquelles la nature humaine est soumise ; après avoir livré divers combats pour réussir dans le monde et t'y faire un nom , lorsque cette grande scène parviendra à son dénouement , tu reconnaîtras que *craindre Dieu et observer ses commandemens* , voilà le tout de l'homme.

SERMON VI.

SUR LES AVANTAGES QU'ON TROUVE
A VISITER LES MAISONS DE DEUIL.

ECCLÉSIASTE VII, 2, 3, 4.

Il vaut mieux aller dans une maison de deuil, que dans une maison de festin, parce qu'on voit dans la première quelle est la fin de tous les hommes, ce qui donne à réfléchir à ceux qui vivent encore. Il vaut mieux y porter un visage triste qu'un air riant, parce qu'un visage abattu console les cœurs affligés. L'homme sage aime à se trouver dans la maison de deuil; mais l'insensé n'aime que la maison où règne la joie.

RIEN n'est sans doute plus étrange aux yeux du monde que la plupart des maximes renfermées dans le livre de l'Ecclésiaste. Mais il suf-

fit de réfléchir sur le caractère de celui qui les avance, pour reconnaître que ses opinions méritent l'examen le plus sérieux, le plus attentif. En effet, ce ne sont point les rêves d'un misantrope qui, du fond d'une retraite obscure, déclame contre des plaisirs qu'il ne connut jamais. Ce ne sont point les propos satyriques d'un homme disgracié, qui se venge du monde en ridiculisant les jouissances qu'il lui refusa sans cesse. C'est le résultat des méditations d'un monarque puissant et heureux, qui, après avoir donné un libre essor à ses désirs, après avoir soigneusement étudié le monde, et l'avoir vu sous son jour le plus séduisant, rappelle à son souvenir tout ce que son cœur éprouva de joies et de peines; et nous présente les fruits d'une longue expérience, d'une sagesse mise aux plus rudes épreuves. Aucun de ses principes ne paraît, au premier coup d'œil, plus douteux et moins digne d'être admis, que ceux de notre texte. Affirmer qu'un visage triste est préférable à un visage riant, et la *maison de deuil* à la *maison où règne la joie*; exhorter l'homme à rechercher la douleur et l'affliction, tandis que tout l'invite à la joie; voilà, s'écriera-t-on sans doute, un paradoxe aussi sévère que peu raisonnable. N'est-ce pas se déclarer l'ennemi des plaisirs les plus innocens, que de hasar-

der une morale si austère , que de se plaire à épaissir le nuage qui couvre déjà la condition humaine d'une teinte assez sombre ? — Mais suspendons notre jugement ; et craignons de nous livrer à une censure imprudente , avant d'avoir examiné avec soin le sens et l'esprit du devoir que Salomon nous recommande.

Il est évident que le Sage n'a pu avancer que le chagrin, pris en lui-même , est préférable à la gaieté ; et qu'il n'a point représenté la tristesse comme un état plus digne de notre ambition , que la joie. Il ne considère cet état que sous le point de vue de l'utilité. Il l'observe relativement à ses suites heureuses. Il calcule les révolutions qu'il produit dans l'ame , et dit *qu'un visage triste console les cœurs affligés, et que ceux qui vivent encore voient alors quelle est la fin de tous les hommes.* Or , si une tristesse momentanée peut offrir des avantages si précieux et si durables, n'hésitons pas à lui donner la préférence sur les fugitives sensations de la joie. Les moyens d'obtenir ces avantages que le sage nous indique , doivent être développés d'après les principes de la saine raison ; ils doivent être entendus avec les restrictions qu'exige le style des orientaux , lorsqu'ils prescrivent des obligations morales. S'il nous recommande d'aller dans la *maison de deuil*,

il ne nous ordonne point d'y fixer notre demeure. En préférant la tristesse à la joie, il ne prétend point prohiber toute gaieté, nous imposer la loi d'avoir un front toujours triste et sévère, nous arracher à tous les agrémens de la vie sociale. Une semblable interprétation serait incompatible avec beaucoup d'autres préceptes de Salomon, dans lesquels il nous invite à une joie douce et innocente; elle ne pourrait s'allier avec l'observation des devoirs que nous impose la société dont nous sommes membres; elle serait opposée à la sagesse, à la bonté de notre Créateur. Le but de l'Ecclésiaste est donc de nous apprendre qu'il est un caractère, une disposition bien plus essentielle au vrai bonheur, que l'habitude d'une joie étourdie et inconsidérée; que pour entretenir ce caractère, pour cultiver cette disposition, il est convenable de se livrer quelquefois à des pensées sérieuses; d'assister à ces scènes de douleur que la condition humaine offre en tous lieux, et qui, plus que toute autre chose, porteront l'ame à de salutaires réflexions. Ainsi les situations affligeantes dans lesquelles nous pourrions nous trouver, ou voir ceux auxquels nous prenons intérêt, nous conduiront sûrement à la sagesse, à la vertu. Voilà les sentimens que je me propose de justifier et de recommander, comme

très-convenables, soit à l'homme social, soit au chrétien, et comme très-compatibles avec le plaisir, considéré sous son vrai point de vue.

Il est sans doute des circonstances, des dispositions où il est peu nécessaire d'aller à l'école de la tristesse. Les personnes douées par la nature d'une sensibilité tendre et délicate, devenue encore plus active par des afflictions multipliées, une impression lugubre les blesserait trop profondément. Leur cœur a besoin d'être fortifié, égayé, plutôt que d'être contristé par le tableau des misères humaines. Il nous est ordonné alors *de soutenir les mains qui sont sans force, et d'affermir les genoux qui sont chancelans* *. Mais cette disposition n'est point ordinaire à l'homme. Son esprit incline plus vers la légèreté, que vers des pensées sérieuses et mélancoliques; il est plutôt disposé à endurcir son cœur, qu'à l'ouvrir trop aisément aux maux de ses semblables. Pour entretenir en vous cette douce sensibilité, je vais m'appliquer à vous prouver qu'en suivant les avis de Salomon, vous corrigerez plusieurs mauvaises inclinations, et que vous vous pénétrerez des plus vertueux sentimens à l'égard de Dieu, du prochain, de vous-mêmes; en un mot, qu'à

* Es. xxxv, 3. Heb. xii, 12.

tout considérer, il est vrai de dire *qu'un visage abattu réjouit les cœurs affligés.*

RIEN ne convient mieux à notre état actuel, que la disposition recommandée dans notre texte. Si l'homme était destiné à un bonheur sans mélange, une gaieté perpétuelle serait une suite nécessaire de ce don précieux; et toute réflexion sérieuse deviendrait une infraction aux lois de la nature. Mais dans ce monde où rien n'est stable, où rien n'est permanent; où il n'exista jamais de prospérité sans revers, et de joie sans chagrins; où nous sommes tous appelés à passer de la maison de festin à la maison de deuil; ce serait enfreindre les lois de la nature, que de ne nous livrer jamais à de mélancoliques méditations. L'esprit humain doit être en rapport avec sa condition. La Providence, dont la sagesse brille dans toutes ses œuvres, a établi le plus exact équilibre entre les facultés intérieures et la situation extérieure de tout être raisonnable. Elle nous a rendus susceptibles de tristesse et de sympathie, afin que ces sentimens correspondissent avec les révolutions affligeantes que notre état pourrait éprouver. Celui qui se refuse à leur influence, ou qui les étouffe par une gaieté hors de saison, fait violence à sa nature. Il résiste, mais en vain, aux

torrent des événemens humains ; il contrarie les intentions de son Créateur, il s'oppose aux mouvemens naturels de son cœur.

Observons encore que *si un visage triste convient à notre condition présente, il n'est pas moins nécessaire pour goûter le vrai plaisir.* L'homme du monde, l'homme sensuel, remarquent souvent, mais trop tard, que leurs efforts multipliés pour fixer le plaisir, lui ôtent tout son sel. Ils boivent si souvent dans sa coupe enchanteresse, qu'ils finissent par le trouver insipide, même fatigant. Voilà pourquoi *l'on rit souvent avec la tristesse dans le cœur, et que le chagrin suit de près la joie* *. Ce n'est qu'en passant quelques heures dans de sérieuses réflexions, qu'on peut donner de l'attrait, de la vivacité à la joie qui leur succédera. Je ne parle point de ces réflexions, trop bien connues des pécheurs, qu'ordonnent la conscience de leur crime et le remords qui le suit : loin de préparer leur cœur au plaisir, elles le glacent, elles le rendent malade, au milieu même de la jouissance. Je parle des réflexions d'une ame qui se recueille en elle-même, et s'ouvre aux doux sentimens de la religion, de l'humanité. Quelques heures passées dans cette tristesse vertueuse, prêtent un nouveau lustre à la joie qui

* Prov. XIV, 15.

leur succède. Loin de se borner à offrir des jouissances modérées à l'homme pieux et sensible, elles donnent à son goût une pureté, une délicatesse, inconnues à l'homme dur et indifférent. Il est constant qu'en entretenant ces affections douces et tendres, si on afflige quelquefois son cœur, on l'ouvre aussi aux plus agréables sensations. Celui qui ne connut jamais les chagrins de l'amitié, n'en connut jamais les douceurs. En vain l'homme dont le cœur ne fut jamais attendri à la vue du deuil et des larmes, assistera-t-il aux festins les plus somptueux; en vain sera-t-il entouré d'une société animée par la gaieté; incapable de toute autre jouissance que de celle des plaisirs grossiers des sens, son ame éprouvera un vide insupportable. — Mais nous bornant à ces observations préliminaires, indiquons les effets directs qu'une attention convenable aux misères de la vie, produit sur notre caractère religieux et moral.

EN premier lieu, la maison de deuil et les réflexions qu'elle fait naître, sont bien propres à corriger cette étourderie, cette frivolité, qui nous sont naturelles. L'indolence et l'amour du plaisir inspirent à tous les hommes, quels que soient leur rang et leur caractère, une

sorte d'antipathie pour ce qui est grave et sérieux. Ils s'attachent à un objet quelconque, affaire ou amusement, n'importe, pourvu qu'il jette de l'agrément sur le moment actuel, qu'il fasse diversion à leurs pensées, et qu'il les sauve de l'ennui d'être seuls avec eux-mêmes. Il n'y a que trop de gens qui s'habituent à une dissipation continuelle. Leur fortune et leur état leur permettent-ils de satisfaire leurs goûts, alors on les voit poursuivre le plaisir sous toutes ses formes; combiner les moyens de se produire successivement dans tous les cercles où il fixe sa demeure; étudier l'art d'y briller et par leurs grâces, et par leur élégance, et par leur enjouement. Voilà la seule occupation à laquelle leur esprit paresseux ne se refuse point. Ce genre de vie les entretiendra pendant quelque tems dans une frivole vivacité; il perfectionnera quelques-unes de ces qualités extérieures qui éblouissent l'homme vain et étourdi; mais à coup sûr il n'obtiendra point l'estime de ceux dont la sagesse est le mobile. L'homme qui s'y livre, est étranger à lui-même. Il devient inutile, pour ne pas dire nuisible, à la société. Il est incapable de tout sentiment généreux, de toute action mâle et héroïque; son ame s'affaiblit, s'effémine; et tout ce que son caractère peut

avoir de grand , de respectable , est enseveli sous une masse de folies et de bagatelles.

S'il est quelques mesures à prendre pour arracher l'ame à cette légèreté qui la déshonore ; s'il est quelques principes qui puissent donner plus de dignité , plus de solidité à la conduite , je vous le demande , où doit-on les chercher ? Ce n'est certainement pas dans la maison du festin , où chaque objet flatte les sens , et donne une nouvelle force aux séductions déjà trop impérieuses ; où un esprit de dissipation se communique d'un cœur à un autre cœur ; où les enfans de la folie admirent , et sont admirés à leur tour. C'est dans les maisons où règne le deuil ; c'est dans les exemples de la misère humaine qu'on y contemple , et dans les impressions sérieuses qu'on y reçoit , que l'ame perd cette vanité , cette étourderie qui la dégrade , et que la pensée prend un cours plus grave , plus régulier. Qu'un événement frappant nous démontre l'instabilité de toutes les joies mondaines , et dirige notre sensibilité vers les malheurs de nos frères ; que nous voyions les personnes parmi lesquelles nous étions naguères , confondues dans la maison du festin , précipitées par un de ces changemens soudains auxquels on est exposé ici-bas , dans la nuit de l'adversité ; que nous contemplions , dans un morne si-

lence, cet ami que nous aimions comme notre ame, étendu sur un lit de mort, sans mouvement et sans vie : dans ce moment, le monde se présente à nous sous un jour nouveau ; notre cœur s'ouvre à la vertu ; il se pénètre des réflexions propres à diriger sagement notre conduite. Celui qui auparavant était incapable de converser avec lui-même sur aucun sujet sérieux, se demande maintenant dans quel but il fut placé sur cette terre, où tout est passager, tout est mortel ; ce qu'il deviendra lorsqu'il sera parvenu au terme de sa course, et quel jugement il doit porter sur ces plaisirs qui amusent un instant, mais qui, l'expérience le lui prouve maintenant, ne peuvent garantir le cœur des traits de l'affliction. Frappé par la main de l'adversité, l'édifice de bonheur que son imagination avait élevé, s'écroule et s'évanouit. A sa place, il ne trouve qu'un désert stérile et inhabité, où il demeure seul avec lui-même et les objets les plus effrayans. Le tems dont il abusa, les facultés dont il pervertit l'usage, sa folie et sa légèreté, ses passions et ses crimes, toutes ces choses s'élèvent à sa vue et l'accablent des plus pénibles souvenirs. Cette époque inconnue à laquelle, de génération en génération, tous les fils des hommes parviennent à leur tour, jette dans son ame une terreur accablante. — Par quel moyen réparer

mes erreurs passées ? Quel plan de conduite pourra, si non m'exempter de l'affliction, du moins m'offrir quelque soulagement au milieu des malheurs que j'éprouve ? — Ces pensées salutaires, suites ordinaires de l'affliction, produisent de fréquentes révolutions dans le caractère. Elles raniment ces étincelles de vertu, d'humanité, que la dissipation était prête à éteindre ; elles ouvrent l'ame à des principes plus raisonnables en eux-mêmes, et plus convenables à son état actuel.

EN second lieu, si le spectacle de la misère humaine nous porte à des pensées sérieuses, il réchauffe encore notre piété, et nous transporte dans le sanctuaire de la religion. Tout semblerait annoncer que rien ne doit nous encourager à la dévotion comme un état fortuné ; tout porte à conclure qu'heureux en nous-mêmes, et voyant autour de nous l'image riante du bonheur, nous ne saurions refuser un tribut de reconnaissance et d'amour à ce Père tendre, *qui nous donne toutes choses avec abondance pour en jouir*. Cependant telle est notre corruption, que jamais on ne nous voit plus disposés à oublier notre bienfaiteur, que lorsque nous sommes surchargés du poids de ses bienfaits. Notre esprit inattentif, inconsideré, ne sait point dis-

cerner, au travers des faveurs dont nous jouissons, celui qui nous les accorde. Tant que nos jours suivent une marche uniforme et régulière; tant que nous sommes exempts d'orages, de vicissitudes; tant que nos circonstances, ou celles des personnes qui nous intéressent particulièrement, ne nous avertissent point de l'instabilité des choses humaines, non-seulement nous ne remontons jamais à la Providence pour lui offrir nos hommages, mais nous poussons l'audace jusqu'à la mépriser. Enorgueillis de notre propre force, et fiers de notre prétendue indépendance, si notre bouche ne profère pas hautement ce blasphème: *Quel est le Tout-Puissant, que nous le servions? Et quel bien nous reviendra-t-il de l'avoir invoqué?* du moins il s'insinue en secret dans notre cœur, il en bannit toute piété, toute reconnaissance.

Voilà l'influence funeste de la maison du festin. Il est donc bien important qu'un changement de fortune contraigne quelquefois l'homme d'entrer dans la maison de deuil, pour le pénétrer de nouveau du sentiment de sa dépendance. C'est là que, délaissés par les joies du monde et restés seuls avec Dieu, nous pouvons reconnaître combien son gouvernement est redoutable; combien les grandeurs humaines sont chétives devant lui; et avec quelle promptitude

tous nos projets, toutes nos mesures, s'anéantissent dès qu'il en donne le signal. Là, le visage triste et le cœur adouci par l'affliction, isolés et solitaires, livrés aux réflexions les plus sérieuses, et regardant, comme d'une éminence, tous les nuages qui couvrent la condition humaine, nous perdons cette arrogance que la prospérité nous avait inspirée, nous rentrons dans notre juste niveau, et notre ame s'ouvre à tous les sentimens de la religion. Auparavant nous l'avions appris, maintenant nous le voyons, nous l'éprouvons, que Dieu seul est notre force; et que l'idée de sa sagesse, de sa bonté, est le seul moyen de se mettre au dessus des vicissitudes de ce monde inconstant. Notre ame s'attache donc à celui *qui ne méprise point, qui ne rejette point l'affligé*. Des prières ferventes s'échappent de notre cœur attendri. Nous le conjurons d'être notre Dieu et le Dieu de nos amis qui sont dans l'infortune; de ne point nous abandonner pendant notre séjour dans ce lieu de pèlerinage; de nous fortifier contre les calamités auxquelles nous serons exposés; de nous introduire, après que l'épreuve sera terminée, dans le sanctuaire du repos, et de nous réunir à ceux que nous aimons, pour jouir des fruits de nos combats, de nos victoires. Les preuves que l'Evangile nous donne de la miséricorde

Divine, nous pénètrent d'une joie douce et d'une pleine confiance; les regardant comme autant de rayons émanés du Soleil d'en haut, pour dissiper les nuages qui nous environnent. Les titres de Médiateur, d'Intercesseur, unis à celui de Souverain de l'univers, nous consolent, nous rassurent; et la certitude de la résurrection du Juste devient un baume salutaire aux plaies de notre ame. Dans ces momens, que nous pouvons à juste titre nommer des momens de bonheur, le cœur goûte toutes les délices de la dévotion. Il sent combien la religion a de pouvoir sur lui, combien elle est consolante, fortifiante. Il est adouci, sans être contrit. Il est oppressé, et il s'épanche au dehors; il s'épanche, s'il m'est permis d'employer cette expression, dans le sein de son miséricordieux Créateur.

EN troisième lieu, ces sentimens contribuent aussi puissamment à nous rapprocher de nos semblables que de notre Bienfaiteur suprême. C'est une observation aussi vrai que fréquente, que les hommes qui vivent toujours dans le sein de l'abondance et du plaisir, et qui n'éprouvent jamais les misères de la vie, deviennent égoïstes et durs à l'égard de leurs frères. Concentrés en eux-mêmes, sans cesse environnés de jouissances, ils ne voient qu'avec indifférence les scènes

les plus déchirantes. Habités à satisfaire tous leurs désirs, sans en contrôler aucun, ils s'irritent à la plus légère offense vraie ou imaginaire, et sont prêts à fouler aux pieds leurs inférieurs, comme s'ils étaient des créatures d'une espèce différente. Cette humeur, ces dispositions sont-elles aimables, sont-elles dignes d'un homme? Lorsque nous les rencontrons dans les autres, n'est-ce pas avec le plus grand déplaisir? Lorsqu'on nous les prête, ce jugement ne nous paraît-il pas une injure très-grave?

Le meilleur correctif à cette insensibilité pleine d'arrogance, c'est sans doute l'expérience du malheur. Le souvenir de nos propres souffrances nous conduit naturellement à une tendre commisération pour les souffrances de nos semblables. Mais si la Providence, par une faveur spéciale, ne nous soumet point à des épreuves pénibles, tournons du moins à notre avantage les cruels revers que nos frères éprouvent. Sachons quelquefois quitter le sentier uni et semé de fleurs dans lequel notre route est tracée, pour contempler nos frères gravissant avec peine une montagne hérissée de rochers et d'épines. En entrant volontairement dans les maisons de deuil; en cédant sans effort aux sentimens qu'elles font naître, en mêlant nos larmes aux larmes de l'affligé, nous entretenons cette douce sensibilité

qui est un des plus beaux ornemens du cœur humain. En reconnaissant que les misères ordinaires de la vie mettent tous les hommes au même niveau ; en voyant que le malheur et la mort frappent également le grand et le faible , le riche et le pauvre , sans distinction de rang , d'âge et de tems , nous apprenons à ne mépriser personne , et moins encore que tout autre , notre frère dans l'affliction. Si nous portons nos regards sur la masse du genre humain , et que nous considérons que le plus grand nombre , semblables à une troupe de voyageurs , sont réunis pour traverser les vallées de la douleur ; si nous pensons que l'office de chacun de nous est d'alléger , autant qu'il est en notre pouvoir , le fardeau commun à tous , la voix du préjugé se tait , notre cœur s'ouvre , se dilate ; nous nous attendrissons , nous devenons plus humains , plus disposés à rendre service. — Tant que l'homme frivole et le libertin demeureront plongés dans le sein de l'extravagance et du dérèglement , comment pourront-ils se représenter ces scènes de misère , de douleur , qui intéressent et affligent un grand nombre des habitans de ce globe ? Comment pourront-ils soupçonner qu'il est une foule de leurs semblables qui s'épuisent de fatigues , qui se couvrent de sueurs , pour acquérir une chétive nourriture à

cette épouse, à ces enfans que leur cœur chérit, et sur lesquels ils ne peuvent jeter les yeux sans penser avec amertume à la difficulté de leur procurer du pain ; qu'il en est tant d'autres courbés sous le poids des maladies, gémissant dans un réduit ignoré, sans secours, sans consolation, sans intéresser personne, sans faire couler une larme ; qu'il en est tant d'autres, en apparence dans un état plus heureux, mais dévorés par des chagrins qu'ils sont forcés de concentrer dans leur cœur ; qu'il est enfin tant de familles pleurant sur la tombe de leur chef, de leur ami, de leur unique espérance, ou assistant, dans toute l'horreur du désespoir, à leur dernier adieu !

Si nous pouvions interroger le cœur de tout homme de bien, même de tout homme qui n'a point étouffé les sentimens que la nature alluma dans son ame, il nous dirait sans doute qu'on acquiert infiniment plus de vertus, d'humanité, même de bonheur, en considérant la nature humaine sous ce point de vue, qu'en recherchant uniquement ce rire des fous que Salomon compare au *pétitement des épines* * ; bluette rapide d'une joie sans fondement ; vaine explosion de l'étourderie et de la frivolité ! Ces saillies de gaieté qu'on entend dans les maisons de plai-

* Eccles. vii, 6.

sir, sont souvent l'effort d'un cœur déchiré par le chagrin. Tel l'éclair qui perce un nuage sombre : brille-t-il un instant, c'est en augmentant les ténèbres et l'horreur de l'instant qui le suit. Mais une pitié généreuse verse dans le cœur une douce satisfaction, au même instant qu'elle arrache une larme sur les misères humaines. Si dans sa sagesse, Dieu ordonna que les pleurs de la sympathie seraient toujours accompagnés d'un plaisir secret, son but fut de nous intéresser plus vivement au sort de l'infortuné, et d'enchaîner par ce lien mystérieux l'homme à l'homme dans des nœuds plus intimes. La satisfaction que ces généreuses affections versent dans notre ame, est encore augmentée par le témoignage flatteur de notre raison ; et par la certitude que nous pensons, que nous sentons, comme il convient à des hommes, à des chrétiens de le faire.

EN quatrième lieu, la disposition que notre texte recommande, ne nous porte pas seulement à la piété, à l'humanité ; mais elle nous donne une nouvelle force pour commander à nos passions, et resserrer nos désirs dans de justes bornes. La maison de deuil est une école de tempérance, de sobriété. Il est de l'intérêt, comme du devoir de tout homme sage, d'y entrer quelquefois de son propre gré, de peur qu'il

ne soit bientôt obligé d'y établir sa demeure. Pour prolonger le plaisir, il faut savoir l'interrompre à propos. Satisfaire sans ménagement ses désirs et son goût par la dissipation, c'est marcher à grands pas vers une fin triste et funeste. La maison de festin a pour l'ordinaire une avenue qui conduit à la maison de deuil. Pour le libertin, l'intervalle qui les sépare est court, et le passage de l'une à l'autre, rapide.

Je le suppose, néanmoins : par de prudents ménagemens, les hommes de plaisir parviennent à se garantir des funestes effets que l'intempérance produit le plus souvent sur la santé, sur la fortune ; pourront-ils avec autant de succès arrêter les ravages que cette habitude fera dans leur ame ? Pourront-ils échapper à la colère du Tout-Puissant, qui les punira certainement ou dans cette vie, ou dans l'éternité ? En effet, quelle est la source la plus abondante de tous les crimes qui couvrent d'infamie ceux qui les commettent, et les exposent aux jugemens les plus sévères de la part de Dieu ? c'est l'ardeur inconsidérée avec laquelle ils poursuivent le plaisir. Quel est donc le moyen le plus sûr d'arrêter ces désordres ? C'est de contracter une habitude propre à tempérer cette admiration immodérée pour le monde, qui est la cause ordinaire de tous ces maux. En vous retirant de

tems en tems dans les maisons de deuil, vous réglerez votre imagination trop exaltée, vous mettrez un frein à la violence de vos passions, vous réintègrerez votre raison dans tous ses droits sur votre cœur. Alors vous verrez le monde se dépouiller de son masque imposteur, et présenter sa véritable forme. Vous recevrez des instructions très-importantes, de l'humiliation de l'orgueilleux, des disgrâces de l'homme frivole, des souffrances du partisan de la volupté; et ce ne sera point en vain que vous les visiterez dans le séjour de l'affliction, des maladies, de la mort. Vous apprendrez à vous *réjouir comme si vous ne vous réjouissiez pas, et à pleurer comme si vous ne pleuriez pas*; c'est-à-dire, à ne porter à l'excès ni la joie ni la tristesse, *mais à user du monde comme n'en usant point*, et à contempler sa forme comme devant s'évanouir.

Le tableau du malheur et de l'affliction vous donnera encore une leçon très-importante, c'est que rien n'est plus sage que d'accommoder de bonne heure ses goûts et son humeur à ce qu'on doit attendre du monde; précaution trop rarement observée, et à la négligence de laquelle il faut attribuer la plupart des malheurs, la plupart des crimes. En ne portant jamais leurs regards vers ce que cette vie offre de triste et

d'affligeant, et en n'envisageant le monde que sous une face, et sous sa face la plus brillante, la plupart des hommes prennent leurs mesures sur un faux plan, et s'exposent à être trompés ou trahis. De là, cette douleur qu'ils éprouvent à la suite d'une disgrâce; douleur d'autant plus amère, qu'elle succède aux plus belles espérances. De là, ce dégoût criminel de la vie, ces murmures impies contre la Divinité, ces imputations contre leurs semblables; tandis que c'est à leur folie seule qu'ils doivent attribuer tous leurs maux. — Toi qui voudrais agir comme un homme sage, et bâtir ta maison sur le roc plutôt que sur le sable, contemple la vie humaine, non-seulement quand elle est éclairée par un soleil brillant, mais quand elle est obscurcie par de sombres nuages. Fréquente les maisons de deuil avec autant d'empressement que les maisons de réjouissance. Etudie la nature de l'état où tu es placé, et balance ses joies par ses ennuis. Tu vois que la coupe qui est dans la main de tous les enfans des hommes, est remplie d'un breuvage composé de divers mélanges. Attends-toi donc à boire ta portion des ingrédients amers qui y entrent, comme ceux qui flattent agréablement ton palais. Tu vois les nuages se rassembler autour de toi, et la tempête se former de toute part. Ne sois donc

point étonné qu'elle fonde sur ta tête. Baisse tes voiles. Renonce à tes brillantes espérances ; et dispose - toi à agir , ou à souffrir selon que le Ciel l'ordonnera. Pour cet effet , prends les meilleures mesures pour te soustraire au malheur. Fais sur-tout ton possible pour intéresser en ta faveur celui qui *dans le tems du trouble peut te cacher dans son pavillon.* Soumets-toi aux lois de la Providence , et respecte ses sages décrets. Alors tu fourniras ta course dans la carrière de la vie , avec courage , avec sérénité.

En cinquième lieu , l'habitude de considérer la vie sous ce point de vue , modérera l'attachement excessif que nous lui accordons ; elle portera par degrés notre âme à désirer , à attendre avec impatience un monde meilleur. Si nous sommes convaincus que notre séjour sur cette terre sera de courte durée ; si nous sommes assurés que notre Créateur nous destine à un état plus solide , à des emplois bien différens de ceux qui maintenant occupent l'homme d'affaires , ou qui amusent l'homme vain ; nous reconnaitrons également qu'il est de la plus grande importance de nous préparer à ce changement. Les écrivains sacrés nous ramènent souvent à ce devoir , et nous

devons en conclure que la religion, sans être triste et capricieuse, renferme une suite de principes graves et solennels, qui détournent notre attention de ce qui est frivole et vain, pour la diriger vers ce qui est d'une importance éternelle. *Que servirait à l'homme de gagner le monde entier, s'il perd son ame* ; si pour se livrer ici-bas à une joie inconsidérée, il s'exclut du bonheur éternel qui lui est préparé dans les Cieux ? L'amour du monde et les plaisirs des sens dégradent nos plus nobles facultés. Ils établissent une liaison contre nature, entre l'ame et cette terre où elle ne fut placée que pour y séjourner quelques instans. Ils l'unissent trop intimement à des objets qu'elle doit bientôt abandonner. Ils détournent ses desirs de Dieu et de l'éternité ; ils lui inspirent une crainte pusillanime de la mort. Au lieu que si nous réfléchissons sérieusement et sur les vérités que la religion nous enseigne, et sur le sort que Dieu nous prépare, nous secouerions peu à peu le joug des sens, nous mesurerions la vanité de ce monde, nous porterions notre vue vers un monde meilleur, et dans les momens que nous consacrerions à la méditation, nous formerions un commerce indissoluble avec les objets divins et immortels, parmi lesquels nous sommes appelés à prendre place.

J'EN ai dit assez pour convaincre tout homme qui réfléchit, de la justice et de la solidité de cette maxime du sage, qu'en diverses circonstances *l'affliction est meilleure que la joie.* Veux-tu contracter l'habitude du recueillement, et fixer ta conduite sur une base inébranlable ; veux-tu élever ton ame à ton Créateur, à ton Rédempteur, et te former à la piété, à la dévotion ; veux-tu ouvrir ton cœur à ces affections douces et tendres qui font les délices de l'homme sensible et compatissant ; veux-tu commander en maître absolu à tes appétits sensuels ; veux-tu les dompter, les épurer, délivrer ton ame d'un amour avilissant pour cette terre, et de la terreur de la mort ? Va, mon frère, va, — non point dans le séjour du plaisir et du libertinage, non point dans les maisons de joie et de réjouissances, — mais dans la retraite triste et silencieuse qu'habite le Deuil. Ne crains point de passer quelques instans au milieu des objets les plus propres à adoucir ton cœur. Contemple aujourd'hui les restes inanimés de ce que tu trouvais hier si beau, si florissant. Tourne à ton avantage les vicissitudes de la vie. Rappelle à ton souvenir cet ami, ce père, cet enfant que tu chérissais si tendrement. Reviens sur les premières années de ta vie, et pense à ces compagnons de ta jeunesse, qui dorment mainte-

nant dans le sein du tombeau. Que la vanité de la condition humaine, que l'inconstance qui en est le partage, que les peines qui en sont inséparables, se montrent à toi dans leur vrai jour; alors *ton visage sera triste, mais ton cœur deviendra joyeux*; cette tristesse t'abattra peut-être au premier instant, mais elle ne tardera point à fortifier ton ame; elle t'inspirera des sentimens si vertueux, elle te portera à des résolutions si salutaires, que tu passeras le reste de ta vie dans la paix, dans la joie. Ces dispositions forment essentiellement le caractère des personnes affligées, que notre Sauveur a déclarées *bienheureuses*, et de celles auxquelles David promet qu'en *semant avec larmes, elles moissonneront avec chant de triomphe* *. Il y a loin d'un caractère sérieux à une humeur mélancolique; il est même une mélancolie à laquelle on peut quelquefois s'abandonner sans nuire à son bonheur.

La religion fournit donc à l'homme de bien les consolations les plus douces et les secours les plus abondans. Quel que soit le nuage qui couvre maintenant notre nature, la religion le dissipe, en nous présentant dans son ensemble le système des choses, et en dirigeant notre ambition vers le royaume de Dieu. Elle nous

* Ps. xxvi, 5.

enseigne que nous ne pouvons saisir ici-bas qu'une partie et même une très-faible partie de l'ordre général. Elle nous assure que si la misère et la douleur ont été introduites dans le monde, c'est dans les vues les plus sages, et que ces peines momentanées ajouteront au bonheur de ceux qui aiment Dieu et remplissent fidèlement leurs devoirs. Elle nous dit que cette scène de trouble, de confusion, avance vers son dénouement; et qu'elle n'est qu'une introduction à un nouvel ordre de choses, où la maison de deuil sera fermée à jamais pour nous, si nous nous attachons à la vertu. Alors nous ne verrons plus de larmes, nous n'entendrons plus de soupirs; nous ne serons plus trompés dans nos espérances, ni séparés de nos amis vertueux; mais nous jouirons d'une félicité inaltérable, éclairés par la splendeur de la majesté Divine, et les objets éternels de ses bontés. Oui! si la religion corrige quelquefois notre joie par la tristesse du visage, elle ne permet pas que le cœur des gens de bien défaille et perde courage; mais elle les invite à se réjouir *de ce que l'Eternel est leur Rocher, et de ce que le Dieu fort et souverain est leur Libérateur.* La raison s'unit à la religion pour nous défendre d'élever des plaintes chagrines et déraisonna-

bles contre notre condition, et de lui attribuer injurieusement plus de maux qu'elle n'en fait souffrir. Malgré les privations que nous éprouvons ici-bas, l'expérience prononce que notre état actuel offre en général, pour ne pas dire toujours, plus de bonheur que de malheur, plus de plaisirs que de peines.

SERMON VII.

JÉSUS COMPATISSANT AUX
FAIBLESSES HUMAINES.

PRONONCÉ UN JOUR DE COMMUNION.

HÉB. IV, 15.

Nous n'avons pas un souverain Sacrificateur incapable de compatir à nos maux, puisqu'il a été éprouvé, comme nous, par toutes sortes de tentations, sans qu'il ait commis aucun péché.

LORSQUE nous comparons les conseils de la Providence avec les projets humains, nous y remarquons une différence aussi sensible qu'entre les productions de la nature et celles de l'art. Les ouvrages de l'art peuvent paraître, à la

première vue, plus beaux, plus finis que ceux de la nature : mais si l'œil, aidé d'un instrument qui grossit les objets, en recherche la texture, il découvre bientôt que ceux qui passent pour des chefs-d'œuvre, sont rudes et couverts de taches. Il n'en est pas de même des productions de la nature ; plus on les observe, plus on en admire la perfection ; et celles qui semblent défectueuses ou grossières, parce qu'on ne les considère que superficiellement, offrent l'organisation la plus symétrique, et la délicatesse la plus merveilleuse, quand on en étudie les détails. Tel est encore le sort de la plupart de nos systèmes sur l'administration publique ; ils paraissent, dans la théorie, également plausibles et profonds : mais, quand on travaille à les exécuter, on reconnaît bientôt leurs défauts, et les bornes de la raison humaine. Au contraire, les dispensations de la Providence, qui, au premier coup d'œil, semblent fournir les plus fortes objections contre la bonté et la sagesse divine, mettent ces deux perfections dans le jour le plus frappant, lorsqu'on les considère dans leurs rapports et leurs conséquences.

Dieu manifesté dans la chair, fut un scandale aux Juifs, et une folie aux Grecs. Cet événement heurta tous les préjugés qu'une connaissance très-bornée de la religion et de la phi-

osophie entretenait dans leur ame. Ils sentaient la nécessité qu'un Etre d'un ordre supérieur vint rétablir l'homme dégénéré dans sa dignité primitive, et ils en concluaient qu'il descendrait des cieux avec tout l'éclat de la Majesté divine. *Mais les pensées de Dieu ne sont point les pensées de l'homme.* La Sagesse divine jugea convenable que le Sauveur du genre humain fût semblable *en toutes choses* à ceux qu'il venait sauver. Elle voulut qu'il vécût comme un homme parmi les hommes, afin de répandre l'instruction de la manière la plus persuasive ; qu'il ajoutât à cette instruction la grace et la force de son propre exemple ; qu'il accommodât cet exemple aux situations les plus délicates et les plus difficiles de la vie humaine ; qu'en souffrant une mort douloureuse, il nous apprît comment il faut souffrir, comment il faut mourir ; et que, pour expier nos péchés de la manière la plus efficace, il descendit sur la terre, revêtu de ce même corps avec lequel nous offensois la Divinité.

A ce dessein si digne de Dieu, que le Christ accomplit par son incarnation, notre texte en ajoute un second de la plus haute importance. La vie humaine et un état de souffrances et de douleurs pour les gens de bien, comme pour les méchans. Leur fournir des consolations et

des encouragemens propres à les soutenir dans ces épreuves, voilà un des grands objets de la mission du Sauveur. Pour y parvenir, il s'est revêtu de l'emploi de souverain Sacrificateur, ou de Médiateur entre Dieu et l'homme; et les consolations qu'il nous offre en cette qualité, sont proportionnées à la fermeté de notre confiance en son pouvoir et en sa compassion. Son pouvoir est désigné dans le verset qui précède notre texte. *Puisque nous avons*, dit St. Paul, *pour grand et souverain Sacrificateur Jésus, le fils de Dieu qui est entré dans le ciel*, quel usage devons-nous faire de cette vérité importante? *Demeurons inébranlables dans la foi que nous professons.* Mais, quoique la certitude que notre souverain Sacrificateur est *le Fils de Dieu*, et qu'il *est entré dans le ciel*, soit bien propre à nous rassurer, elle n'est cependant pas suffisante pour nous engager à mettre en lui seul notre confiance. Car, comme l'Apôtre l'observe plus bas, il convient qu'un *souverain Sacrificateur soit pris entre les hommes, afin qu'il ait de la miséricorde et de la compassion pour ceux qui pèchent par ignorance et par erreur, étant lui-même environné de faiblesses.* En conséquence, afin de nous convaincre que notre souverain Sacrificateur possède au plus haut degré cette miséricorde et cette compassion,

St. Paul nous dit qu'il a été capable de compatir à nos maux, et qu'il a été éprouvé, comme nous, par toutes sortes de tentations. C'est cette disposition de notre Sauveur adorable dont je me propose de vous faire sentir aujourd'hui les heureux effets : et pour y parvenir, je développerai, en premier lieu, les faits indiqués dans notre texte ; je montrerai ensuite comment ils prouvent que Jésus-Christ usera de compassion à notre égard ; je ferai voir enfin de quelle manière il se servira de cette vertu pour consoler les gens de bien, et fortifier leur courage au milieu des vicissitudes de la vie humaine.

JÉSUS-CHRIST a compati à nos maux.
Cette assertion de notre texte annonce clairement qu'il éprouva et les douleurs physiques, et les peines de l'âme, qui sont le partage de l'humanité. En prenant un corps semblable au nôtre, il se soumit à toutes les infirmités auxquelles notre nature est exposée. Il ne choisit point une condition illustre ou opulente, pour se garantir des privations qui assaillent le pauvre sur cette terre. Il ne rechercha ni la protection, ni l'amitié des personnes distinguées par leur rang ou leur fortune, afin de partager leur pouvoir et leurs jouissances. Mais il naquit dans un état abject ; il s'accoutuma dès l'enfance

au travail, et se soumit à toutes les rigueurs d'une vie pauvre et laborieuse, parce qu'elle est celle de la classe la plus nombreuse du genre humain. Tout ce que peuvent offrir de plus pénible le mépris des parens ou l'ingratitude des amis, les dédains de l'homme orgueilleux ou les insultes de l'homme abject, les affronts les plus cruels ou les souffrances les plus aiguës, Jésus l'éprouva dans toute son énergie. Quoique sa vie ait été courte, il connut toutes les infirmités humaines. Nous ne saurions même être réduits à aucune situation si pénible, qu'il n'y ait passé avant nous. Dire que l'excellence de sa nature le mit au dessus de la douleur et de l'affliction, ce serait avancer une absurdité démentie par toutes les circonstances de sa vie et de sa mort. Si cela eût été, il n'aurait souffert qu'en apparence; sa résignation, son courage n'auraient aucun mérite, et ne pourraient nous servir de modèle : supposition d'autant plus fautive, que plusieurs faits prouvent que Jésus était d'une sensibilité tendre et délicate. Jamais il n'affecta cette stoïque indifférence, dont plusieurs philosophes de l'antiquité se sont vainement glorifiés. Il sentait comme un homme, et sympathisait aux émotions des autres hommes. En diverses occasions, *il eut l'esprit troublé, il gémit, il pleura.* Son agonie, dans le jardin

des Oliviers, offre le tableau touchant de l'innocence aux prises avec la douleur. Elle indique les plus violens combats entre la crainte de souffrir, et le sentiment du devoir; l'homme luttant un instant avec la faiblesse de sa nature, mais revenant bientôt à la vertu, et s'élevant au dessus des objets effrayans qui sont devant ses yeux. *Mon Père! s'il est possible, fais que cette coupe passe loin de moi; néanmoins, non point ce que je veux, mais ce que tu veux. Que ta volonté soit faite, et non pas la mienne.* Tel fut notre Sauveur. *Il compatit à nos infirmités. C'était un homme de douleur, un homme qui savait ce que c'est que la langueur.*

Notre texte ajoute qu'il a été éprouvé par toutes sortes de tentations. Nous sommes tentés, selon le langage de l'écriture, lorsque notre vertu est soumise à des épreuves accompagnées de combats et de difficultés. Notre Sauveur n'a pu être exposé à aucune de ces épreuves, par la dépravation de son cœur; mais il se trouva dans des situations où la vertu n'échoue que trop souvent. Toute sa vie fut une série de tentations. Sa constance fut mise à l'épreuve la plus dangereuse, par les obstacles qui l'arrêtaient à chaque pas. Il souffrit des affronts réitérés de ses amis et de ses ennemis. Son pou-

chant à faire du bien rencontra toujours l'opposition la plus dure, la plus opiniâtre. Plus d'une fois, sollicité par une multitude ignorante, il fut tenté d'accepter les honneurs conférés aux monarques de la terre. Plus souvent, fatigué des insultes d'une populace aveugle et brutale, il fut tenté d'abandonner un emploi qui l'exposait à tant d'ennuis. Les puissances des ténèbres réunirent leurs efforts à ceux du monde, pour le vaincre et le terrasser. *Il fut conduit dans le desert*, et, au milieu des horreurs de cette solitude, *il fut tenté par le démon*. Il semble que cet ennemi formidable du genre humain ait reçu de Dieu la permission d'exercer sur le Christ, d'une manière extraordinaire, sa malice et son pouvoir, afin que l'épreuve du Sauveur fût plus complète, et sa victoire plus signalée.

Notre Seigneur connut donc, par sa propre expérience, tous les découragemens, toutes les tentations auxquels la vertu peut être exposée. Quoiqu'il n'ait point participé à la corruption humaine, il en éprouva toutes les faiblesses. Il sentit la violence des passions. Il ne fut à l'abri ni des combats opiniâtres que le monde et les puissances des ténèbres livrent à l'homme, ni des commotions violentes qu'ils excitent dans

son cœur. Nos tentations ont, il est vrai, une différence remarquable avec celles de J. C. Quoiqu'il ait été éprouvé, comme nous, de toute manière, il ne commit néanmoins aucun péché. Quoique l'attaque ait été aussi vive, l'issue ne fut point la même. Nous sommes souvent vaincus : il triompha toujours. Mais cette différence n'affaiblit point ce que nous avons avancé. En effet, le péché resserre, endurecit le cœur. Chaque victoire qu'il remporte sur notre ame, lorsqu'elle cède à ses tentations, dégrade ses facultés, et en efface ce caractère de générosité, de bienveillance, que la main de la nature y avait gravé en traits de feu. Si nous sommes fondés à croire, de ce que notre Seigneur éprouva, comme nous, toutes sortes de tentations, qu'il verra nos faiblesses d'un œil de sympathie ; comme il a été tenté, sans se livrer au péché, nous avons lieu d'espérer que cette sympathie nous sera d'autant plus avantageuse, qu'elle a été parfaite et sans alliage.

APRÈS AVOIR développé les faits indiqués dans notre texte, voyons comment nous pouvons en conclure que notre Sauveur usera de compassion à notre égard, et de quelle manière il se

servira de cette vertu pour consoler les gens de bien au milieu des vicissitudes de la vie humaine.

C'est une opinion aussi vraie que générale, que l'expérience de l'infortune humanise le cœur. Ce n'est qu'à l'école de l'affliction que l'homme peut apprendre à compatir aux maux de ses semblables. C'est ce que Moïse nous enseigne, lorsque, défendant au peuple d'Israël de maltraiter l'étranger, il allègue ce motif : *Car vous savez ce que c'est que d'être étranger, puisque vous l'avez été vous-mêmes en Egypte**. Les affligés connaissent bien ce pouvoir du malheur, quand ils vont chercher des consolations auprès des personnes qui l'ont éprouvé avant eux; quand ils fuient celles qui ont toujours vécu dans la prospérité, ou qu'ils les regardent d'un œil de soupçon, persuadés qu'elles feront d'autant moins de cas de leurs plaintes, qu'elles n'ont eu aucune idée de ce qu'ils souffrent. Rien n'est donc plus propre à alléger les chagrins nombreux de la vie, que cette pensée que l'Être excellent qui intercède pour nous auprès de Dieu, partagera nos souffrances, lorsqu'il traversa cette vallée de larmes.

Mais, dira-t-on peut-être, était-il nécessaire que le Christ prit notre nature pour en con-

* Exod. xxiii, 9.

naître les infirmités? N'était-il pas initié dans tous les mystères de la constitution humaine, avant de descendre des cieux? Avait-il besoin, pour regarder nos maux d'un œil de sympathie, de faire l'expérience de notre faiblesse? Cette expérience pouvait-elle même ajouter à la bienveillance d'un Etre déjà si parfait? — Non : s'il consentit à *compatir à nos maux, et à être éprouvé, comme nous, par toutes sortes de tentations*, ce ne fut point pour se familiariser avec les secrets de la nature humaine, mais pour nous convaincre qu'il l'a parfaitement connue; ce ne fut point pour acquérir un nouveau degré de bonté; ce fut pour nous inspirer une plus ferme confiance en cette bonté qu'il possédait déjà; ce fut pour imprimer cette vertu dans nos cœurs avec plus d'énergie et d'efficacité.

La défiance est la faiblesse du malheureux. Il n'a que trop de penchant à bannir l'espérance de son cœur, à l'ouvrir à la crainte, aux soupçons; à imprimer les couleurs lugubres de son ame sur tous les objets qu'on lui offre pour le consoler. Les idées sublimes que l'écriture lui donne de la Divinité, l'encouragent sans doute à tout attendre de sa bonté. Mais l'essence d'un Etre tout-puissant, qui habite le séjour inaccessible de l'éternité, qu'*aucun homme n'a vu ni*

ne peut voir, est plus propre à effrayer son intelligence timide et bornée, qu'à le rassurer. La bonté qui en fait partie, est une bonté d'une espèce inconnue. Tout ce qui procède d'une nature si supérieure à la sienne, lui inspire un sentiment de crainte peu compatible avec l'espérance. C'est par cette raison que l'ancien Testament représente souvent l'Être suprême avec les attributs de l'homme, afin de jeter un voile sur sa grandeur, et de mettre sa bonté à notre faible portée. Il lui prête les entrailles d'un ami, la pitié d'un père, les soupirs d'un homme affligé. Mais nous appercevons aisément que ces attributs ne sont que des figures et des allusions. La confiance qu'ils inspirent n'est ni positive, ni consolante. Ils livrent l'ame à une incertitude pénible, et à la crainte, plus pénible encore, de se tromper dans l'interprétation des allégories sous le voile desquelles la Miséricorde divine est cachée. Mais l'évangile, mettant à notre portée l'objet de notre confiance, la fait servir, de la manière la plus efficace, à notre consolation, à notre encouragement. Ces tendres sentimens, qui nous sont si bien connus, et qui ne sont attribués à la Divinité que d'une manière figurée, ont tous été réunis dans l'ame de notre grand Médiateur. Sa bonté est la bonté de la nature humaine parve-

nue au plus haut degré de la perfection. C'est cette bonté dont l'exercice offre à nos cœurs tant de jouissances : je parle de la compassion pour l'infortuné ; compassion d'autant plus sincère, d'autant plus puissante, que Jésus s'y est formé à l'école la plus instructive, l'expérience du malheur.

C'est pour cette raison que, *puisque la chair et le sang sont le partage de tous les enfans d'Adam, Jésus-Christ a participé comme eux aux mêmes choses : il est devenu parfaitement semblable à ses frères, afin qu'il fût un souverain Sacrificateur, miséricordieux, aussi bien que fidèle.* Lorsque nous considérons sous ce point de vue le motif qui l'engagea à se revêtir de notre nature, que la Providence nous paraît aimable et bienfaisante ! Avec quelle sollicitude elle a travaillé au grand ouvrage de notre rédemption ! Avec quelle sagesse elle l'a établi sur le plan le plus propre à bannir toute défiance, à rassurer l'esprit le plus timide, à consoler le cœur le plus affligé ! Et qu'elle est naturelle cette exhortation que l'Apôtre nous adresse dans les paroles qui suivent immédiatement notre texte, *de nous approcher avec confiance du trône de la grace, afin d'obtenir miséricorde, et de trouver grace pour être secourus dans le besoin !* La vérité que je viens

d'établir, nous autorise donc à nous livrer sans réserve à l'espérance

I. QUE, dans l'examen de nos erreurs et de nos infirmités, notre souverain Juge prendra en considération l'imperfection de notre nature. Il distinguera, dans sa miséricorde, ce qu'il y a de faible dans notre conduite, de ce qu'il peut y avoir d'obstinément criminel; et il n'exigera de nous qu'une obéissance proportionnée à nos forces, à nos circonstances. Le Dieu que nous adorons connaît *de quoi nous sommes faits*; il se rappelle que nous ne sommes que poudre! le Médiateur, par l'intervention duquel nous l'adorons, a *compati à nos infirmités*! Quoi de plus propre à nous disposer à la piété, à enflammer nos cœurs d'amour, à en bannir toute crainte! Les personnes les plus vertueuses sont les plus promptes à se laisser abattre par le sentiment de leur fragilité. L'homme vain et superficiel se considère dans le jour le plus favorable; il se croit assuré que Dieu voit sa conduite d'un œil satisfait; mais la plus légère faute suffit pour alarmer un cœur humble et scrupuleux. Ainsi les corps grossiers sont peu susceptibles d'impression, tandis que ceux dont le tissu est plus délicat sont aisément affectés; ainsi une légère tache est visible sur une surface

dont le poli est parfait. La religion ajoute infiniment à la sensibilité morale ; néanmoins elle n'excuse nullement ceux qui se livrent à des craintes excessives et superstitieuses. Cette humilité bannit la présomption ; et cette défiance, nous engageant à être toujours sur nos gardes, ne peuvent que nous fortifier dans l'exercice de la piété ; tandis que les soupçons qui conduisent au découragement , sont injurieux à Dieu , nuisibles à nous-mêmes , opposés au système de miséricorde qui vient d'être développé.

Vous vous reprochez, lorsque vous remplissez les devoirs solennels de la dévotion, que vos esprits sont affaissés sous le poids de mille soucis, de mille chagrins ; qu'il n'y a ni suite dans vos pensées, ni élévation dans vos sentimens ; que, malgré tous vos efforts, vous ne pouvez parvenir à fixer votre attention, à la diriger vers le Roi de l'univers, à lui adresser vos prières avec la chaleur, l'attendrissement dont il est digne. Cette faiblesse d'ame, ces écarts de votre imagination, vous les regardez comme un très-grand péché. Vous les considérez comme les symptômes d'un cœur endurci, d'une corruption incurable ; et vous en concluez, avec une douleur amère, que Dieu vous a abandonnés. — Bannissez ces craintes chimériques, ames timorées ; elles se réfutent d'elles-mêmes.

Si vous étiez parvenus à ce point de dépravation, vous auriez perdu jusqu'au sentiment de vos fautes. Les pleurs que vous arrache la pensée que votre cœur est endurci, sont une preuve évidente que votre cœur est, dans ce moment, déchiré par la contrition et le repentir. — Est-il aucun de ces mouvemens d'angoisse et de perplexité que n'ait éprouvé avant nous Celui qui, dans l'époque la plus critique de sa vie, fut saisi de frayeur et d'abattement *; qui fut obligé de se plaindre que *son ame était dans une tristesse mortelle*, et qui reconnaissait que, quoique *son esprit fût plein de courage*, *sa chair était faible*? Si vous étiez appelés à rendre compte de votre conduite à un Etre qui n'ait jamais éprouvé la faiblesse humaine, vous seriez excusables d'éprouver cette défiance et cette terreur, quand vous vous approchez de lui. Mais votre Sauveur charitable, qui se rappelle les combats de son propre cœur, ne vous traitera sûrement pas comme un maître dur et sans pitié. Initié dans tous les secrets de la nature humaine, il démêle la sincérité de vos intentions; il assiste aux combats que vous livrez à vos penchans vicieux; il sait que la plupart de vos passions et de vos désordres ne doit point être attribuée à votre volonté, mais à un corps.

* Marc, xiv, 33.

infirmes ou malades, mais à un esprit faible ou blessé : il est donc fort éloigné de prendre occasion des écarts que vous déplorez, pour rejeter les efforts que vous faites pour le servir. Il entend ces soupirs secrets que vous ne pouvez exprimer par des paroles, ou rassembler en forme de prière : et ces larmes de repentir, que votre conscience vous fait répandre, plaident plus puissamment votre cause, que tous les discours justificatifs que vous pourriez lui adresser.

II. L'EXPIÉRIENCE que notre Sauveur a faite de la misère humaine, nous donne l'espoir le mieux fondé qu'il regardera notre état actuel avec trop de compassion, pour le rendre encore plus déplorable, en le chargeant de maux inutiles. Il n'ajoutera pas sans nécessité l'affliction à l'affliction. *Il ne brisera pas le roseau déjà cassé* ; il ne terrassera point l'homme qui chancelle. Dans le cours de l'administration qu'il exerce ici-bas avec tant de sagesse, il joint, il est vrai, l'adversité aux moyens qu'il emploie pour nous perfectionner. Il y a des épreuves de vertu que tous les hommes doivent subir. La route que notre divin Médiateur a suivie pour arriver au séjour de la gloire, était semée de mille périls ; et son intention, en devenant notre compagnon d'infortune, fut de rendre

notre sort moins cruel à nos yeux. Il ennoblit l'adversité en la partageant. Il éleva la pauvreté au dessus du mépris, en la choisissant pour sa propre condition. La sévérité de ses épreuves allège le poids des nôtres. Lorsqu'un général d'armée couche sur le même sol, qu'il se désaltère à la même source, qu'il se couvre de la même armure que le dernier de ses soldats, aucun d'eux aurait-il le droit de murmurer des privations qu'il endure ?

Quelles que soient les afflictions que notre Seigneur jugera nous être nécessaires, soyons donc assurés qu'il ne nous y soumettra point avec l'autorité d'un maître impérieux, mais avec la tendresse d'un ami, auquel l'expérience a appris quelles blessures chaque coup de l'adversité fait sur le cœur. Il ne nous frappera pas avec plus de violence que nous ne pourrons le supporter. *Il envoie la peine, mais il aura compassion de nous selon la grandeur de ses tendres miséricordes.* Son état seul est changé, sa nature est restée la même; quoiqu'il ait obtenu un triomphe glorieux, il conserve dans le ciel la même compassion qu'éprouvait sur la terre l'*Homme de douleur*. Il ne rougit point de nous appeler ses frères*. Il regarde avec la sympathie d'un ami ces jours courts

* Hébr. II, 11.

et mauvais, tels que furent les siens, qui sont le partage des justes dans cette vallée de misères.

N'attendons cependant pas de sa compassion cette indulgence sans discernement, ces secours déplacés ou cette aveugle pitié, si offensans pour ceux qui en sont les objets. Ce sont des intérêts bien plus importans que notre bonheur actuel, qui fixent son attention. Lorsque, dans l'impatience de la douleur, nous nous écrions : *A-t-il oublié d'être gracieux ? A-t-il, dans sa colère, fermé ses tendres miséricordes ?* nous ne nous rappelons sans doute pas dans quelles mains notre sort est placé. Il n'a rien perdu de sa compassion, lors même qu'il en cache soigneusement les effets. Il n'en a point interrompu le cours, quoique les canaux qui la conduisent à nous soient trop profonds pour que nous puissions les discerner. Dans l'ignorance où nous sommes maintenant de ce qui est bon ou mauvais pour nous ici-bas, qu'elle est consolante cette sublime pensée, que le gouvernement immédiat de l'univers est placé dans les mains de l'Ami du genre humain le plus attentif, le plus compatissant ! Que cette considération est propre à adoucir l'amertume du malheur ! Qu'elle réussit bien à concilier les terribles dispensations de la Justice divine avec

les idées si touchantes de tendresse et d'humanité !

III. SOYONS intimement persuadés que , dans toutes nos infirmités , dans toutes nos tentations , dans tous nos chagrins , notre divin Sauveur ne nous refusera ni sa protection , ni son appui. *Ayant été lui-même éprouvé par les souffrances , il est disposé à secourir ceux qui sont éprouvés et affligés.* Il a toutes les qualités convenables pour remplir ce devoir de bienfaisance. Il connaît exactement où la plaie saigne , où le fardeau blesse , quel baume convient le mieux à nos maux , et comment il faut l'appliquer pour qu'il produise le plus grand effet. Nous ne saurions , il est vrai , nous rendre raison de la manière dont il l'insinue dans le cœur ; mais notre ignorance ne prouve rien contre la certitude du fait. Les moyens que la Puissance divine emploie pour agir dans le monde physique , ne sont pas moins mystérieux que l'influence qu'elle exerce sur le monde moral. Si nous ne connaissons la cause d'aucun des phénomènes que la nature offre chaque jour à nos yeux ; si nous ne pouvons découvrir comment un grain presque imperceptible produit un arbre majestueux , comment le faible enfant acquiert la force et la stature de l'homme , est-il éton-

nant que nous ne puissions pas expliquer comment Jésus soutient notre vertu et fortifie notre constance ? Un homme sage ou adroit peut, par ses conseils et ses insinuations, prendre un empire absolu sur l'esprit de ses semblables ; pourquoi les insinuations et les conseils de Dieu ne produiraient-ils pas le même effet ? N'en doutons point ; le Père des esprits a mille moyens de s'insinuer dans les esprits qu'il a faits. Il peut les gouverner à son gré ; il peut leur donner tous les secours qu'il juge nécessaires à leur bonheur, sans altérer leur constitution, sans dégrader leurs facultés intellectuelles.

Il est donc facile d'expliquer pourquoi, malgré les idées différentes que le genre humain a successivement entretenues sur la Divinité et sur l'avenir, on retrouve chez toutes les nations des traces indélébiles de cette opinion primitive, que le ciel communique des secours immédiats à l'homme vertueux dans la détresse. Ce sentiment est si conforme à l'impression naturelle que la Bonté divine fait sur notre cœur, qu'il a été adopté avec enthousiasme par les poètes et les philosophes de l'ancien tems, et qu'ils l'ont exprimé très-souvent dans leurs chants et dans leurs écrits. Mais ce qui n'était pour eux qu'une conjecture vague, ou une espérance sans fondement, l'Évangile le présente comme une

vérité incontestable. Non-seulement il promet formellement aux chrétiens que Dieu les assistera dans leurs besoins, mais il confirme cette promesse par un argument bien propre à porter la conviction dans tous les cœurs. Si notre Sauveur a éprouvé combien la nature humaine est insuffisante pour surmonter les difficultés dont elle est environnée, refusera-t-il à ses disciples cette grace sans laquelle il sait qu'ils succomberont ? Si, à l'époque de sa tentation et de son agonie, un Ange fut envoyé des cieux pour le fortifier*, ne chargera-t-il pas aussi un messager céleste, de porter ses bienfaits secours à ceux qu'il nomme ses frères ? Pourrions-nous croire que celui qui s'est chargé de nos langueurs, et qui a partagé nos infirmités, nous verra, du haut de la gloire où il est parvenu, lutter contre la tempête de l'adversité, suivre ses traces dans le sentier escarpé de la vertu, en butte aux traits multipliés des puissances des ténèbres, et que, loin d'avoir pitié de notre détresse, loin d'écouter nos supplications, il demeurera tranquille spectateur de ce combat inégal, sans nous accorder des secours suffisans pour soutenir notre faiblesse, et sa protection pour nous mettre à l'abri des ennemis dont nous sommes environnés ? OÙ.

* Luc, xxii, 43.

serait alors la bienveillance du Dieu de charité ? Où serait la compassion de ce Médiateur, qui apprit à être miséricordieux à l'école du malheur ? Loin de nous ces injustes soupçons sur le Libérateur du genre humain ! — Combattons selon nos forces, et nous serons assistés. Prions, et nous serons exaucés ; car nous avons dans le ciel un Ami tendre, qui offre nos prières à son Père, et les appuie de son intercession. Ceux-ci, dira-t-il, suivent mes traces sur la terre ; ils parcourent maintenant la route des tentations et des calamités que j'ai franchie à mon tour : *Je ne suis plus au monde, mais pour eux ils y sont encore. Père saint ! ils étaient à toi, et tu me les a donnés. Conserve-les en ton nom, sanctifie-les par ta vérité, préserve-les du mal, afin que là où je suis, ils y soient avec moi, et qu'ils contemplent la gloire que tu m'as donnée* *.

Telles sont les consolations que nous offre la certitude que notre Sauveur a participé aux infirmités de la nature humaine ; tel est le moyen de les appliquer aux situations les plus pénibles, les plus douloureuses de la vie humaine.

PLUS nous réfléchissons sur l'importante doctrine que nous venons de développer, plus nous

* Jean, xvii et suivans.

jugeons nécessaire de prévenir les dangereuses applications qu'on pourrait en faire. L'aspect aimable sous lequel elle présente la clémence de notre Sauveur, semble autoriser quelques personnes à se livrer au chimérique espoir que l'expérience que Jésus a faite de la fragilité humaine, l'engagera à excuser tous les crimes. Mais qu'elles apprennent que sa compassion diffère totalement de cette indulgence capricieuse et sans discernement qui range dans la même classe les crimes et les faiblesses. Sa compassion est celle d'un Juge impartial, éclairé par la sagesse, et guidé par l'intégrité; qui jette un voile sur les faiblesses de l'homme droit; mais qui n'excuse point les péchés du présomptueux, bien moins encore les crimes de ceux qui s'encouragent au mal, par l'espoir d'être traités avec douceur.

Vous dont le désordre est volontaire, et le cœur sans remords, comment pouvez-vous alléguer pour excuse la faiblesse de votre nature? Comment osez-vous espérer qu'elle justifiera des fautes multipliées, des fautes commises avec délibération? Quelles que soient les infirmités inséparables de votre condition, vous obligent-elles à être méchants? Loin que l'étude que votre Sauveur a faite de la nature humaine, autorise en aucune manière cet espoir présomptueux,

ne doit-elle pas plutôt vous remplir de terreur et d'effroi ? En effet, que vous prouve-t-elle ? Que personne n'est plus propre à estimer à leur valeur réelle les divers caractères des hommes, et à fixer les limites qui séparent la faiblesse d'avec la perversité. Puisqu'il connaît, d'après ses propres sensations, toutes les œuvres du cœur humain, il distinguera clairement à quel point votre humeur diffère de la sienne. Il découvrira sans peine que c'est le vice que vous aimez, et non la vertu ; et qu'au lieu de résister à la tentation, vous résistez à votre conscience. Il verra que vos infirmités ne sauraient excuser votre dépravation ; que la cause réelle de vos égaremens n'est pas que vous ne pouvez faire mieux, mais que vous ne le voulez pas. Ayant donc perdu tous vos droits à sa compassion, vous serez livrés aux rigueurs de sa justice, et *vous moissonnerez à proportion de ce que vous aurez semé.*

JE m'adresse maintenant à vous, hommes sincères et vertueux ! Quel effet produira sur votre cœur la doctrine que je viens de développer ? Elle vous inspirera l'attachement le plus vif pour la religion chrétienne, et vous encouragera dans la pratique de tous vos devoirs. Elle vous présentera cette religion comme un baume

salutaire, destiné soit à préserver votre amie des ravages corrupteurs du péché, soit à la guérir des plaies de l'affliction. *La loi a été donnée par Moïse ; mais la grace et la vérité ont été introduites dans le monde par Jésus-Christ.* La loi était une économie d'autorité ; l'évangile est une économie, non-seulement d'autorité, mais de consolation. S'il vous prescrit de nouveaux devoirs, s'il vous impose de nouvelles privations, il vous ouvre aussi des sources de satisfactions auparavant inconnues au cœur humain.

Un Médiateur entre Dieu et ses créatures, était un avantage après lequel toutes les nations soupirèrent long-tems avec une ardeur inquiète et irrésolue. Les folies de la superstition ont servi à nous dévoiler les sentimens de la nature à cet égard. Le paganisme n'était qu'un enchaînement de médiation et d'intercession. Abattu par la conscience de ses fautes, et frissonnant à la pensée terrible que tout homme sera cité tôt ou tard devant le Juge suprême de l'univers, le païen fit tous ses efforts pour trouver dans le ciel un protecteur qui voulût se charger de l'introduire auprès de ce Maître formidable, et qui eût assez de crédit pour en obtenir un accueil gracieux. Tourmenté par le remords, et aveuglé par la crainte, il confia l'importante

fonction de plaider sa cause dans le ciel à des divinités subalternes, à des esprits tutélaires, aux ames des vertueux trépassés. Il n'épargna rien pour se concilier les bonnes graces de ces protecteurs. Il chercha à les engager, par d'humbles supplications, par de pompeuses cérémonies, par des offrandes d'un grand prix, à soutenir avec chaleur ses intérêts, et à justifier sa conduite auprès du Souverain des dieux. Le monde entier était plongé dans ces ténèbres épaisses, lorsque l'Évangile vint les dissiper, non-seulement en nous faisant connaître le vrai Médiateur, qui, dans ce sens, peut être nommé à juste titre le *désiré des nations* *, mais en plaçant, comme nous l'avons vu dans ce discours, son caractère moral, et l'auguste emploi dont Dieu l'avait revêtu, dans le jour le plus favorable; afin de parvenir par ces idées sublimes et consolantes, à rétablir sur la terre le règne de la vertu, et à encourager l'humilité, sans flatter la présomption. Je vous le demande: Est-il une religion mieux accommodée à nos circonstances actuelles, plus digne de notre bienfaisant Créateur? Est-il une religion plus propre à justifier le zèle de l'adorateur sincère, et à le disposer à l'acte solennel auquel toute l'Église est appelée aujourd'hui?

* Aggée, II, 7.

J'AJOUTERAI que la religion chrétienne a pour but dans tous ses préceptes, dans tous ses exemples, d'adoucir notre cœur, et d'y établir l'empire de la charité, de l'affection fraternelle. Les mêmes moyens qu'elle emploie pour nous porter à aimer Dieu, elle s'en sert pour unir tous les hommes par les douces chaînes de la compassion, de la fraternité. Elle nous rapproche de l'Être suprême par un Médiateur sur la compassion duquel nous pouvons d'autant mieux compter, qu'il a fait lui-même l'expérience de notre fragilité. Elle nous permet d'espérer qu'après avoir connu le malheur, *il ne dédaignera, ni ne rejettera l'affliction de l'infortuné.* Les motifs que nous alléguons pour l'engager à nous regarder d'un œil de bienveillance, doivent agir plus fortement encore sur notre cœur, et l'ouvrir à cette ardente charité, à cette douce sympathie, le charme de l'existence, et la consolation du malheureux. Celui auquel les infirmités inséparables de la vie humaine n'inspirent nulle pitié pour l'infortuné; celui qui ne s'attendrit point à la vue des peines de ses semblables; celui qui ne regarde pas leurs faiblesses avec l'œil d'un frère, peut être assuré qu'il perd par là tous ses droits à la commisération de son Sauveur. Il détruit toute la force des motifs qu'il allègue pour solliciter son in-

dulgence : il fait plus ; il fournit le plus violent préjugé contre lui-même. Quelle est donc digne de la sagesse de son divin Auteur, cette religion qui établit l'union la plus intime entre la piété et la charité ; cette religion qui, dans ses préceptes, lie l'amour des hommes à l'amour de Dieu ; cette religion qui, dans ses institutions, met en exercice ces deux sentimens ; cette religion enfin, qui suppose que le chrétien, adorant le Roi de l'univers par la médiation d'un Sacrificateur compatissant à nos faiblesses, partage les maux de ses frères, et se montre disposé à leur tendre une main secourable !

SERMON VIII.

SUR L'AMOUR DES LOUANGES.

JEAN, XII, 43.

*CAR ils aimaient mieux la louange des hommes
que celle de Dieu.*

L'HOMME a été placé sur cette terre pour y faire l'épreuve de sa vertu. Environné de tentations, à chaque instant il doit user de vigilance et de courage pour les vaincre. Il n'est aucun mouvement de son ame, aucun principe de ses actions, qui ne puissent, s'il est abandonné à lui-même, le conduire à quelque excès criminel. La corruption, pour se glisser dans son cœur, se sert non-seulement de ces passions dont les suites paraissent dangereuses, comme la soif de l'or et l'amour du plaisir, mais elle emploie celles qui sont en apparence les plus louables et

les plus innocentes, telles que le désir de mériter l'estime de ses semblables, et d'être l'objet de leurs éloges. Notre texte nous offre un exemple frappant de cette vérité. Lorsque notre Seigneur parut en Judée, la pureté de sa doctrine et l'éclat de ses miracles lui firent un nombre considérable de Disciples, sur-tout dans les classes inférieures de la nation. Les Pharisiens qui formaient la secte la plus distinguée et la plus à la mode, irrités de la franchise avec laquelle il démasquait leur hypocrisie, le décrièrent comme un imposteur. En conséquence, la crainte d'être blâmés empêcha plusieurs sénateurs de *s'avouer ses disciples*, quoiqu'ils *le fussent en secret*. Des magistrats, personnages que le rang et l'éducation plaçaient au dessus des préjugés vulgaires, sacrifier à l'opinion, au point de n'oser reconnaître l'évidence qui les frappait; déguiser leur croyance, se joindre même au parti dominant pour condamner celui que leur cœur révérait en secret, quelle faiblesse! quel aveuglement! L'évangile explique cette conduite en nous apprenant *qu'ils aimaient mieux la louange des hommes que de celle de Dieu*. Puisque l'amour des louanges peut nous conduire à des procédés si blâmables, si honteux, examinons attentivement la nature de cette passion. Recherchons jusqu'à quel point elle peut être un principe res-

pectable ; le moment où elle commence à devenir reprehensible ; et les raisons qui doivent nous faire craindre qu'elle ne prenne sur nous un empire absolu.

LES hommes reçurent de la Providence le désir et le pouvoir de se réunir en société ; elle les y obligea même par la loi impérieuse de la nécessité. Un individu solitaire et dénué des secours de ses semblables, ne saurait faire aucune découverte utile. Mais se rapproche-t-il du corps social, bientôt il ne connaît plus le besoin ; l'existence lui offre mille charmes ; ses facultés se développent, ses sentimens vertueux peuvent s'exercer dans une carrière digne d'eux. Afin de rendre cette association plus solide, il était nécessaire qu'une nouvelle force animât toutes les actions humaines ; qu'un pouvoir attractif rassemblât les hommes sous un étendard commun, et resserrât de la manière la plus intime les nœuds qui les unissent. Or, rien ne pouvait concourir plus efficacement à ce but que le désir de l'estime, qui nous fut inspiré par la nature, et le plaisir que nous fait éprouver la bonne opinion de nos semblables. Si ce penchant nous eût été refusé, si le vil intérêt devenait la passion dominante de notre ame, la société serait sans lien, sans harmonie. Un pou-

voir répulsif prendrait la place de cette attraction mutuelle qui fait le charme de la vie. Le commerce entre des hommes indifférens à l'approbation et à l'estime de leurs semblables, ne serait qu'une guerre perpétuelle. C'est donc dans le but le plus sage, que Dieu a fait du désir des louanges, un principe puissant et indestructible de nos actions.

Ce désir produit une foule de bons effets; il y a même mille occasions, où il entraîne à la vertu avec autant de force que les plus sages principes. Il réveille le paresseux de son assoupissement; il donne une vigueur nouvelle à l'homme actif; il aide, il encourage les efforts qui conduisent à la perfection. Il a créé la plupart des actions glorieuses que l'histoire nous a transmises; il a inspiré un grand nombre d'entreprises utiles. C'est lui qui inspire l'amour de la patrie, qui enflamme le héros. La grandeur d'ame, la valeur, la générosité, sont des vertus que tous les hommes célèbrent à l'envi. Ceux qui ont brûlé du désir d'illustrer leur nom, se sont constamment environnés de tous les caractères d'une vertu distinguée, ou du moins de ce qui en avait les dehors. L'ambition d'être loué est unie aux sentimens les plus délicats. Celui qu'elle anime reçoit avec reconnaissance les exhortations, les conseils, les reproches

même, et il en retire les plus grands fruits. Être dépourvu de cette passion, c'est n'avoir qu'un esprit bas et rampant, incapable de toute impression profonde, sans énergie, sans principe moral. Ne faire aucun cas des louanges, c'est être également insensible au blâme : et quand le cœur a perdu cette précieuse sensibilité, privé d'un des principaux mobiles qui le portent à la vertu, il demeure en butte aux passions les plus honteuses. Celui dont le visage ne rougit jamais, celui dont le cœur ne tressaille point à l'ouïe d'un éloge, ne peut se flatter de parvenir à une honorable distinction. Indigne de fixer les regards du public, il est condamné à ramper toute sa vie dans la carrière qui mène à un gain sordide, et à languir dans le sein de l'indolence ou des plaisirs de l'égoïsme.

Non-seulement l'amour des louanges peut être regardé comme un des mobiles de nos actions, mais il nous est permis de rechercher l'estime publique à cause des avantages qui en sont inséparables. Elle coopère puissamment au succès de tout ce que nous entreprenons de beau, d'honnête. Elle est la base sur laquelle reposent, non-seulement notre intérêt personnel, mais les services que nous rendons à la société. Notre influence se resserre ou s'étend en raison de la bonne opinion que le public nous

accorde. On prête impatiemment l'oreille aux discours d'une personne qu'on n'estime point ; mais un caractère respectable donne du poids à l'exemple , et de l'autorité au conseil. Désirer l'approbation de nos frères à cause des bons effets qu'elle produit , c'est un sentiment non-seulement permis , mais dans bien des circonstances il fait partie de nos devoirs : une indifférence totale pour leur estime , loin d'être une vertu , devient un vice essentiel du cœur.

L'AMOUR des louanges est donc un principe naturel et très-souvent utile ; néanmoins il ne doit point être le seul mobile de nos actions. Cette passion a des bornes qu'elle doit respecter ; si elle les franchit , elle cesse d'être innocente , et devient dangereuse. C'est à des principes plus sacrés , plus respectables , qu'il appartient de diriger notre conduite. Tant que l'amour des louanges leur reste subordonné , il produit tous les bons effets que nous lui avons attribués. Mais prend-il sur notre cœur un empire absolu ; devient-il l'unique ressort qui règle notre conduite ; notre respect pour l'opinion nuit-il à celui que nous devons à la voix de la conscience et au sentiment du devoir , alors l'amour des louanges sort du rang qui lui fut assigné ; il corrompt le cœur , loin de le diriger à la per-

fection; il avilit notre être, loin de l'ennoblir. La proportion qui règne entre ce désir et les autres principes de nos actions, est ce qui le rend innocent ou criminel. Ce que notre texte reproche aux sénateurs Juifs, n'est pas d'aimer la louange des hommes, mais *de l'aimer mieux que celle de Dieu.*

Dans les cas même où il n'existerait pas une opposition directe entre notre devoir et ce que nous nommons honneur, entre la louange des hommes et celle de Dieu, le désir d'être applaudi devient criminel, dès qu'il prend la place d'un principe plus sage. La vaine gloire usurpe-t-elle le trône de la vertu, l'ostentation nous porte-t-elle à des actions que la conscience seule devrait dieter; ces actions, quelque brillantes qu'elles puissent être, n'ont aucun droit aux éloges de ceux qui les pèsent à la balance de la religion. Les bonnes œuvres faites dans le but seul d'être *remarqué par les hommes*, ne méritent aucune récompense de la part de Dieu. Dans une circonstance critique, si nous sommes en suspens sur le parti qu'il nous convient de prendre, si la première question que nous nous faisons n'est pas : Cette action est-elle juste en elle-même, est-elle digne d'un homme de bien? mais si nous nous demandons : Quelle est l'action la plus propre à gagner les suffrages du

monde, et à étendre notre réputation? concluons, sans hésiter, que le désir de la gloire a pris sur nous un ascendant condamnable. Ce qu'un homme sage et bon doit rechercher par-dessus tout, c'est de garantir son ame de ce désir violent et exclusif des louanges qui affaiblirait en lui le sentiment du devoir. Il lui est permis de rechercher l'approbation des hommes, tant qu'elle n'est point en contradiction avec celle de Dieu. Mais s'il ne peut les concilier, qu'il se garde alors d'hésiter. Il doit se retirer, satisfait du témoignage d'une bonne conscience; il doit faire voir par la fermeté de sa conduite, que dans ce qui intéresse la vérité et la vertu, il est fort au dessus des clameurs de l'opinion. — Considérons maintenant les motifs qui doivent nous encourager dans cette disposition, et recherchons comment nous pouvons nous garantir de la fâcheuse influence des éloges ou de la censure dans l'observation de nos devoirs.

EN premier lieu, l'approbation des hommes n'est pas d'un prix assez précieux en elle-même, pour mériter d'être le principe fondamental de notre conduite. Nous dégradons notre caractère, en lui accordant au delà d'un respect secondaire. Cet avantage, semblable à tous ceux

que le monde nous offre, parvient aisément à nous éblouir par son éclat illusoire ; mais pour l'apprécier à sa juste valeur, il suffit de considérer, soit ceux qui l'accordent, soit les motifs qui les engagent à le faire. Si les applaudissemens du monde étaient toujours la palme du vrai mérite ; s'ils n'étaient adressés qu'à ceux que des qualités réelles et des actions louables élèvent au dessus du vulgaire, nous pourrions à juste titre nous glorifier d'une distinction si rare et si précieuse. Mais que cette supposition est loin de la réalité ! Combien de fois l'homme vil et méprisables n'est-il pas parvenu à capter les suffrages de la multitude, et à s'élever au faite de la gloire sur les ailes de la faveur populaire ; tandis que l'homme vertueux et utile demeure plongé dans l'obscurité, s'il n'est pas en butte aux attaques les plus injustes, et aux reproches les moins fondés ! Les lauriers que les hommes distribuent, perdent leur fraîcheur et leur éclat par le peu de mérite de ceux qui s'en couronnent. L'homme qui se glorifie des suffrages du peuple, ne sera-t-il point humilié par cette réflexion, Que malgré ses succès, il se trouve confondu avec une multitude de fourbes et d'imposteurs, d'hypocrites et d'enthousiastes, de compétiteurs ignorans et de raisonneurs su-

perficieux, que mille artifices ont placés au même rang dans l'opinion de leurs semblables.

Nous nous convainçons sans peine que les applaudissemens sont souvent la récompense de ceux qui n'ont que les dehors du mérite, si nous recherchons la source d'où ils émanent. Tant qu'on n'ambitionne que l'approbation du sage, l'amour de la gloire, loin de passer les limites qui lui sont assignées, obéit aux lois qui lui sont prescrites. Mais le témoignage des vrais appréciateurs du mérite, pour l'ordinaire modestes et sans prétention, ne forme qu'une faible partie de la voix publique. Le plus souvent, c'est un léger soupir, aisément étouffé par la clameur générale. La passion des louanges s'est-elle emparée de l'ame, elle ne se borne plus à un objet si limité; elle brûle d'obtenir tous les applaudissemens sans distinction. Et quels sont ceux qui les décernent, ces applaudissemens? Une foule d'individus de tout rang, guidés par le caprice et l'humeur, plutôt que par la raison et le discernement; admirateurs de tout ce qui offre de beaux dehors, et ne poursuivant que des biens chimériques; s'en rapportant aux informations les plus superficielles, et prononçant les jugemens les plus sévères; dont les opinions sont la plupart remplies d'er-

reurs, souvent sans principes et toujours incons^antes. Gardons-nous encore de présumer qu'il suffise de nous élever au dessus de la multitude, de rechercher les suffrages des grands, des gens à la mode, pour établir notre réputation sur une base plus solide. Les grands ont aussi leurs petites^s; souvent le rang ne les sort point de la classe du vulgaire. L'intelligence nécessaire pour apprécier le vrai mérite, et pour distribuer avec discernement les louanges, n'appartient pas plus à la noblesse qu'à la médiocrité. Le luxe, l'orgueil, la vanité, parviennent aussi aisément à corrompre le jugement de l'homme puissant, que l'ignorance, la superstition, le préjugé, à fasciner les yeux du peuple. — Et ce serait à de tels juges que vous abandonneriez la suprême direction de votre conduite ! Vous seriez assez vils pour vous abaisser à briguer leur faveur, et à mettre toute votre gloire à l'obtenir, tandis que *la louange de Dieu* vous présente un objet bien plus noble, bien plus digne d'enflammer votre ambition ! Dieu seul voit d'une manière infallible ce qui est juste et bon. Son approbation constitue le véritable honneur ; tout autre éloge n'en est que l'ombre. Le caractère qu'il discerne en vous, est le seul qui vous appartienne. Que vous seriez donc méprisables de ne rechercher qu'avec froideur à lui

plaire; et de diriger toute votre activité vers les moyens d'obtenir un vain nom, une réputation factice et imaginaire, n'ayant de réalité qu'aux yeux du petit nombre de gens crédules et ignorans qui vous environnent? Je les nomme crédules et ignorans; car ils ne voient que les dehors des choses; car ils ne peuvent vous juger que par vos actions; encore ne leur est-il pas donné d'en saisir l'enchaînement; encore sont-ils obligés de se borner à celles que le hasard ou votre orgueil ont rendu publiques. Mais le souverain Maître du monde discerne tous les traits qui vous caractérisent. Les vertus secrètes, les projets généreux que forme un cœur pieux et bienfaisant, fixent autant son attention que les faits les plus mémorables. Lui seul peut vous tenir compte des bons desseins que les circonstances vous empêchèrent de réaliser. Il les voit dans leur principe; il vous juge d'après vos intentions; il sait parfaitement tout ce que vous voudriez avoir fait. Vous pouvez être à ses yeux un héros, un martyr, sans avoir accompli les travaux de l'un, ou éprouvé les tourmens de l'autre. Son examen ouvre donc un vaste champ à la louange, et à une louange sans contredit bien plus glorieuse aux yeux de la raison, que celle que le monde pourrait accorder. Un artiste désire-t-il de parvenir à la

célébrité, il cherche à mériter l'approbation de ceux qui ont approfondi son art ; il en appelle à leur jugement ; leurs éloges sont les seuls qui le flattent ; il ne reçoit qu'avec dédain les applaudissemens de l'homme grossier et mal-adroit. Eh quoi ! dans le plus sublime des arts, dans l'art de bien vivre, l'opinion de quelques ignorans entrerait en concurrence avec l'approbation du Scrutateur des cœurs, du Modèle de toute perfection ! — Il est vrai qu'il ne nous témoigne pas ici-bas sa satisfaction d'une manière bien positive. Mais si la voix du Tout-Puissant ne frappe pas nos oreilles, elle retentit dans le fond de nos cœurs par le ministère de la conscience, son représentant sur cette terre. Ce soupir imperceptible de l'approbation Divine, quoique entendu du cœur seul, est plus doux à l'oreille de l'homme vertueux, que les bruyantes acclamations, que les applaudissemens tumultueux que le monde élève en faveur de ses protégés.

Observons encore combien est circonscrite cette réputation que l'homme glorieux poursuit avec tant d'ardeur. Pour le lui prouver, je ne l'inviterai point à considérer qu'il n'occupe qu'un district très-borné sur le globe, et que s'il porte ses regards un peu au delà de la région qu'il habite, il se trouvera aussi inconnu que le plus

obscur de ceux qui l'entourent. Je ne l'inviterai point à se rappeler que sa gloire et son nom seront incessamment ensevelis dans l'abîme de l'oubli qui engloutit la mémoire de tous les hommes. Il peut se flatter que de grands honneurs le dédommageront de ce que sa réputation ne couvre pas tout le globe, et de ce qu'elle ne subsistera pas jusqu'à la consommation des siècles. Mais je le conjure de réfléchir de sang-froid, que dans les bornes étroites du pays qu'il habite, et pendant le court espace de tems qu'il demeurera sur cette terre, sa réputation, quelque grande qu'il la suppose, n'occupe qu'un très-petit nombre d'individus. Je le conjure de considérer combien d'hommes parmi ceux qui l'entourent, ignorent ses talens et jusqu'à son nom; combien se croient trop grands, pour daigner jeter les yeux sur lui; combien enfin sont trop pleins de leurs projets, de leurs besoins, pour lui accorder la plus légère attention. Je l'invite enfin, si sa réputation a fait quelque progrès, à se rappeler tous les chocs qu'il a été obligé de soutenir, tous les rivaux qui s'arment chaque jour pour la cultiver. S'il réfléchit sérieusement sur tous ces objets, que de justes motifs d'humilité au milieu même des applaudissemens les plus éclatans! — Toutes ces considérations prouvent

jusqu'à l'évidence que si l'estime de nos semblables est satisfaisante, si le désir de l'obtenir est louable et permis, tant qu'il ne sort pas des bornes de la modération, elle n'est cependant point un objet assez précieux pour devenir le principe fondamental de notre conduite.

EN second lieu, l'amour des louanges poussé à l'excès, ne manque jamais de détruire le respect dû à la conscience et de corrompre le cœur. Il détourne les yeux de l'ame du but qu'elle devrait essentiellement fixer, et ne lui laisse pour guide qu'une fausse lumière. Son influence est d'autant plus dangereuse, que les couleurs dont il se pare sont très-brillantes, et que le masque dont il se couvre offre tous les traits de la vertu. L'amour de la gloire, je l'ai déjà dit, peut produire des actions aussi brillantes qu'utiles. Dans l'éloignement, ces actions frappent l'œil d'un éclat éblouissant; mais les observe-t-on de près et avec soin, elles perdent souvent toute leur beauté. On n'y retrouve point cette majesté sainte et vénérable qui caractérise la véritable vertu. L'intérêt et l'égoïsme, passions viles et honteuses, voilà les principaux ressorts qui meuvent ceux qui les accomplissent. C'est un compéiteur qui enflamme leur jalousie. C'est un rival qu'ils brûlent d'humilier.

C'est une foule d'admirateurs qu'ils s'efforcent de rassembler autour d'eux. Tout est grandeur d'ame, courage, générosité, aux yeux du public, parce que la source impure d'où émanent ces vertus apparentes, est cachée à tous les yeux. Cet homme, il le croit un héros, parce qu'il ne le juge que sur les apparences. Il ne verrait en lui qu'un homme de bien, s'il pouvait lire dans son cœur. Consultez ceux qui ont suivi de près ces partisans d'une réputation brillante. Ils vous répondront que rarement et même jamais leur estime pour eux n'égalait celle des personnes qui ne les voyaient qu'à une grande distance. Il n'y a que des intentions droites et des principes purs qui puissent soutenir un examen détaillé et une rigoureuse observation.

Lors même que la vaine gloire ne serait pas toujours une vertu fautive et mensongère, on ne pourra jamais la regarder comme une qualité solide et assurée. On ne peut attendre de constance et de fermeté que de l'homme dont la conduite est réglée par le sentiment de ce qui est droit, qui ne s'applaudit point de la *louanges des hommes, mais de celle de Dieu*, et que le même motif encourage à l'observation de tous ses devoirs. Variez à volonté sa situation; que la faveur ou la censure soient son partage; que la voix publique l'élève aujourd'hui

jusqu'aux nues, et le couvre demain d'infamie ! tous ces changemens ne produiront pas la plus légère altération dans sa conduite. Il se meut dans une sphère plus sublime. Semblable au soleil, qui ne saurait être déplacé de son orbite par les nuages et les tempêtes qui obscurcissent et bouleversent l'atmosphère, il poursuit la route que sa conscience lui a tracée, sans égard pour l'opinion, sans s'inquiéter de ce qu'on nomme honneur ou déshonneur, éloge ou blâme. Qu'il est différent celui dont les yeux sont constamment fixés sur le monde ! Les vertus qu'il étale, sont précaires et mensongères. Modifiées par les circonstances, les occasions, les égards qu'elles obtiennent, elles changent et s'évanouissent avec eux. Elles ont leur foyer dans l'admiration publique ; elles cessent donc d'exister avec elle : telles ces exhalaisons que la chaleur élève de la terre ; elles répandent dans les airs un éclat momentané ; mais bientôt elles retombent éteintes sur le sol qui les a produites.

L'amour excessif des louanges n'affaiblit pas seulement les vrais principes de la probité en leur substituant des motifs d'un ordre inférieur, mais il conduit souvent les hommes à des actions décidément criminelles. Il les oblige de suivre le courant de l'opinion populaire, quelle

que soit sa direction , et les porte sur des *écueils* où échouent *et leur foi et leur conscience*. Soit que les circonstances les engagent à briguer les applaudissemens de la multitude , ou qu'elle les force à gagner les suffrages des grands , ils ouvriront leurs cœurs à tous les vices qu'ils croiront nécessaires au succès. Dans le premier cas, on les entendra faire une profession de foi pleine d'hypocrisie ; dans le second , on les verra rougir de leur Rédempteur et de sa doctrine. Ils redouteront de se montrer sous leur forme naturelle , et de développer leurs vrais sentimens. Tout en eux , caractère , opinions , manières , langage , physionomie , sera feint et simulé. Ils étaleront un caractère qui ne sera point le leur. Ils plieront leurs opinions sous le joug de la mode. Ils conformeront leur langage et leurs manières au goût dominant. Ils sauront même en imposer par leur physionomie. Dans aucune occasion , n'attendez ni fidélité ni attachement de celui qui pousse l'amour des louanges , au point de se prostituer si basement pour les mériter. Dans la vie privée , il sera un ami lâche et perfide. En public , il sera souple et versatile ; prêt à abandonner la cause qu'il a embrassée , pour obéir à tous les caprices de la faveur populaire. En un mot , tout est vice , tout est corruption dans le cœur de celui qui , loin

d'ambitionner l'approbation divine, est l'esclave du désir impérieux d'obtenir les suffrages du monde.

EN troisième lieu, quand cette passion s'empare de l'ame, quand elle exerce sur elle un pouvoir despotique, elle manque pour l'ordinaire son but, et prive ceux qu'elle domine, des louanges qu'ils désirent avec tant d'ardeur. Nous ne saurions nous faire respecter qu'en conservant notre liberté, notre indépendance. Cette bassesse d'esprit qui plie toutes nos opinions à celles des autres, et qui nous fait acheter les suffrages du monde au prix de notre liberté, tous les hommes la méprisent. Ils vénèrent celui qui sachant se mettre au dessus de leur censure, suit la voix de sa conscience, et obéit à la libre impulsion d'une ame noble et généreuse. Mais celui qui se soumet servilement à leur jugement, ils le regardent comme un esclave qu'ils peuvent tourmenter à leur gré. Ils goûtent un plaisir malin à rabaisser sa vanité, et à lui refuser ces louanges qu'il recherche avec tant d'ardeur. Peut-être, par ses artifices et ses dehors, parviendra-t-il à fasciner un instant les yeux du public; mais le charme ne durera qu'autant qu'on le croira dirigé par de bons principes. Son triomphe sera donc de courte durée. Bien-

tôt ses inconséquences dévoileront son caractère, son char se brisera soudain, et son nom rentrera dans le néant. Non, jamais aucun homme n'acquît une réputation immortelle, s'il n'eut le courage de combattre les préjugés du vulgaire et de braver ses opinions.

Il n'est point de conduite qui plaise dans tous les tems à tous les hommes. Ce qu'ils aiment universellement, ce qui seul obtient de leur part des louanges justes et durables, c'est la religion, la vertu. Une piété sincère et raisonnée, une charité douce et infatigable, une fidélité constante à pratiquer tous les devoirs de la vie civile, une conscience pure et courageuse; un cœur fermement attaché à la justice, à la vérité, supérieur à toutes les craintes qui pourraient l'ébranler, et insensible à tous les plaisirs qui pourraient l'amollir; sortant vainqueur des divers combats que lui livre le monde, et soumis à Dieu seul: voilà les qualités qui rendent l'homme vraiment grand, vraiment digne d'éloges. Malgré un caractère si respectable, il pourra, dans de fâcheuses circonstances, être exposé à d'injustes reproches. Mais les nuages que l'envie ou le préjugé auront rassemblés sur sa tête, se dissiperont insensiblement, et il finira par briller d'un éclat comparable à la splendeur du midi. Dès qu'il sera bien

connu , il comptera autant d'apologistes que de témoins de ses actions : les plus corrompus même seront forcés de l'approuver. Le cœur humain est formé de manière qu'il se met , si je puis m'exprimer ainsi , à l'unisson des louanges qu'il reçoit. Dans le vrai , c'est une vertu ferme et inflexible , un respect inviolable pour la vérité , une préférence inébranlable pour les principes s'ils sont en commerce avec l'opinion , qui a distingué le caractère de ceux qui tiennent le premier rang dans le catalogue des hommes immortels. Les personnages vraiment illustres , ne briguent jamais les suffrages du monde , mais ils firent tout ce qui était digne de les obtenir. Pendant leur vie , ils ont pu être calomniés par ceux dont les principes étaient opposés aux siens , mais la postérité leur a rendu une éclatante justice , et tous les siècles unissent leur voix pour les célébrer. *La gloire de la vertu est immortelle , parce que la vertu est approuvée et de Dieu et des hommes. On imite ceux qui pratiquent la vertu ; ils excitent des regrets après leur mort , ils sont couronnés pendant l'éternité ; ils triomphent après la victoire et remportent un prix inestimable.*

EN quatrième lieu , si un désir immodéré

d'obtenir les applaudissemens du monde, est un écueil pour la vertu, s'il est incompatible avec le véritable honneur, il n'est pas moins funeste aux jouissances et à la tranquillité de l'ame. Pour obtenir l'approbation du ciel, il suffit d'avoir une conduite simple et invariable, quelles que soient les circonstances; et cette conduite ne nous expose à aucune perplexité, elle n'exige ni artifice ni déguisement. *En marchant dans la droiture, nous marchons en sûreté*, parce que nous suivons toujours un sentier frayé et sûr. Mais celui qui se détourne du chemin du devoir, afin de poursuivre de vains applaudissemens, se plonge dans un labyrinthe dont il ne pourra sortir. Il sera souvent embarrassé sur la route qu'il devra suivre. Son esprit sera à la torture. Il se verra obligé de prêter une oreille inquiète aux plus légers accens de la voix populaire. Ce maître impérieux sous l'empire duquel il s'est volontairement placé, mettra souvent son obéissance à l'épreuve, en exigeant des choses frivoles ou contradictoires. Ce joug qu'il a préparé lui-même, il est contraint de le porter : mais hélas ! combien il lui paraît dur et pesant !

Les peines de la vertu sont honorables. Pour les soutenir avec dignité, il suffit à l'ame d'avoir la conscience qu'elle fait le bien, et que ses in-

tentions sont droites. Mais les travaux auxquels est soumis celui qu'asservit le désir des louanges, seront aggravés par les réflexions qu'il fera, et sur l'incertitude de la récompense qu'il poursuit, et sur l'humiliation à laquelle il se soumet pour l'obtenir. Sa conscience lui représentera de tems en tems combien est éporme le sacrifice qu'il a fait de l'approbation de Dieu à celle des hommes ; elle lui fera craindre d'avoir perdu celle-là pour jamais. En vain le monde lui accorderait-il tous les avantages qui résultent de l'opinion la plus flatteuse, ses bruyans suffrages seront incapables d'étouffer ce reproche intérieur, le moins suspect de tous les juges : Et que sert à l'homme d'être admiré par les autres, s'il est forcé de rougir de lui-même ?

Il y a plus : la récompense qu'espère celui qui regarde les louanges des hommes comme le bien suprême, est toujours prête à faire devant lui comme une vaine ombre. La faveur de la multitude est si capricieuse et si incertaine, si volage et si inconstante, qu'elle est le moins satisfaisant de tous les avantages qu'on peut ambitionner. Celui qui en fait l'unique objet de ses recherches, se prépare de continuelles mortifications. Si les hommes les plus célèbres, les plus estimables peuvent rarement

la fixer, elle échappera bientôt sans doute à celui qui n'y a aucun droit. Nul caractère n'est à l'abri des coups de la critique; et personne ne l'évitera plus difficilement que celui qui s'occupe sans cesse à attirer sur lui l'attention du monde. Il dirige sur lui mille regards qui l'examineront sous toutes ses faces. On saisira la première occasion de le faire rentrer dans le niveau commun. Ses erreurs seront plus aisément publiées, et ses faiblesses plus exagérées que celles de tout autre. Il sentira les reproches en raison des efforts opiniâtres qu'il aura faits pour captiver les suffrages. Ce ne sera pas seulement les reproches qui le blesseront; il sera plus affligé encore de ce qu'on ne parle plus de lui ou de ce qu'on le néglige. Il donne à chacun le droit de l'humilier, en lui refusant les éloges qu'il espère; s'il les obtient, il a la mortification de voir qu'ils sont faibles ou généraux. Le désespoir s'empare de son ame dès qu'il s'aperçoit que sa réputation ne fait plus de progrès. La gloire à laquelle il a été habitué, lui devient insipide; et toujours loué sur le même sujet, il est enfin aussi malheureux que s'il ne l'était pas du tout.

Tant de chagrins et d'inquiétudes ne peuvent atteindre celui qui met des bornes à une passion si fatigante. Celui-ci s'étudie plutôt à être esti-

mable qu'à le paraître. Il recherche les suffrages du monde avec un courage modeste ; mais il met fort au dessus d'eux l'approbation divine. On ne le voit ni enivré par les vapeurs enchantées de la flatterie, ni humilié par les injustes attaques de la critique. Fier d'une approbation infiniment supérieure à celle du monde, il jouit en paix de lui-même ; peu inquiet que les hommes le louent et lui applaudissent, ou qu'ils le fuient et le laissent seul avec sa conscience et son Dieu. *Il m'importe peu d'être jugé par vous, ou par quelqu'autre jugement humain ; mais je ne me juge point aussi moi-même. C'est au Seigneur à me juger. Mon témoin est au Ciel, et mon appui est le Tout-Puissant.*

EN cinquième et dernier lieu, les avantages que présente l'approbation des hommes, ne sont point dignes d'être mis en parallèle avec ceux qui résultent de l'approbation divine. Ceux-là sont resserrés dans le cercle étroit de notre existence actuelle ; ceux-ci nous suivent au tombeau, et n'ont de bornes que l'éternité. L'approbation des hommes n'influe sur notre bonheur que dans cette vie, même que dans quelques circonstances particulières. Jouissons-nous d'une santé solide, notre cœur est-il content, elle peut alors ajouter à l'éclat de la prospérité. Elle peut char-

mer l'oreille par des accens séduisans , et réjouir l'imagination par des triomphes illusoires. Mais les jours du deuil et de l'affliction succèdent-ils à ceux de l'allégresse et du contentement , la louange devient tout à coup vaine et sans intérêt : et certes , un bien n'est désirable qu'autant qu'on peut se flatter d'en jouir dans les momens où il devient le plus nécessaire. L'ame est-elle affaissée sous le poids des peines et des disgraces ; les maladies déployent-elles autour de nous leur voile sombre et lugubre ; la mort se présente-t-elle à nos yeux avec son formidable appareil , rien n'est plus frivole et moins consolant que les discours et l'opinion des hommes. Un chrétien dont l'esprit est rempli des objets les plus essentiels et les plus rapprochés , n'écoute la censure ou les éloges du monde , que comme le bruit vague et confus de voix très-éloignées , aux accens desquelles il attache la plus faible importance. C'est sur-tout dans la saison de l'affliction que la louange de Dieu soutient et affermit une ame avide de repos. C'est alors que , s'insinuant dans le cœur par le témoignage d'une bonne conscience , *et par cet Esprit saint qui rend témoignage à notre esprit* , elle inspire de la grandeur d'ame , et produit *une paix qui surpasse tout entendement.*

Le présent n'offre à nos yeux que confusion ,

qu'irrégularité. La vertu est souvent privée des honneurs qui lui sont dus ; le vice les usurpe et les possède. Le cœur est faux ou mal connu ; l'ignorance ou la folie disposent des louanges. *Mais il approche à grands pas, le jour où cette scène d'illusions et d'erreurs prendra fin ; où les droits sacrés de la justice et de la vérité seront vengés. Alors Dieu rendra à chacun de nous selon ses œuvres.* Alors l'envie n'aura plus le pouvoir d'obscurcir le mérite ; et les préjugés populaires ne réussiront plus à donner un faux lustre à celui qui en est indigne. Alors la vertu modeste reprendra tout son éclat, et le crime, que l'art avait jusqu'alors couvert du voile de la vertu, paraîtra dans toute son horreur. Alors l'homme juste, qui faisait le bien dans le silence et l'obscurité, recevra le titre glorieux de favori du Très-Haut, tandis que l'ambition et la vaine gloire seront couvertes d'un opprobre éternel. Le Juge suprême a déclaré *que si quelqu'un a honte de lui et de ses paroles, il aura honte de lui à son tour, lorsqu'il viendra dans sa gloire, et dans celle de son père et des saints anges.* A l'époque de cette rétribution dernière, toute infraction au devoir sera marquée du sceau de l'ignominie. Le véritable honneur, la véritable vertu, ne seront alors qu'une seule et même chose ; et quand la gloire humaine se sera éva-

noûie comme la fumée, la seule louange dont le souvenir passera à l'éternité, sera ce divin témoignage : *Tu as fait le bien, bon et fidèle serviteur! entre dans la joie de ton Seigneur.*

LES réflexions que nous venons de présenter, prouvent évidemment qu'il est de la dernière importance de subordonner l'amour des louanges aux principes du devoir. Cet amour est bon en lui-même ; il est un mobile utile ; mais si on lui permet d'étendre trop loin sa puissante influence, il corrompt le cœur, il produit le péché, les disgraces, le malheur. Une indifférence absolue pour la gloire est un défaut. Le désir de la gloire porté à l'excès est une dépravation. Combiner avec prudence tous les principes de notre conduite, voilà ce qui mérite de notre part la plus sérieuse attention. Si l'une de ces forces motrices est trop faible ou trop puissante, elle met en danger et notre vertu et notre bonheur. *Garde donc ton cœur plus que tout ce qu'on garde ; demande à Dieu le pouvoir de le conserver pur et innocent ; car c'est du cœur que procèdent toutes les sources de la vie.*

SERMON IX.

SUR LE VÉRITABLE HONNEUR.

PROVERBE IV, 8.

QUE votre cœur s'attache à la gloire, et elle vous élèvera, elle vous conduira à l'honneur.

L'AMOUR de l'honneur est une des passions les plus violentes du cœur humain. Il se développe dès nos plus jeunes années. Il est le contemporain des premiers mouvemens de notre raison. Il nous accompagne dans toutes les époques de notre existence. Il se développe dans un état obscur, aussi bien que dans le rang le plus élevé. Les hommes varient beaucoup dans leurs idées sur l'honneur; la plupart même tombent à cet égard dans des erreurs grossières,

mais tous se réunissent pour désirer des prééminences et des distinctions. Tous ambitionnent, de commander, n'importe par quels moyens, le respect autour d'eux. Personne n'est insensible aux disgrâces et au mépris.

Parmi les avantages attachés à la religion et à la vertu, l'écriture fait souvent mention de l'honneur, comme une de leurs plus précieuses prérogatives. Voici le premier précepte de la sagesse, dit Salomon dans les versets qui précèdent notre texte : *Acquérez la sagesse, et qu'aucun sacrifice ne vous coûte pour acquérir la prudence. Que votre cœur s'y attache, et elle vous élèvera ; elle fera votre gloire, parce que vous l'aurez embrassée ; elle ornera votre tête comme une guirlande, elle vous couronnera comme d'un diadème.* Tous les écrivains sacrés, particulièrement l'auteur des Proverbes, entendent par la *sagesse* l'amour de la religion manifesté par une conduite vertueuse. *La crainte de l'Eternel*, dit-il, *est le commencement de la sagesse ;* et par *la crainte de Dieu*, ajoute-t-il, *nous nous écartons du mal, nous marchons dans la bonne voie, nous suivons les traces des hommes justes.* L'homme est donc réglé par la *sagesse qui vient du ciel*, quand il est dirigé par la piété dans l'exercice des devoirs de la vertu et de la morale ; et notre texte

affirme de la sagesse qui produit cet effet, qu'elle nous conduira à l'honneur.

Cette prérogative de la religion est d'autant plus digne de fixer notre attention, que les gens du monde ne la lui refusent que trop souvent. Ils puisent leurs idées sur l'honneur dans une source bien différente. Les entretient-on de la religion, ils l'associent à la tristesse, au découragement. Ils la regardent comme la science des esprits faibles et superstitieux. Ils veulent bien voir en elle un frein pour la multitude, un moyen de réprimer ses désordres et ses crimes. Ils admettent encore qu'elle peut offrir des consolations dans le malheur, aux personnes dont l'esprit est disposé à l'attendrissement. Mais ils la bannissent du théâtre du monde; ils la regardent même comme incompatible avec les productions d'un esprit brillant ou d'un génie vigoureux. Elle peut, dans leur opinion, verser du baume dans un cœur timide et mélancolique; mais ils ne voient aucune liaison entre elle et ce qui élève l'homme à l'honneur, à la distinction. Pour dissiper ces fausses idées de la religion, démontrons que dans toutes les situations de la vie, même dans l'état le plus élevé, elle constitue l'honneur de l'homme aussi bien que sa félicité.

Avant d'entrer en matière, donnons une idée

exacte de la vraie religion. Sans doute elle n'a aucun droit à une si sublime distinction, cette religion, si nous pouvons lui donner ce nom, fondée sur la théorie et la croyance seule, sur l'exactitude d'un hommage extérieur, ou un zèle ardent à soutenir des opinions contestées. La multitude n'est que trop influencée par ces fausses idées de la religion : tant la superstition est inhérente au cœur humain. Servir Dieu, comme on servirait un maître orgueilleux ; chercher à le flatter par de serviles génuflexions, à l'appaiser par de riches offrandes, à le gagner par de bruyantes protestations d'attachement à sa gloire et de haine contre tous ceux qu'on appelle ses ennemis : non, ce n'est point là *cette sagesse* à laquelle Salomon attribue dans notre texte de si hautes prérogatives. Ce n'est point la religion que nous prêchons, ce n'est point la religion du Christ. Celle-ci consiste dans l'amour de Dieu et l'amour du prochain fondés sur la foi en J.-C., le Rédempteur du monde, l'intercesseur du pécheur pénitent, le protecteur de la vertu ; par lequel nous obtenons un accès favorable auprès du Souverain de l'univers dans les actes de notre culte et de notre dévotion. Elle consiste dans la justice, l'humanité, la miséricorde ; dans un cœur franc et sincère, droit et généreux, tempé-

rant, maître de lui-même, et respectant dans toutes ses actions la voix de sa conscience et la loi de Dieu. Un caractère religieux n'est donc autre chose qu'un caractère complètement vertueux.

PAR le véritable honneur, j'entends, non ce qui ne commande que le respect extérieur, mais ce qui commande le respect du cœur. Il résulte d'une supériorité bien reconnue. Il crée toujours l'estime; il produit la vénération au degré le plus éminent. Où puiser cette supériorité? Par quels moyens l'obtenir? C'est cette importante question que nous avons à résoudre.

NE la cherchons point dans les richesses. Elles peuvent, nous le savons, être le partage de l'homme le plus méprisable. La Providence les a disséminées sans distinction, dans le but d'indiquer combien elles ont peu de prix aux yeux de Dieu. L'expérience démontre chaque jour que leur possession est souvent accompagnée du mépris le plus général. Tout ce que nous dirions de plus sur cet objet, serait donc inutile.

L'HONNEUR de l'homme n'est point encore l'apanage spécial des dignités et d'un rang éminent. Si ces distinctions étaient en général le

prix d'un mérite supérieur, sans doute elles honoreraient le caractère. Mais tout démontre le contraire. Les dignités sont souvent le prix de la naissance seule. Souvent elles sont le fruit de la dépendance et de l'assiduité. Ne deviennent-elles pas même le salaire de la flatterie, de l'intrigue, de la versatilité? alors elles sont les compagnons de la médiocrité ou de la bassesse du caractère. On doit honorer au dehors les personnes douées d'une noble naissance, ou placées dans une éminente situation; c'est ce qu'exige la subordination de la société; c'est ce qu'observe exactement tout bon citoyen. Mais ces personnes qui obtiennent un respect extérieur, ne sont que trop souvent méprisées dans le fond du cœur; il en est même qui deviennent l'objet de l'exécration publique. Leur élévation, si elles n'en sont pas dignes, loin de leur valoir le véritable honneur, ne tend qu'à rendre plus éclatante leur inutilité, et peut-être leur infamie. Il suffit d'observer leur conduite pour découvrir de la manière la plus frappante, combien leur mérite est au dessous de leurs dignités.

Le véritable honneur n'est point encore le résultat de ces actions éclatantes, de ces talens supérieurs, objets de la plus vive admiration. Le courage, la valeur, la renommée militaire, des

victoires éclatantes, de rapides conquêtes, peuvent rendre fameux celui qu'elles signalent, sans le rendre vraiment honorable. On regarde avec admiration tant de héros fameux dans l'histoire; on se raconte leurs exploits; on chante leurs louanges; on les élève sur le pavois; on les offre aux regards du peuple enthousiasmé. Mais quel intervalle de cette prééminence à celle devant laquelle nous nous prosternons avec une solide estime, avec un respect partant du cœur. Pour l'obtenir, cette vénération, il faut plus que des victoires; il faut plus qu'un courage toujours intrépide. Sans doute les lauriers du conquérant ne peuvent qu'être teints de sang; ils sont arrosés des larmes de la veuve et de l'orphelin: ces maux sont inséparables du fléau de la guerre. Mais s'il les flétrit par la rapine et l'inhumanité; si la sordide avarice occupe son caractère; si une basse et grossière sensualité dégrade sa conduite, alors le plus grand des héros n'est plus que le plus petit des mortels. Ce que nous admirons dans un grand éloignement, ou ce que nous n'examinons que d'une manière superficielle, perd une partie de son prix, il devient même odieux quand nous l'observons de plus près. Telle cette statue colossale, dont les immenses contours frappent de loin le

spectateur étonné. S'en approche-t-il , elle lui paraît sans proportion , difforme et grossière.

La même observation peut être faite sur tous les talens qui brillent dans la société , l'adroite politique de l'homme d'état , les travaux littéraires du génie et de l'érudition. Ils obtiennent , ils méritent même des distinctions et des éloges. Ils annoncent des talens brillans en eux-mêmes , et qui acquièrent un prix bien supérieur quand ils sont dirigés vers le bonheur de l'humanité : ils valent donc souvent une grande réputation à ceux qui les possèdent. Mais il faut distinguer la réputation du véritable honneur. La réputation est un applaudissement bruyant et vain ; l'honneur est un hommage plus silencieux et qui part du cœur. La réputation repose sur le suffrage de la multitude ; l'honneur est appuyé sur le jugement de l'homme raisonnable. La réputation distribue des louanges que rejette l'estime ; l'honneur unit l'estime au respect. L'une est le prix des talens distingués , l'autre résulte du caractère entier. L'homme d'état , le poète , l'orateur peuvent avoir des droits à la célébrité , sans en avoir au véritable honneur. Alors nous ambitionnons leurs talens ; nous brûlons de les égaler ; mais nous sommes loin de désirer d'être confondus avec ceux qui

les possèdent. L'histoire ancienne et moderne nous offre mille exemples de cette triste vérité.

Pour découvrir où réside le véritable honneur, fixons nos regards, non sur les chances d'une aveugle fortune, non sur quelques qualités brillantes mais isolées, mais sur tout ce qui constitue l'homme, sur ce qui lui donne le droit de s'élever au dessus de la classe à laquelle il appartient ; en un mot, c'est l'esprit, c'est le cœur qui doivent être l'objet de notre examen. — Un esprit supérieur à la crainte, à l'intérêt privé, à la corruption ; un esprit gouverné par les principes d'une rectitude, d'une intégrité uniformes ; un esprit égal dans la prospérité et dans l'adversité, qu'aucune largesse ne peut séduire, qu'aucune terreur n'épouvante ; incapable d'être efféminé par le plaisir ou terrassé par le malheur : tel est l'esprit qui conduit l'homme à l'éminence, à la distinction. Celui qui dans aucune situation ne rougit de bien faire, ne peut être effrayé dans l'observation du devoir ; celui qui remplit les devoirs de son état, avec constance et fermeté, fidèle au Dieu qu'il adore, fidèle dans la foi qu'il professe ; plein d'affection pour ses frères, constant envers ses amis, généreux à l'égard de ses ennemis ; brûlant de compassion pour l'infortuné,

peu attaché à ses plaisirs et à ses intérêts privés ; mais plein de zèle pour l'intérêt et le bonheur public ; magnanime sans être orgueilleux, humble sans bassesse, juste sans dureté, simple dans ses manières, mais ferme dans ses affections ; sur la parole de qui vous pouvez vous reposer avec une pleine confiance ; dont la physionomie ne vous trompa jamais , dont les protestations sont les effusions de son cœur ; celui en un mot que vous voudriez choisir pour protecteur , estimer comme un ami, chérir comme un frère : tel est l'homme que votre cœur peut, qu'il doit honorer au dessus de tous les autres.

LE caractère que nous venons de tracer, très-imparfaitement sans doute, ne peut être formé que par l'influence d'une religion éclairée et d'une vertu inébranlable. Il est l'heureux effet de ces principes qui , agissant sur la conscience , la déterminent uniformément à rechercher *tout ce qui est véritable, tout ce qui est honnête, tout ce qui est juste, tout ce qui est pur, tout ce qui est propre à nous faire aimer, tout ce qui peut donner une bonne renommée : en un mot tout ce qui est vertu, tout ce qui est digne de louanges.* Voilà, selon notre texte, les moyens qu'emploie *la sagesse* pour nous conduire à l'honneur.

POUR confirmer cette vérité, observons que l'honneur puisé dans la religion et la vertu, est plus complet, plus indépendant que celui que peut offrir tout autre avantage. Il est indépendant de tout objet étranger. Ce n'est point un respect partiel, c'est une entière vénération. Considérons-nous le favori de la fortune, c'est au rang ou aux trésors que nous offrons nos hommages. Une qualité brillante attire-t-elle notre admiration, ce n'est qu'à cette partie du caractère que nous décernons des honneurs. Mais une personne est-elle distinguée par une bonté, un mérite éclatant, alors c'est l'homme, c'est tout l'homme que nous respectons. L'honneur qu'il possède, il ne le doit qu'à lui-même. Dans la situation même la plus obscure, s'il lui reste un champ assez vaste pour exercer et déployer ses vertus, il se fait bientôt révéler comme citoyen ou comme père de famille. Dans un état plus distingué, il ne doit pas l'éclat dont il brille au respect seul qui environne son rang. Une plus noble scène d'action est ouverte devant lui; ses vertus ont une plus vaste sphère d'activité; elles sont mises dans une telle évidence, qu'elles paraissent embellir et honorer son état. Le silence de la retraite, la solitude de la vieillesse, ne le plongent même point dans l'obscurité et l'oubli. Les jours où il mettait en acti-

vité ses vertus, sont déjà loin de lui, que leur mémoire continue à être honorée; et jusqu'au dernier période de la vie, il a pour escorte l'estime et le respect général. Au contraire, l'homme dont le mérite est tout dans les objets extérieurs, voit s'affaiblir par degrés les applaudissemens qui l'environnaient dans le tems où il faisait illusion. S'il parvint alors à éblouir le monde, c'est qu'on était loin de soupçonner qu'il était dépourvu des qualités essentielles. L'imposture a-t-elle été découverte, aussitôt l'éclair de sa renommée a fait place à l'obscurité. — Il existe par conséquent une mesure du mérite indépendant, intrinsèque, à laquelle nous devons appliquer tout ce qui aspire à être honoré parmi les hommes. Si nous l'employons avec sagacité, nous reconnaitrons toujours que les qualités essentielles ont seules le pouvoir de commander le respect du cœur humain.

Le consentement unanime des hommes, en honorant la vertu, suffit encore pour indiquer le vrai sentiment de la nature humaine à cet égard. Toutes les autres prétentions à l'honneur sont précaires et incertaines. Le respect accordé à la situation extérieure, varie avec les formes du gouvernement et les modes admises. Il est des qualités qui dans un pays attirent la plus haute

estime, et qui ailleurs ne font aucun honneur! Il y a plus : ce qui dans quelques régions élève un homme au dessus de ses semblables, peut ailleurs le livrer au ridicule ou au mépris. Mais exista-t-il jamais une nation sur la surface du globe, qui ait refusé d'honorer le mérite sans tache, la piété sans affectation, la vertu ferme, bienfaisante et régulière ? Qui obtint des autels dans le monde payen, si ce n'est ceux qui, par les qualités de leur ame et leurs travaux héroïques, leurs inventions dans les arts utiles, ou quelque acte signalé de bienfaisance envers leur patrie ou le genre humain, furent trouvés dignes d'être élevés au dessus des hommes et mis au nombre des dieux ? — Les dehors même de la vertu, qu'on emprunte si souvent dans le monde, rendent témoignage à sa supériorité. L'hypocrite sait que s'il néglige de se couvrir du masque de la vertu, tous les autres avantages qu'il peut posséder, sont insuffisans pour lui mériter l'estime. Le choc des intérêts, ou des dispositions perverses peuvent porter des individus à s'opposer aux desseins de l'homme droit et bon, et même à le hair. Mais envain son caractère serait-il défiguré ou mal représenté, tant qu'il sera reconnu qu'il est vertueux, le méchant n'osera le diffamer. La véritable vertu a un langage qui parle à tous les cœurs. Ce

langage est entendu de tous les hommes. Dans chaque région , dans chaque climat, on lui rend le même hommage. Aucun sentiment n'obtient un assentiment plus général.

ENFIN l'honneur mérité par la religion et par la vertu , est un honneur céleste et immortel. C'est un honneur non-seulement aux yeux du monde , mais aux yeux de Dieu , dont le jugement est la mesure de ce qui est juste et droit, dont l'approbation est *une couronne de gloire qui ne se flétrit jamais*. L'honneur que nous accordent les hommes est limité. Son cercle est borné , sa durée courte et transitoire. L'honneur fondé sur la véritable bonté nous suit dans toutes les périodes de l'existence. Il accompagne l'homme dans un état futur, et continue à briller pendant l'éternité des siècles. Ce qui lui mérita sur la terre le respect général, lui vaudra l'estime de l'auguste assemblée des *anges et des esprits des justes devenus parfaits*; là, nous en avons la certitude, ceux qui furent célèbres par leur justice, *brilleront comme l'éclat du firmament et comme les étoiles, à jamais*. — Les honneurs de cette terre sont de courte durée; bientôt ils se ternissent et se corrompent; toujours quelqu'accident obscurcit leur éclat et humilie leur grandeur. Mais l'honneur qui procède

de Dieu et de la vertu, est pur et sans mélange. C'est un lustre qui descend du ciel, et que l'Écriture compare à *la lumière du matin, quand le soleil se lève sans nuages, et dont l'éclat va toujours croissant, jusqu'à ce qu'il ait atteint son midi.* Les honneurs que le monde confère, ressemblent à la flamme faible et vacillante d'un flambeau. Souvent obscurcie par la fumée qu'il répand au loin, elle va toujours s'affaiblissant, jusqu'à ce qu'elle s'évanouisse entièrement.

QUE celui qui conserve quelque sentiment de la dignité humaine, qui éprouve au dedans de lui ce désir de l'honneur né avec l'homme, aspire donc à satisfaire cette passion par des moyens dignes de sa nature. Qu'il ne se repose sur aucune de ces distinctions extérieures que la vanité a coutume d'y introduire. Elles ne peuvent lui procurer d'autre avantage que l'apparence du respect. Qu'il se garde bien d'être flatté d'un applaudissement qu'il ne doit qu'à l'étalage de *quelques talens*; car cet applaudissement est souvent mêlé de mépris. Qu'il s'élève à ce qui donnera de la dignité à son caractère. Qu'il cultive ces qualités morales que tous les hommes respectent au fond du cœur. Alors la sagesse *placera sur sa tête un ornement de grace, elle lui*

délivra une couronne de gloire. C'est un honneur auquel nous pouvons tous aspirer ; c'est un prix auquel chacun de nous peut prétendre. Dans un rang obscur ou dans un état distingué, nous avons toujours le pouvoir de nous signaler par une conduite estimable et vertueuse ; de commander le respect de ceux qui nous entourent ; et, ce qui est au dessus de tout, d'obtenir la louange et l'honneur de Dieu.

GARDONS-NOUS d'imaginer que ce caractère, considéré sous un point de vue religieux, offre aucun trait qui répande sur lui une nuance sombre, ou qui le fasse déroger de cette estime que les hommes accordent toujours aux vertus exemplaires. Si l'on peut entretenir de fausses idées de la religion, on peut aussi se former des notions imparfaites sur la vertu. — La vraie religion n'admet ni cette humeur chagrine, ni cette mélancolique austérité qui tend à arracher l'homme de la société, ou à diminuer l'activité de ses vertus. Au contraire, la religion bien entendue établit une chaîne qui unit toutes les vertus : elle fait plus ; elle les soutient, elle les confirme, elle les fortifie. Loin d'obscurcir le lustre d'un caractère, elle le rehausse et l'ennoblit. Elle ajoute à toutes les vertus morales une dignité vénérable qui commande l'autorité.

Elle rend plus auguste le caractère de l'homme de bien. A la décoration du palais de la vertu, elle unit la majesté d'un temple.

Celui qui sépare la religion de la vertu, ne sait apprécier ni l'une ni l'autre. C'est l'union de ces deux dispositions qui rend parfait le caractère de l'homme. C'est leur union qui distingua les hommes grands et illustres qui brillèrent avec tant d'éclat dans les premiers siècles, et dont le nom vit dans le souvenir des générations qui leur ont succédé. C'est leur union qui forme cette *sagesse qui vient d'en haut*; cette sagesse dont notre texte nous peint les effets puissans; cette sagesse enfin si digne du sublime panégyrique qu'en fait l'auteur d'un des livres apocryphes de l'Écriture, et dont les expressions magnifiques formeront la conclusion de ce discours. *La gloire de la vertu est immortelle. La vertu est distinguée de Dieu et des hommes. On imite ceux qui pratiquent la vertu. Ils excitent des regrets après leur mort; ils sont couronnés pendant l'éternité. Ils triomphent après la victoire, et remportent un prix inestimable. La sagesse est le souffle de la force de Dieu, l'émanation rayonnante de sa toute-puissance et de sa souveraine domination; aussi n'y a-t-il rien en elle d'impur. Elle est la splendeur de la lumière invisible,*

Le miroir le plus pur de toutes les opérations de Dieu, et l'image de sa bonté. Elle est une, mais elle peut tout; toujours la même; elle renouvelle tout; elle traverse les générations pour entrer dans les âmes saintes; elle y forme les amis et les prophètes de Dieu; car Dieu n'aime que ceux en qui la sagesse habite. Elle est plus éclatante que le soleil; et plus élevée que les étoiles; si on la compare à la lumière, elle aura la première place.*

* Sagesse de Salomon iv. 2, 3. vii. 26, 27, 28, 29.

SERMON X.

SUR LES AVANTAGES
QUE LA CONNAISSANCE DE LA RELIGION
PROCURE AU GENRE HUMAIN.

PRÊCHÉ DEVANT LA SOCIÉTÉ ÉTABLIE EN ÉCOSSE POUR
LA PROPAGATION DE LA FOI CHRÉTIENNE.

ESAIÉ, XI, 9.

*On ne nuira point, on ne fera aucun dommage
à personne dans toute l'étendue de ma
sainte montagne ; car la terre sera remplie
de la connaissance de l'Éternel, comme le
fond de la mer des eaux qui la couvrent.*

Tous les interprètes s'accordent pour rappor-
ter ce passage d'Esaié aux siècles de l'Évangile.
Le Prophète décrit, dans les versets qui précé-
dent notre texte, les heureuses influences du

règne du Messie. Il annonce qu'elles s'étendront sur toute la nature, et qu'un bonheur universel en sera le fruit. Le parfait accomplissement de cet oracle n'aura lieu que dans une période plus avancée du royaume de Dieu, lorsque la vraie religion sera devenue générale, et que l'évangile aura produit tous ses salutaires effets. A la vue de cet heureux événement, le Prophète semble s'élever au dessus de lui-même; et pour peindre cet âge de félicité, il emploie les traits les plus sublimes de la poésie orientale. Il nous offre un magnifique tableau de l'état du monde à cette glorieuse époque. Alors l'innocence régnera de nouveau parmi les hommes. La nature entière fleurira dans le sein de la paix. La discorde, la fraude seront abolies; les ennemis les plus acharnés seront réconciliés, les nations les plus sauvages seront civilisées. *Le loup habitera avec l'agneau, et le léopard avec le chevreau; le veau, le jeune lion, et le bétail marcheront ensemble, et un enfant les conduira. Le lion mangera du foin comme le bœuf; l'enfant à la mamelle jouera avec la bouche de l'aspic, et celui qu'on sevrer mettra la main dans le gîte du basilic. On ne nuira point, on ne fera aucun dommage à personne dans toute l'étendue de ma sainte montagne; car la terre sera remplie de la connaissance*

de l'Éternel, comme le fond de mer des eaux qui la couvrent.

Ces sublimes paroles sont bien propres à encourager les sages établissemens formés pour étendre le règne de l'évangile dans le monde. O vous, qui travaillez avec un zèle infatigable à cet important ouvrage, vous avez la consolation de penser, non-seulement que vous plaidez une très-bonne cause, mais que votre succès est infaillible. Dieu lui-même vous assure par la bouche de son Prophète, que la vérité et la justice remporteront enfin une victoire signaléesur l'erreur et le péché; et que la religion fera des progrès dont l'influence sera très-puissante sur le bonheur général. En concourant à ce pieux dessein, vous agissez selon le plan de Dieu, et vous coopérez avec lui à l'avancement du règne du Messie. Que cette pensée est satisfaisante! Qu'elle est propre à fortifier votre courage, à surmonter tous les obstacles! Quelle pensée pourrait donc retarder vos efforts, et porter le découragement dans votre ame? Une multitude de circonstances semblent s'opposer à vos sages desseins; l'ignorance et la corruption couvrant encore une grande partie du monde, offrent un aspect obscur et mystérieux; mais est-il au dessus du pouvoir de cet Etre suprême, qui fait jaillir la lumière des ténèbres

les plus épaisses, de dissiper ces sombres nuages et de retirer par degrés le genre humain du labyrinthe de la superstition et du vice? Était-il plus probable, lorsque l'Évangile fut annoncé pour la première fois, qu'il triompherait d'une religion soutenue par tout ce que la superstition a de plus puissant, et qu'il étendrait jusqu'à nous ses consolantes influences? L'état actuel du monde rendit-il moins vraisemblable qu'il règnera un jour sur toute la surface de la terre, et qu'il dictera des lois à tous les humains? A la naissance du christianisme, les obstacles qui s'opposaient à ses progrès semblaient bien supérieurs aux moyens employés pour en établir l'empire; et puisqu'il les surmonta si glorieusement, que ne fera-t-il pas maintenant qu'il lui reste bien moins de progrès à faire. Les rayons bienfaisans du *Soleil de Justice* ont percé le sombre nuage qui le cachait à nos yeux; livrons-nous donc au juste espoir que son action sera assez puissante pour le dissiper entièrement; soyons assurés que, montant par degrés jusqu'à son midi, il produira enfin ce jour parfait, où la paix et la vérité régneront parmi toutes les nations. *Cette petite famille multipliera par milliers; et du plus faible sortira une puissante nation. Je suis l'Éternel, je hâterai cela en son tems.*

ESAIÉ ne se borne pas à prédire que la religion obtiendra enfin un triomphe complet sur la superstition; il offre encore la liaison la plus intime entre les progrès de la foi chrétienne et le bonheur du genre humain. S'il nous annonce que *la connaissance de l'Eternel remplira la terre, quelle conclusion en tire-t-il? qu'on ne nuira plus, qu'on ne fera plus aucun dommage à personne dans toute l'étendue de la montagne de Dieu. Tel est le sujet intéressant sur lequel je me propose de diriger vos réflexions. Il est bien convenable à la circonstance qui nous rassemble; et combien n'est-il pas nécessaire dans ces tems calamiteux, où l'indifférence religieuse multiplie ses ravages. La plupart des hommes n'attachent aucune importance à la propagation du christianisme parmi les nations sauvages. Beaucoup ont adopté cette opinion funeste, que la vertu peut régner dans le cœur, quelle que soit la religion qui le dirige. Ils affectent le respect le plus profond pour les principes de la morale; mais les vérités de la religion, ils les relèguent à l'écart, comme des objets purement spéculatifs, dont l'influence est à peine sensible sur les actions, et qui sont la source des discussions les plus violentes. Persuadés que la conduite de l'homme est toujours déterminée par des principes et des projets relatifs à l'état actuel des*

choses, ils en concluent que la connaissance de la religion ne saurait avoir une liaison directe avec le vrai bonheur. — Combien cette opinion est opposée aux vérités que la religion nous enseigne, et aux devoirs qu'elle nous prescrit; c'est ce qui est suffisamment démontré. Combien elle nuit au bonheur général, et aux vrais intérêts du genre humain; c'est ce que je me flatte de faire voir à toutes les personnes qui m'écouteront sans prévention.

La connaissance de l'Eternel, dont parle notre texte, n'est point bornée à celle que la nature nous donne de la Divinité. Il est évident que le Prophète parle ici de l'avènement du Messie, où le genre humain devait recevoir sur la Divinité, sur ses perfections et sa providence, des notions infiniment plus étendues, plus sublimes que celles de la raison abandonnée à ses seules lumières. *La connaissance de l'Eternel* embrasse donc à la fois les principes du christianisme et ceux de la religion naturelle. A quel point cette science auguste influe sur le bonheur général, c'est ce que nous reconnaitrons, si nous envisageons l'homme sous le double rapport, I. d'individu, II. de membre de la société.

I. CONSIDÉRANT d'abord l'homme indivi-

duellement, prouvons que la connaissance de la vraie religion lui offre deux avantages également importans. Elle perfectionne son esprit et son cœur ; elle le console dans toutes ses afflictions.

PREMIÈREMENT, combien d'avantages une profonde connaissance de la religion et une foi solide n'offrent-elles pas à l'homme ? Par elles il travaille avec succès à la perfection de son ame ; il fait des progrès dans l'étude des objets utiles et dignes d'estime ; il acquiert les dispositions et les habitudes nécessaires par jouer un rôle distingué sur le théâtre du monde ; il se prépare enfin aux fonctions les plus nobles dans la vie à venir. Tout homme qui augmente la somme de ses connaissances, fait un pas vers la perfection. Plus il étend la sphère de son intelligence, plus il embrasse d'objets, sur-tout si ces objets sont assortis à l'excellence de son origine et de sa destination ; et plus ces facultés spirituelles, la gloire, le bonheur de l'homme, prennent de force, et font de progrès vers la maturité. Mais si ses recherches sur la religion sont purement spéculatives, quelque noble que cette théorie soit en elle-même, on ne peut la regarder comme essentielle à son bonheur. Si nous recommandons cette étude à l'homme,

c'est qu'elle est le seul moyen de former son cœur et d'éclairer sa conduite. Ces idées sublimes et touchantes que la religion chrétienne nous donne de Dieu, le Père universel des hommes, le Gouverneur puissant et juste de l'univers, le modèle de la perfection la plus pure, *l'Auteur de toute grâce et de tout don parfait*; inspiré dans toute son administration par un amour inviolable pour l'ordre, la vérité et la vertu; protégeant sans cesse les gens de bien, veillant sur leur bonheur, défendant leurs vrais intérêts; dirigeant vers cet usage, dès le commencement des siècles, toute l'étendue de sa puissance, et tous les conseils de sa sagesse; ces idées grandes et libérales enflamment la piété, fortifient l'amour du devoir. Elles encouragent l'homme dans la pratique de la vertu; elles lui démontrent que, sans la justice, il n'existe point de vraie jouissance sur cette terre, point de félicité dans le ciel.

L'Évangile a porté au plus haut degré de la clarté et de l'évidence, ces vérités que la nature n'avait que faiblement entrevues. Il nous a développé le système entier de la Providence; il nous a prouvé que ce système est particulièrement adapté à nos circonstances et à nos besoins; que son but essentiel est de nous retirer de cet état de corruption dans lequel nous som-

mes plongés, de nous ramener dans les voies de l'intégrité, de nous rétablir dans les bonnes grâces de notre Créateur. La manière dont Dieu a mis en exécution ce projet bienfaisant, présente, sous le point de vue le plus frappant, l'importance de la vertu, et l'amour inviolable qu'il lui porte. Si son Fils unique parut sur la terre pour nous éclairer par son exemple comme par ses préceptes; s'il s'offrit en sacrifice propitiatoire pour les péchés du monde, c'est dans l'intention d'*établir à jamais le règne de la justice, de purger nos consciences des œuvres mortes, de nous porter à servir le Dieu vivant, de nous racheter de toute iniquité, et de se former un nouveau peuple zélé à faire de bonnes œuvres.* Cette intervention miséricordieuse du Maître du monde, réfléchit le plus vif éclat sur sa bonté et sur le soin particulier qu'il prend des intérêts moraux de ses enfans. Elle nous offre encore les plus justes sujets de confiance. Elle nous présente un objet sur lequel nous pouvons fonder nos plus chères espérances. Elle en appelle à un événement éclatant qui porte dans notre ame une évidence fort au dessus de celle des raisonnemens les plus spécieux. Elle nous assure que *Celui qui n'a point épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour*

tous les hommes, nous donnera toutes choses avec lui *.

Si la doctrine de la rédemption place le Gouvernement divin dans le jour le plus aimable ; si elle encourage tous les cœurs vertueux dans la pratique des devoirs moraux, elle offre en même tems un objet très-effrayant, très-solen- nel. Elle pénètre l'ame de la plus profonde vé- nération pour la Providence. Elle démontre que le péché porte avec lui un caractère profond de malignité. Elle annonce que le crime a des con- séquences qui nous sont inconnues, soit dans leurs causes, soit dans leurs effets ; mais qu'elles doivent être terribles, puisqu'elles engagèrent le Souverain du monde à interrompre le cours ordinaire de son administration, et à employer un moyen si extraordinaire pour réhabiliter l'homme déchu. Que cette pensée est sublime ! Qu'elle est propre à toucher nos cœurs, à les ra- mener aux réflexions les plus sérieuses ! La sainteté de Dieu, la rigueur de sa justice, l'importance des fonctions qui nous sont assignées, toutes ces idées nobles et augustes nous dégagent peu à peu des vanités de la vie humaine ; elles impriment sur la vertu un caractère de grandeur, de dignité. Elles parviennent sur-tout à pro- duire ces puissans effets, en découvrant la liaison

* Rom. VIII, 32.

intime qui existe entre cette vie et la vie à venir ; en nous enseignant que nous *semons maintenant ce que nous moissonnerons* dans la suite ; que nous sommes engagés dans un cours d'épreuves qui nous conduira dans le séjour des récompenses, ou dans celui des punitions, selon qu'il se terminera à notre avantage, ou que nous persisterons dans nos écarts. Une révélation si positive nous élève fort au dessus des *doutes, des conjectures, des raisonnemens incertains* que la raison, réduite à ses seules lumières, offrait sur l'état futur de l'homme. Elle présente à nos yeux ce qui peut seul avoir une influence puissante sur notre conduite : des promesses et des menaces, une loi sanctionnée par l'autorité, un Gouverneur et un Juge, tous les motifs enfin qui peuvent porter dans l'ame l'espérance ou la crainte, accompagnés de cette sublime déclaration : *Ainsi l'a dit l'Eternel des Armées*. En un mot, l'évangile déploie à nos yeux le plan vaste et magnifique de la Providence ; et il n'oublie rien de ce qui peut imprimer dans notre ame cette persuasion intime que nous sommes tous soumis au gouvernement moral du Juge suprême.

LES bornes de ce Discours ne nous permettent point de présenter un tableau complet des

principes de la doctrine chrétienne. Mais l'esquisse que nous en avons donnée suffira pour convaincre tous les esprits dégagés de préjugés, que la connaissance de cette doctrine est intimement liée à la perfection de l'homme, par conséquent à son bonheur. J'interrogerai maintenant ceux qui prétendent que la vertu est le seul principe, soit de la perfection, soit de la félicité. Je leur permettrai de porter au plus haut degré l'autorité de la conscience, la force et l'évidence de ses arrêts; mais je leur demanderai s'ils peuvent refuser de reconnaître que le but naturel des vérités de la religion est de sanctionner ces arrêts, et de fortifier cette autorité; de faire naître, lorsque cela devient nécessaire, les émotions les plus efficaces; d'inspirer une nouvelle horreur pour le vice, d'offrir de nouveaux motifs à la vertu? Je leur demanderai s'ils oseraient affirmer que leur conscience n'eût jamais besoin de ces secours puissans, pour les diriger parmi tant de ténèbres et d'incertitudes; pour les soutenir dans les voies de la vertu, malgré leur faiblesse, leur irrésolution, et le penchant fatal qui les entraîne au vice?

Malgré les excellens effets de la religion dans le monde, on se permet néanmoins de douter de leur influence sur les mœurs. On allègue diverses objections contre ce système consolant.

L'expérience, dit-on, démontre qu'il n'existe point une liaison nécessaire entre la connaissance de la religion et l'exercice de la vertu ; et l'on ose en conclure que rien ne nous garantit que leur propagation produira dans la conduite un changement proportionné à leur importance. Cette objection a quelque fondement, je l'avoue, puisque nous admettons que la connaissance de la religion, et notre soumission à ses lois saintes, ne nous conduisent que par degrés à cette foi solide qui, selon l'écriture, est le seul moyen de *purifier le cœur*. Mais, quoiqu'il n'y ait pas une liaison nécessaire et invariable entre ces principes et leur pratique, il est néanmoins incontestable que cette liaison existe réellement. La religion ouvre à la vertu les avenues de nos cœurs. Et puisque son but est de nous rendre meilleurs, la sagesse nous dirigera dans cette étude, et le devoir nous imposera la loi d'y persévérer. D'ailleurs, elle finira par produire des effets salutaires ; ces effets seront même beaucoup plus fréquens que le monde ne le croit et ne l'observe communément. Sans parler de ces hommes qui furent la gloire et l'ornement du monde chrétien, par leur zèle pour la religion et pour la vertu, combien n'en est-il pas dans les conditions les

plus obscures, qui ne sont point aperçus par ceux qui n'étudient que superficiellement le cœur humain, et sur la conduite desquels la religion a la plus grande influence? Lors même qu'elle n'exercerait pas un empire absolu sur ces esprits légers qui n'ont point de solidité dans le caractère, et qui n'ont jamais réfléchi sur leurs devoirs, elle leur offre des avantages dont ils sont loin de se douter. Elle poursuit le vice jusques dans ses derniers retranchemens. Souvent elle l'arrête avant que le mal soit sans remède; et si elle ne réforme pas entièrement le pécheur, elle maintient du moins l'ordre social. Ceux dont nous redoutons la méchanceté, seraient bien plus dangereux encore; le monde aurait bien plus à souffrir de leur licence effrénée, s'ils n'avaient point connu la religion. Elle jette secrètement dans leur cœur des semences de bonté, que d'heureuses circonstances développent dans la suite; et si on ne le remarque pas, c'est que la réforme du pécheur n'est point aussi éclatante que ses crimes. Concluons donc, d'après le but primitif de l'instruction religieuse, que ses heureux effets ne sont point aussi rares qu'on se plaît à le supposer. On peut beaucoup mieux juger de son influence par sa nature et par son but, que par des observations

tirées d'une expérience souvent aussi bornée dans son objet, que fausse dans ses conclusions.

Un fait incontestable nous fournit une nouvelle démonstration de l'influence des principes religieux sur les mœurs. Ceux qui soutiennent l'inutilité d'étendre le règne de l'évangile dans le monde, parce que ses effets sur la conduite sont peu considérables, n'ont pas de peine à rassembler des exemples pour prouver que la foi, lorsqu'elle est aveuglée par l'erreur ou par les passions, produit dans la société les désordres les plus funestes. Ils peignent avec les plus sombres couleurs les suites funestes de la superstition et de l'enthousiasme. Ils attribuent essentiellement à ces deux erreurs de l'esprit, la corruption du cœur et la perversité des mœurs publiques; ils expliquent même comment elles parvinrent à faire taire les lois, à subjuguier la raison, à bannir de l'ame tous les sentimens d'humanité. On ne saurait nier ces faits déplora- bles. Mais parce que de faux principes religieux ont exercé sur le cœur humain une énergie si puissante, en conclura-t-on que ceux qui sont conformes à la raison et à l'évangile, ne produiront aucun heureux changement? Etrange opinion! Quoi! une religion, ouvrage des passions humaines, pourrait avoir une puissance si

funeste, tandis que la vraie religion n'aurait aucune influence sur les mœurs! Quoi! la foi, si active dans le premier cas, le serait si peu dans le second! — Une opinion de cette nature n'entrera jamais dans l'esprit d'un observateur impartial, et d'un homme raisonnable. L'histoire entière du genre humain est une démonstration que les principes religieux, de quelque nature qu'ils soient, influent irrésistiblement sur le cœur, qu'ils forment le caractère, et dirigent la conduite. Les maux que de faux principes ont produits dans le monde, nous font sentir combien il nous importe de nous prémunir contre l'erreur. Mais ils nous indiquent ce que la foi peut opérer; ils nous font espérer qu'elle fera bien plus encore quand elle recevra une bonne direction. Ce fleuve qui submerge et ravage toute la campagne, lorsqu'il a franchi les rives qui le retenaient, l'embellit et la fertilise, dès qu'il a repris son cours habituel. Opposera-t-on que la superstition est plus puissante dans ses effets que la vérité, parce qu'elle a plus de rapport avec la folie et la corruption des hommes; mais la vérité a de son côté l'approbation de Dieu, et ses faveurs les plus précieuses. Augurons bien du succès d'une cause si bonne en elle-même, et si utile au genre humain. La vérité est puissante, elle

trionphera un jour. Répondons-en les *semences incorruptibles* aussi loin que nous le pourrons, et soyons persuadés que Dieu leur donnera tôt ou tard l'accroissement. — Après avoir prouvé que la connaissance de la religion offre à l'homme l'avantage précieux de perfectionner son esprit et son cœur, recherchons,

EN second lieu, comment elle le console et le soutient dans les afflictions. Voilà sans contredit le triomphe du christianisme. Voilà l'argument le plus propre à engager ceux qui s'intéressent au bonheur de l'humanité, à faire des vœux ardens pour qu'il étende sa lumière bienfaisante sur toute la surface de la terre. Sans la foi et l'espérance, fruits de la révélation, que resterait-il à l'homme ici bas? Il serait comme un étranger dans ce vaste univers. Les lois et les opérations de la nature ne lui sont connues qu'imparfaitement; l'origine et la fin des choses sont enveloppées pour lui dans une mystérieuse obscurité; il ne peut découvrir avec certitude, ni d'où il vient, ni dans quel but il reçut l'existence; il ignore si le Maître auquel il est soumis est indulgent ou sévère; comment il doit expliquer la plupart des dispensations de la Providence, et quel sera son destin lorsqu'il

quittera ce monde. Situation désespérante pour un homme qui réfléchit sérieusement ! Plus il a de vertu, plus sa sensibilité est en danger de succomber sous le poids d'une pensée si accablante. Et quand il aurait le pouvoir de bannir ces pénibles réflexions ; quand il passerait toutes les heures de sa vie dans de frivoles amusemens, une existence remplie par de telles occupations ne lui paraîtrait-elle pas un malheur certain ? Mais est-ce là le but pour lequel l'homme a été placé sur cette terre ? Loin de le croire lui-même, il a la conscience de sa fragilité, de sa faiblesse naturelle ; il se voit environné de mille dangers ; et son cœur se livre à une sombre mélancolie, dans la crainte des maux auxquels il peut être exposé avant d'arriver au terme de l'existence. Dans un état si cruel, lui révéler un Dieu suprême, tel que la religion chrétienne le fait connaître, c'est lui révéler un Père et un Ami ; c'est introduire un rayon d'une lumière bienfaisante au milieu des ténèbres qui enveloppent la vie humaine. Auparavant c'était un orphelin délaissé dans un désert inculte, sans guide, sans asyle ; maintenant c'est un enfant bien aimé, admis dans une retraite paisible, d'où il peut braver l'inclémence des saisons et la fureur des vents. Il sait quel protecteur il doit

invoquer, à quel ami il peut confier ses peines; dans quel sein répandre ses larmes, et de quelle main attendre du soulagement.

L'expérience nous le démontre; quand le cœur est blessé par un malheur récent, rien n'adoucit ses plaies comme le baume de la religion. Elle dissipe la douleur la plus sombre; elle adoucit les peines les plus cruelles, par la certitude de la Protection divine, par la perspective d'une bienheureuse immortalité. L'homme s'attache avec la plus vive joie à ces espérances délicieuses; et lorsqu'il est arraché des bras de ses amis, il s'en console, dans la pensée qu'il possède dans le ciel un Ami qui ne l'abandonnera jamais. Des raisonnemens subtils sur la nature humaine, et les leçons que nous donne la philosophie pour nous élever au dessus des événemens, peuvent occuper le cœur tandis qu'il est tranquille; ils parviennent même à le calmer, lorsqu'il est légèrement froissé par l'affliction. Mais est-il déchiré par un chagrin violent, alors qu'ils sont froids, qu'ils sont superficiels tous ces argumens, comparés aux promesses positives de Dieu! Sa parole est pour l'ame une *ancree également sûre et inébranlable*. Elle est la consolation de tous les gens vertueux; elle calme leurs cœurs dans un tems où les raisonnemens les plus persuasifs ne produiraient nul effet.

C'est sur-tout à l'approche de la mort , de ce moment redoutable , dont la pensée seule plonge l'ame dans la plus cruelle inquiétude sur sa destination future , que la religion fait sentir au chrétien son pouvoir consolateur. Ici l'évangile déploie à nos yeux les richesses inestimables de la Bonté divine. Non-seulement il nous révèle la vie et l'immortalité , mais il nous fait connaître un Médiateur ; il proclame une loi de miséricorde ; il nous assure que Dieu verra sans colère les faiblesses de l'homme humble et repentant ; que ce Père tendre nous encouragera par sa présence , lorsque *nous passerons à travers la vallée de l'ombre de la mort* , et qu'il nous transportera sans accident dans les régions éternelles du repos et de la félicité. Rassuré , fortifié par ces pensées consolantes , le fidèle abandonne cette terre sans crainte et sans regret. Mais cette période formidable , où la nature éprouve des combats si violens , cette heure qui développe tous les mystères du cœur humain , comment la soutiendra-t-il ce malheureux qui ne connut point la religion , ou qui n'écoula jamais sa voix consolante ? Un sentiment secret lui dit qu'il n'a point rempli les devoirs qui lui furent imposés ; et sa conduite passée élève dans son ame les souvenirs les plus amers. Il souhaite d'exister après la mort , mais

il redoute de survivre à sa dépouille mortelle. Ne connaissant point celui qui gouverne l'univers, il ne sait si les efforts qu'il fait pour obtenir son pardon, ne seront point infructueux. Tout ce qui l'environne est couvert à ses yeux d'une obscurité qui le fait frissonner; et au milieu des doutes, des perplexités dont il est la proie, son ame tremblante est arrachée malgré elle de sa dépouille mortelle. Les infortunes de la vie l'accablaient d'un poids insupportable, et la mort le laisse sans consolation, sans appui. Le soleil s'enveloppe à ses yeux d'un nuage impénétrable, et la nuit du trépas couvre sa tête courbée sous le poids de la douleur.

Après avoir indiqué les avantages que la *connaissance du Seigneur* offre à l'homme considéré comme individu, voyons maintenant,

II. Les heureux effets qu'elle produit sur lui comme membre de la société. J'ai anticipé cette partie de mon sujet par les réflexions qui l'ont précédée. Toutes les lumières que l'homme reçoit comme individu, deviennent, en effet, un avantage réel pour la société. Elle recueille le fruit des vertus des membres qui la composent; et plus chaque citoyen déploie de bonnes dispositions, plus la patrie fleurit et prospère.

La religion ne borne point là ses heureux

effets; mais son but direct est d'épurer le commerce social, et d'encourager les projets formés pour le bonheur public. Elle est le grand instrument dont le génie se sert pour civiliser les peuples, et pour les unir entre eux. Elle réprime la férocité de leurs passions; elle adoucit la rudesse de leurs manières. Disons même qu'il n'existe point de société régulière, qu'il est même impossible qu'il en existe aucune, sans principes religieux. Ceux qui, dans les premiers âges du monde, entreprirent de réunir en corps de nations ces hordes sauvages errant dans les forêts, sans lois, sans morale, de les rassembler dans des cités et de leur proposer une forme de gouvernement, reconnurent bientôt que le seul moyen d'y parvenir était de gagner leur confiance, en leur donnant une religion et un culte. Les plus sages législateurs regardèrent le respect pour la Divinité comme le principe de l'administration civile; et ils établirent sur cette base tout le système de leur politique. Si l'hommage accordé au Pouvoir souverain de l'univers, malgré la superstition et l'erreur qui le dégradent, était si nécessaire au bonheur social, combien ne le sera pas le culte raisonnable que prescrit l'évangile? La vraie religion jette les fondemens d'une soumission régulière aux lois, et au souverain de qui elles émanent,

parce qu'elle accoutume l'homme à craindre la puissance de Dieu, à respecter sa sagesse, à reconnaître sa bonté. Ce principe naturel d'association forme un nouveau lien pour unir ses disciples, et pour sanctifier toutes leurs relations réciproques. Ces temples augustes consacrés au Roi de l'univers; cet hommage religieux que ses enfans rendent en commun à leur Père céleste; ce sentiment intime qu'ils dépendent tous du même Protecteur, qu'ils sont tous liés au devoir par les mêmes chaînes, qu'ils partagent les bienfaits de la Bonté suprême, qu'ils sont appelés aux mêmes récompenses: ces idées touchantes pénètrent l'ame des plus douces émotions; elles l'ouvrent à l'amitié la plus sincère; elles resserrent, elles fortifient toutes les liaisons du cœur. La doctrine chrétienne déclare une guerre ouverte à l'oppression et à la tyrannie; mais elle inspire un profond respect pour les bons Rois et pour les bons Gouvernemens. Elle réprime la licence et dissipe les séditions; elle inspire aux sujets une sage obéissance envers leurs supérieurs légitimes, et un amour inviolable pour ceux qui cherchent à les rendre heureux. Elle nous ordonne de craindre Dieu, d'honorer le Roi, de ne point nous associer avec ceux qui se

plaisent dans le désordre ou dans le changement.

La religion encourage encore tous les travaux qui tendent à augmenter les lumières et la splendeur de la société. L'expérience l'a démontré : plus ses divines influences s'étendent au loin, plus les sciences fleurissent, plus les arts libéraux sont cultivés et perfectionnés. Des idées justes de la religion donnent à l'ame du courage et de l'élévation. Elles engagent le chrétien à penser par lui-même, à n'adopter aucun principe qu'après un mûr examen, et à ne point soumettre sa conscience au jugement des hommes. De là son horreur naturelle pour l'esclavage; de là son amour pour la liberté, son respect pour les lois, sa vénération pour les monarques justes et bienfaisans. Le despotisme n'étend plus maintenant son sceptre de fer que sur les aveugles disciples de Mahomet ou des faux dieux, parce que la violence appela toujours à elle l'erreur et le mensonge pour affermir son trône. Dans ces siècles de férocité, où la plus grossière superstition gouvernait tout le monde chrétien, l'oppression, l'esclavage marchaient à sa suite. Le nuage épais de l'ignorance avait enveloppé l'Europe entière; et le genre humain était menacé de retomber dans

la barbarie des premiers âges. Mais les sciences, les arts, la liberté civile ont retiré insensiblement le monde de cet état d'ignorance et de cruauté. La religion s'est offerte au cœur sous un aspect plus doux, plus tolérant. Elle a abjuré toutes les atrocités commises sous son nom. Elle a repris son éclat primitif.

Elle fait plus encore; elle est la base sur laquelle reposent l'ordre moral et la confiance publique. Elle est la plus sûre défense de l'homme contre l'homme, le boulevard de la justice, le soutien des lois. La dernière ressource de la vérité, sa caution la plus sacrée, le serment, cet acte solennel, sans lequel la société ne saurait subsister, tire toute son autorité du profond respect que celui qui le prête éprouve pour le Dieu, qu'il appelle publiquement en témoignage. Bannir la religion de la société, c'est briser tous les liens qui enchainent l'homme à l'homme; c'est ébranler la colonne fondamentale de la foi publique et des promesses mutuelles; c'est détruire cette sûreté générale et particulière, qui est l'objet essentiel des lois. Les lois humaines sont insuffisantes dans une infinité de circonstances qui intéressent essentiellement le salut du genre humain. Elles seraient souvent sans force pour maintenir l'ordre et la paix, si le sentiment de la puissance divine n'imposait un

frein aux passions des hommes , si le dogme des récompenses ou des punitions futures , effrayant la conscience , ne suppléait à l'insuffisance des lois et des gouvernemens humains.

La religion influe si puissamment sur le bonheur public , que la description la plus énergique que nous puissions faire d'une société livrée à l'anarchie et à la corruption des mœurs , c'est de dire que la crainte de Dieu n'habite point dans son sein. Aussitôt , l'imagination se représente tous les citoyens abandonnés au vol et au brigandage , à la perfidie et à la trahison , trompant et trompés à leur tour , opprimant et opprimés , consumés par des fureurs intestines , et affaiblissant le corps entier , au point qu'il devient la proie du premier usurpateur. Voulons-nous , au contraire , offrir une idée distincte d'une société parvenue au plus haut degré de la gloire , de la félicité , qu'il nous suffise d'affirmer que la foi chrétienne exerce son influence sur tous les individus qui la composent. Aussitôt la scène la plus délicieuse s'ouvre à nos yeux. Nous voyons disparaître toutes les causes de la désunion publique ; les citoyens , animés de ce noble esprit d'amour et de charité que notre sainte religion inspire à ses disciples , se consacrent entièrement à l'exécution de ces grands projets , qui ne laissent

nulle place dans le cœur aux jalousies et aux rivalités. Nous voyons les familles, les cités, tous les corps qui participent à l'administration publique, vivre dans l'amitié la plus intime, et travailler d'un cœur et d'une ame à l'intérêt général. Nous voyons les goûts épurés, la sobriété rétablie, les mœurs ramenées à leur simplicité primitive, une vertueuse émulation diriger les entreprises; et la joie, le contentement régner dans tous les cœurs. Laissons les politiques imaginer les projets les plus spécieux pour le bonheur public : la religion, la vertu ; voilà les seuls ressorts de la force, de la prospérité d'une nation. Si ces ressorts perdent leur énergie, toute la sagesse humaine ne saurait les remplacer. Mais qu'ils agissent avec l'activité qui leur est propre, alors ils retireront la société de cette dégradation où elle est encore plongée; ils la rapprocheront, par la grace divine, de cet âge heureux où *les nations ne tireront plus l'épée l'une contre l'autre, où l'on n'apprendra plus à faire la guerre.*

Une considération digne de l'attention la plus particulière, achèvera le tableau des avantages que la connaissance de la religion procure à la société. C'est que si l'on ne jette pas dans le cœur humain une *bonne semence*, il produira infailliblement de *l'ivraie*. Un penchant irré-

sistible nous entraîne vers la religion. La nature a préparé notre ame à recevoir l'impression d'une doctrine surnaturelle. Cette disposition indélébile est un agent dont l'homme superstitieux et l'enthousiaste n'ont su que trop bien profiter, pour manier à leur gré le vulgaire ignorant. Combien de formes monstrueuses ils lui ont fait prendre, et combien de maux il en est résulté, c'est ce qui n'est que trop connu. Mais ce n'est pas là tout le danger. La faiblesse d'ame, qui est la suite de cette ignorance, donne le plus grand avantage à l'homme mal-intentionné, s'il sait profiter, pour remplir ses vues intéressées, du penchant de la multitude à la superstition. La superstition, ce mal déjà si funeste par lui-même, a des conséquences bien plus redoutables encore, lorsqu'elle devient l'instrument dangereux d'une fourberie ambitieuse, ou d'une adroite tyrannie. Travaillons donc avec un zèle infatigable à propager la doctrine de l'évangile, afin que les principes simples et raisonnables de la religion, prennent dans tous les cœurs l'empire qu'une grossière idolâtrie ou une aveugle incrédulité tendent sans cesse à usurper.

Cette considération suffit pour démontrer l'utilité des travaux de la Société, établie pour la propagation de la foi chrétienne. Dans sa

sagesse elle a dirigé toutes ses instructions vers ces contrées lointaines où domine l'ignorance et l'erreur; donc les habitans n'ont reçu aucun secours de l'éducation et de l'instruction; et qui sont exposés à des séductions propres à les détourner des sentiers de la vérité. Les louables efforts de cette Société, répandant les connaissances religieuses et morales dans des climats étrangers, ont déjà été couronnés des plus glorieux succès; et combien ne peut-on pas encore en attendre de votre pieuse et infatigable sollicitude. Poursuivez une si belle carrière. Que les difficultés ne vous rebutent point. Tirez tous vos motifs de votre cause même; et loin d'avoir *jamais honte de prêcher le Christ crucifié*, que votre voix répète sa gloire et ses vertus jusqu'aux limites de la terre. Par là vous prouverez que vous sentez le prix inestimable de la faveur que Dieu vous a faite, en mettant en vos mains le flambeau de la vérité. Par là vous goûterez la douce satisfaction de rappeler au bonheur ceux qui sont *près de périr, manque de connaissance*. Par là vous accélérerez cette heureuse période annoncée par la plupart des Prophètes; cette époque où *l'Éternel régnera sur toute la terre, où il n'y aura qu'un seul Éternel, où son empire sera universel, où son nom sera célébré depuis le soleil levant jus-*

qu'au soleil couchant ; où l'on ne nuira point, où l'on ne fera aucun dommage à personne dans toute l'étendue de sa sainte montagne, où le jugement habitera le désert, et la justice les campagnes fertiles ; où les lieux sauvages se réjouiront et fleuriront comme la rose ; où la terre sera remplie de la connaissance de l'Eternel, comme le fond de la mer des eaux qui le couvrent*.

* Zach. xiv, 9. Malach. i, 11. Esaie, xi. — xxxii, 16. — xxxv, 1.

SERMON XI.

SUR L'OISIVETÉ.

MATTHIEU, XX, 6.

*POURQUOI demeurez-vous tout le jour ici
sans rien faire?*

UNE observation naturelle, et que nous vous avons souvent présentée, c'est que les tableaux que l'Écriture sainte nous offre d'une vie chrétienne, sont tous puisés dans des scènes actives. Si elle nous exhorte à nous préparer au combat, à fournir une carrière à la course, à nous efforcer d'entrer dans une porte étroite, et, dans le chapitre de notre texte, à travailler à une vigne, elle nous indique par-là qu'elle exige du chrétien une vie active, et que la paresse et l'indolence sont incompatibles avec l'espérance du Ciel.

On a cependant quelquefois supposé que l'industrie, considérée comme un devoir, n'a pour objet que les soins spirituels; et qu'il est permis d'être tout à la fois très-occupé comme chrétien, et très-oisif comme homme. De là cette opinion que la perfection religieuse ne peut s'acquérir que dans de profondes retraites, où l'on s'éloigne de toute fonction civile, où l'on consacre tout son tems à des exercices de dévotion. Les partisans de cette opinion supposent que la religion n'a que de faibles rapports avec les affaires du monde; que ses devoirs sont isolés de toute autre occupation, et qu'ils n'ont aucune relation avec le commerce qui lie les hommes entre eux. Ils veulent que le parfait chrétien mène une sorte de vie angélique, séquestré des affaires et des plaisirs de ce monde méprisable. L'évangile, au contraire, nous enseigne que la religion du Christ a été fondée pour l'avantage de la société. Elle s'adresse à l'homme engagé dans les affaires d'une vie active; elle dirige ses exhortations à tous les rangs et à tous les états; au magistrat et au sujet, au maître et au serviteur, au riche et au pauvre, à celui qui achète et à celui qui vend, à ceux qui *usent* du monde et à ceux qui en *abusent*. Il est quelques devoirs sans doute qui obligent à mener une vie privée et solitaire; mais les

plus importans ne peuvent être remplis qu'au milieu du monde, où il nous est ordonné de *faire luire notre lumière, afin que nos bonnes œuvres glorifient notre Père qui est dans le Ciel.* Ce monde nous est représenté dans les paroles qui précèdent notre texte, comme la vigne du Seigneur, où Dieu assigna une tâche à chacun de nous. Le travail est prescrit à tous les états, à tous les âges. Il nous est ordonné de travailler à la troisième, à la sixième, à la *onzième heure du jour*, si nous ne voulons pas mériter du grand Propriétaire de la vigne ce reproche : *Pourquoi demeurez-vous tout le jour ici sans rien faire?* Nous pouvons, je l'avoue, nous occuper de beaucoup de choses, et négliger la *seule chose nécessaire.* Nous pouvons être très-actifs, et néanmoins très-mal employés; mais quoiqu'on puisse être fort industrieux sans être religieux, aucun homme, nous devons vous en prévenir, ne peut être oisif sans être corrompu; c'est ce que je m'attacherai à vous démontrer dans la suite de ce discours, destiné à combattre un vice trop commun dans toutes les classes de la société. Le supérieur déclare à ses inférieurs, et le père à ses enfans, que la paresse est la mère de tous les vices; tandis que dans leur propre conduite, ils donnent souvent l'exemple de ce qu'ils blâment

sévèrement dans les autres. Je m'efforcerai donc de vous convaincre que l'homme oisif est également insensé et criminel, car il ne vit ni pour Dieu, ni pour le monde, ni pour lui-même.

Il ne vit point pour Dieu. Le Puissant, le sage Créateur du monde n'a rien fait en vain. La plus légère réflexion suffit pour nous convaincre qu'il avait un but utile en nous plaçant sur cette terre. L'homme ne porte en lui aucune empreinte de négligence ou d'inutilité. Il a reçu l'empire sur tout ce qui existe autour de lui. Il possède un grand nombre de facultés et d'organes qui le rendent habile à tout. Il est doué d'une raison susceptible des plus importantes découvertes. La révélation même lui apprend que, racheté de la misère par la mort du Christ, il est destiné à s'élever par des progrès successifs à un rang plus éminent encore dans l'univers de Dieu. Dans cette situation, distingué, favorisé, soutenu par son Créateur, sera-t-il excusable s'il ne s'applique pas à faire de continuel progrès, s'il ne poursuit aucun projet utile, s'il passe sa vie dans l'oisiveté, consumant inutilement les fruits de la terre, et dissipant ses jours dans le songe de la vanité? L'existence est un dépôt sacré; celui qui en fait un mauvais usage, et qui la dissipe comme une ombre,

se révolte contre son Auteur. — Jetez les yeux autour de vous, et vous verrez l'univers entier plein d'activité. L'action est le génie de la nature. C'est par le mouvement et l'exercice que le système du monde est maintenu dans un équilibre parfait. C'est l'ordre et la subordination entre ses différentes parties, qui entretiennent la perfection du tout. Les corps célestes roulent perpétuellement dans l'espace. Le jour et la nuit recommencent incessamment la course qui leur fut tracée. La terre et les eaux produisent constamment les opérations qui leur furent assignées. Rien ne demeure en repos ; tout est vivant, tout est animé dans ce vaste univers. — Au milieu de cette scène d'activité et de travail, l'homme seul demeurera-t-il oisif et immobile ? Seul dans la création, aura-t-il le droit de vivre dans l'indolence, pendant qu'il lui fut tant donné à faire ; pendant qu'il a tant de moyens de perfectionner sa nature, d'avancer la gloire du Dieu qui l'a créé, et de contribuer au bien général.

Il n'existe pas dans le cœur de l'homme un sentiment plus naturel et plus général que celui que nous serons appelés à rendre compte à Dieu de nos œuvres.

C'est une vérité que l'homme même le plus scélérat ne saurait bannir de son âme. Tous les peuples se sont réunis dans la persuasion

qu'il viendra une époque où le Tout-Puissant déploiera l'auguste caractère de Juge de toutes ses créatures. Un secret pressentiment agite tous les cœurs. La conscience a déjà dressé son tribunal ; elle dicte par anticipation la sentence qui sera confirmée dans cette solennelle catastrophe. Humilions-nous donc souvent au pied de ce tribunal dans une sérieuse méditation, et considérons quel compte nous aurons à rendre à celui qui nous a faits. « Je vous ai placés ,
» nous dira le Juge suprême , dans un état où
» vous avez eu de nombreuses occasions d'agir,
» et de fréquentes facilités de vous perfection-
» ner. On vous a enseigné votre devoir ; vous
» l'avez connu. J'ai prolongé le cours de votre
» vie pendant un grand nombre d'années. Je
» vous ai environnés d'amis auxquels vous pou-
» viez être utiles ; je vous ai donné la santé ,
» l'aisance et du loisir ; je vous ai doués de
» diverses prérogatives précieuses — Quels fruits
» ont produits ces talens que vous possédiez ?
» Quels avantages ont-ils offerts à vous-mêmes
» et aux autres ? Comment avez-vous rempli
» dans le monde les fonctions qui vous furent
» assignées ; comment avez-vous répondu à votre
» destination ? Produisez - moi quelque preuve
» que vous n'avez pas existé en vain » ? — O vous
qui n'êtes maintenant que des êtres nuls dans

le monde, et un fardeau dans la société, quelle réponse ferez-vous à ces terribles questions ?

II. LE Paresseux ne vit pas mieux pour le monde et pour ses semblables, qu'il ne le fait pour Dieu. S'il était un homme sur la terre qui eût reçu le privilège d'exister seul et indépendant de ses semblables, il pourrait alors s'attribuer la liberté de jouir dans la solitude, de l'aisance et de l'oisiveté, sans être responsable de la manière dont il lui plairait de consumer ses jours. Mais aucun homme sur la surface de la terre, ne fut doué de cette prérogative, ni le roi assis sur un trône glorieux, ni le mendiant couché dans sa cabane obscure. Nous sommes tous liés les uns aux autres par des relations réciproques. Elles forment la chaîne de notre mutuelle dépendance ; et celle-ci s'étend depuis l'état le plus élevé jusqu'à la plus humble situation. L'ordre et le bonheur ne peuvent se maintenir dans le monde, sans une continuelle observation des devoirs qui en sont le soutien ; et chaque membre du corps social est appelé à les remplir à son tour. Les supérieurs ne sont pas plus indépendans de leurs inférieurs, que les inférieurs ne le sont des premiers. Chacun a quelque chose à demander à l'autre ; et celui qui se soustrait aux obligations que son état lui

impose, celui qui refuse de contribuer pour sa part à la masse du bonheur général, mérite d'être proscrit de la société comme un membre indigne de vivre dans son sein. *S'il est un homme, dit l'Apôtre, qui ne veuille point travailler, il ne doit point manger* *. S'il ne veut rien faire pour la société, il n'a aucun droit à jouir de ses avantages.

On suppose souvent que l'industrie et la diligence sont des devoirs imposés au pauvre seul; et l'on attribue au riche le privilège spécial de vivre dans l'oisiveté. La raison est loin de justifier une telle erreur; on peut même établir que plus un homme est élevé dans la société, plus s'augmente en lui l'obligation d'être utile. Les demandes qu'on lui fait de toute part se multiplient. La sphère de son activité s'agrandit avec celle de son pouvoir. Quand on l'affranchirait de toute obligation envers ses inférieurs, quand on abolirait même le rapport des inférieurs avec les supérieurs, les liens qui unissent les égaux n'en existeraient pas moins. S'il n'est aucun homme, quel que soit son rang, qui n'ait fréquemment besoin de ses amis, comment peut-il penser qu'il ne leur doit rien à son tour? Comment peut-il persévérer dans une égoïste

* 2 Thess. III, 10.

indolence, et s'attendre à être servi par les autres, s'il ne s'empresse point à rendre service à son tour? — Quand il n'existerait d'autre loi en faveur de l'industrie que les relations que chaque homme entretient dans sa propre famille, ce souvenir serait bien suffisant pour faire rougir l'homme oisif. Prétendrait-il chérir ceux avec lesquels il est lié par les nœuds les plus intimes, et néanmoins se refuser à les soutenir, à les guider, à travailler à leur avancement dans le monde? Qu'il est immoral, qu'il est cruel, celui qui peut sommeiller dans une sensuelle nonchalance, tandis que les besoins et les sollicitations de sa famille sans secours, réclament autour de lui, mais réclament en vain, son vigoureux appui! Est-ce là un époux, un père, un frère, et mérite-t-il de porter ces titres sacrés? Combien de voix s'élèveront contre lui au dernier jour! Qu'il se rappelle ces paroles terribles de l'Écriture, et qu'il frémissse. Il est écrit dans la première Épître à Timothée, chapitre cinq et verset huit : *S'il se trouve quelqu'un qui n'ait pas soin des siens, et sur-tout des membres de sa famille, il a renoncé à la foi, et il est pire qu'un infidèle.*

III. L'homme oisif ne vit pas plus utilement pour lui-même que pour le monde. Les personnes

de ce caractère semblent même se conduire d'après des principes tout opposés. Elles s'imaginent que si elles s'écartent à cet égard du devoir, cette violation tourne du moins à leur propre satisfaction. Laissant à d'autres les serviles travaux de la société, elles croient se retrancher en sécurité dans la forteresse de la jouissance et du bonheur. Loin de partager cette opinion, nous affirmons et nous espérons de prouver que l'oisif se ferme tout accès à des progrès utiles; qu'il se livre tout entier aux vices les plus destructeurs; enfin, qu'il s'exclut volontairement de la jouissance des vrais plaisirs.

Premièrement il se ferme tout accès à des progrès utiles, à ceux de l'ame, du corps ou de la fortune. C'est la loi de notre nature, de la condition dans laquelle nous avons été placés dès notre naissance, que nous ne pouvons parvenir à rien de bon, à rien de grand, sans travail et sans industrie. La Providence a fixé un prix à chaque chose; et le prix du perfectionnement, c'est le travail. L'industrie, sans doute, est aussi exposée à des disgraces. *Le prix de la course n'est pas toujours au plus léger, et la victoire au plus intrépide*; mais dans le cours ordinaire des choses, sans courage on ne saurait gagner la bataille, et sans vitesse

on ne peut fournir la carrière avec succès. *Tout travail est suivi de quelque profit*, dit le sage ; *mais le paresseux ne sait que former des souhaits, et il n'acquiert rien* *. Si nous consultons et les progrès de notre esprit, et la santé de notre corps, nous reconnaitrons que l'exercice est le grand moyen de parvenir à l'un et à l'autre. La paresse affaiblit à la fois les facultés du corps et celles de l'entendement. En même tems qu'elle dérange et désorganise le système animal, elle couvre l'ame d'une rouille fatale qui la corrode, qui la consume, qui réduit en peu de tems le génie le plus brillant, au même niveau que l'intelligence la plus bornée. Les fortes nuances qu'on observe entre les hommes, résultent moins de la distinction que la nature a établie dans leurs facultés primitives, que de l'activité avec laquelle les uns ont perfectionné ces facultés, et de l'indolence où les autres sont restés plongés. A quoi servirait-il que nous possédions les germes des plus grands talens, si nous les laissons dormir et s'éteindre, loin de les cultiver ? Ce n'est pas leur possession secrète, mais leur exercice habituel, qui en constitue le mérite. Combien d'individus végètent dans une méprisable obscurité, qui se seraient élevés à

* Prov. xiv. 25, xiii. 4.

la plus haute distinction, si l'oisiveté n'avait pas détruit l'énergie de toutes leurs facultés ?

Au lieu de tendre à la perfection, tout décline, tout se détruit dans l'homme paresseux. Son caractère tombe dans le mépris. Sa fortune se consume. Le désordre, la confusion, l'embarras, marquent toute sa situation. Voyez avec quelles vives couleurs Salomon dépeint l'état de ses affaires : *J'ai passé auprès du champ du paresseux, et auprès de la vigne de l'indolent; j'ai trouvé que les épines y croissaient par-tout, que les chardons y abondaient, et que le mur de clôture était renversé. J'ai donc fait attention à ce qui s'offrait à mes yeux; et ce que j'ai vu m'a instruit* *. Au milieu des malheurs auxquels l'oisiveté voue ses sectaires, il faut qu'ils se condamnent à mille mortifications, partage inséparable de leur honteuse conduite. Qu'ils s'attendent à se voir méprisés par l'homme sage et vertueux, et dédaignés par ceux qui prospèrent dans le monde. Qu'ils se préparent à être supplantés par tous leurs rivaux en rang ou en richesses. Qu'ils se soumettent enfin à s'humilier devant des hommes maintenant bien supérieurs à eux dans le monde, mais qu'auparavant ils auraient rougi

* Prov. xxiv. 30, 31, 32.

de traiter comme leurs égaux. — Est-ce là la manière dont l'homme vit pour lui-même? Sont-ce là les avantages dont il s'attendait de jouir au sein du repos? Le duvet sur lequel l'oisif sommeille, peut d'abord paraître doux à ses bras efféminés. Mais bientôt il sentira qu'il recouvre une multitude d'épines. *Combien de tems dormiras-tu encore, ô paresseux! Quand te réveilleras-tu de ton assoupissement? Encore un peu de sommeil, encore un peu d'assoupissement; croise encore un peu les bras sur ton sein pour te reposer, et voici que l'indigence arrivera aussi vite qu'un courrier, et la pauvreté surviendra aussi promptement qu'un soldat**. Ce n'est cependant qu'une faible partie des maux auxquels s'expose l'homme plongé dans l'oisiveté; car,

En second lieu, tandis que ce genre de vie lui ferme tout accès à des progrès utiles, il le livre à tous les vices, à toutes les folies. L'esprit humain ne peut rester long-tems sans occupation. Ses passions demandent un exercice continu. Si nous ne leur fournissons pas un aliment convenable, elles nous précipiteront inmanquablement dans la débauche et le désordre. Tandis que nous négligeons ce qui est

* Prov. xxiv, 33, 34.

bon, le mal veille sans cesse à nos côtés; et c'est ce qu'entend l'Écriture, quand elle dit qu'aussitôt que *Satan trouva la maison vide, il en prit possession, et la remplit d'esprits malins* *. Tout homme qui fait la revue de sa conduite, peut se convaincre, que les heures qu'il passe dans l'oisiveté sont toujours les heures les plus dangereuses pour la vertu. C'est alors que les désirs criminels prennent naissance; c'est alors qu'on se livre à des recherches coupables; qu'on forme des projets dont l'issue inquiète et empoisonne la vie entière. Si les momens consumés dans l'oisiveté sont si dangereux, que ne produira pas la constante habitude de ce vice? Une indolence continuelle fait dans l'ame des ravages silencieux et secrets, mais bientôt elle parvient à en bannir toute vertu. Les plus violentes passions ont des crises, et le calme leur succède. Elles sont semblables à des torrens rapides qui s'enflent en écumant, et renversent tout ce qui s'oppose à leur passage. Mais après avoir franchi leurs digues, leur impétuosité s'appaise. Ils reviennent par degré dans leur lit habituel, et le dommage qu'ils ont fait peut être réparé. L'oisiveté est semblable à ce ruisseau lent et putride, qui reste stagnant dans la mare qui le contient; il se peuple d'animaux venimeux, il empoisonne

* Math. xii, 44.

les plantes, il infecte de ses vapeurs pestilencieuses toutes les contrées qui l'environnent. Ayant corrompu l'ame, ce vice ne laisse pas une seule de ses parties saine et intacte; et néanmoins il ne livre pas la conscience à ces alarmes que les éruptions d'une passion plus violente et plus cruelle y excitent ordinairement. La maladie qu'elle produit est subtile et trompeuse; elle porte donc toujours la mort avec elle.

Un effet constant de l'oisiveté est d'alimenter les passions, et de multiplier leurs capricieuses demandes; tandis qu'elle écarte de nous les moyens de satisfaire à nos vrais besoins. Si les désirs de l'homme industrieux se dirigent vers l'opulence ou un rang brillant, les commodités ou le luxe de la vie, il peut les accomplir par des moyens justes et louables. L'homme paresseux éprouve les mêmes désirs que l'industrieux; mais il n'a point les mêmes ressources pour parvenir à ses fins par des moyens honorables. Il doit donc se résoudre à obtenir par la fraude et la violence, ce qu'il ne peut prendre sur lui d'acquérir par l'industrie et le travail. De là ces crimes nombreux auxquels l'oisiveté donne chaque jour naissance, et qui contribuent si puissamment à violer l'ordre ou à troubler la paix de la société. — En général, les en-

fans de la paresse doivent être divisés en deux classes, et dans chacune ils peuvent à juste titre être nommés les enfans du malheur. Ou ils sont incapables d'aucun effort ; alors leur caractère tombe dans une nullité complète, et ils se plongent continuellement dans l'ivrognerie et la débauche, au milieu de la foule des esclaves des sens ; jusqu'à ce que la pauvreté les atteigne, ou que la maladie coupe le fil de leurs jours : Ou s'ils conservent quelque reste de vigueur, ils sont poussés par leurs passions à des efforts désespérés pour rétablir leur fortune ruinée. Alors, on les voit, joueurs frauduleux, tendre des pièges à l'homme sans défiance. Ils se joignent aux voleurs de grands chemins, pour dévaliser le timide voyageur ; ils s'associent aux filoux et aux escrocs, pour infester de nuit les cités. Tels sont les hommes qui peuplent nos prisons ; tels sont ceux qui, du haut de l'échafaud, adressent à la multitude de mélancoliques avertissemens. Telles sont les conséquences tragiques, mais bien connues, du vice contre lequel je cherche aujourd'hui à vous prévenir.

EN troisième et dernier lieu, quelque dangereuse que l'oisiveté puisse être pour la vertu, n'existe-t-il aucun plaisir qui lui appartienne ? et ne peut-on pas alléguer en sa faveur qu'elle

offre de tranquilles soulagemens aux soins oppresseurs du monde , et qu'elle pénètre l'ame d'une douce satisfaction qu'on ne saurait rencontrer au milieu des tourmens d'une vie active et laborieuse? — Voilà un avantage qu'elle possède moins encore que tout autre. Un travail continuel ne peut être exigé de personne. Le repos acheté par l'occupation, voilà ce que la nature demande, et ce que la vertu accorde à *ses disciples*. Mais ce qui est incontestable, c'est que rien n'éloigne autant de la jouissance d'une vie enjouée et spirituelle, que l'habitude de l'indolence et du relâchement. Celui qui ne sait pas travailler, ne sait point jouir. La félicité résulte de la régulière exécution d'un projet louable, ou d'un objet utile, qui tient en éveil, qui anime toutes nos facultés. Le bonheur existe dans la recherche des biens temporels, plutôt que dans leur possession. Le repos est agréable; mais le travail qui le précède donne seul de l'attrait au repos. Si l'on plonge son ame dans une continuelle inaction, toutes ses facultés s'affaiblissent. Bientôt elle languit; elle tombe malade; et les plaisirs qu'on attendait du repos se transforment en ennui, en insipidité. Qu'ils nous rendent ce témoignage, ces êtres infortunés qui, après avoir passé une grande partie de leur vie dans une active industrie, se sont retirés,

du moins l'imaginaient-ils , dans une agréable jouissance d'eux-mêmes, dans l'inaction, fruit de la richesse, et dans un profond repos, résultat de leurs vœux satisfaits. Ils s'attendaient à trouver un Elysée, et ils n'ont rencontré qu'un stérile désert. Ils traînent leurs jours dans une langueur uniforme; tourmentés par le mélancolique et fréquent souvenir des heures délicieuses qu'ils ont passées, lorsqu'ils se livraient à des travaux louables et à des affaires dignes de les occuper.

Nous en appelons à tous ceux qui ont la plus légère connaissance du monde, ou qui l'ont observé avec quelque soin; quels sont les hommes qui jouissent le plus délicieusement d'eux-mêmes, ceux qui sont utilement occupés, ou ceux qui mènent une vie oisive? Comparez-les dans leurs familles. Comparez-les dans la société, et remarquez quels sont ceux qui manifestent le plus de gaieté et de bonne humeur; qui possèdent au plus haut degré un esprit régulier et aimable, un caractère égal, une humeur douce, une conscience calme. Tandis que l'homme actif et diligent anime et égaye la société, l'oisif n'est pas seulement un fardeau pour lui-même, il est encore un fardeau pour ceux avec lesquels il est lié, un tourment pour tous ceux qu'il fatigue de sa compagnie. Pour qui le tems

est-il un poids plus accablant que pour l'indolent et le paresseux ? Pour qui les heures sont-elles si lentes à s'écouler ? Quels sont ceux qui sont dévorés par la consommation, obligés de recourir à tous les expédiens qui peuvent les aider à se fuir eux-mêmes ? Loin de conduire à la tranquillité, l'indolence produit dans l'ame une inquiétude mélancolique ; elle fait naître des fantaisies qui ne peuvent être satisfaites ; elle nourrit une délicatesse efféminée et malade, qui aigrit et corrompt tous les plaisirs.

J'EN ai dit assez pour convaincre tout homme raisonnable, de la folie, du crime et de la misère attachés à une vie oisive. Puissent ces exhortations, nous engager à porter dans nos différentes occupations cette vertueuse activité qui convient à des hommes, à des chrétiens. Arrachons-nous dès l'aube du jour du lit de la mollesse ; distribuons notre tems avec attention, avec intelligence ; et faisons servir à notre avantage les occasions favorables que la providence nous a offertes. Les travaux essentiels que nous prescrit notre condition, sont souvent loin d'employer tout notre tems et d'absorber toute notre attention. La vie de l'homme même le plus occupé offre de fréquens intervalles de loisirs. Prenons garde qu'alors un des

vices inséparables de la paresse ne se glisse dans notre ame. Ayons soin que quelque occupation secondaire, utile et louable, soit toujours à notre portée pour remplir ces vides qu'un trop grand nombre consacrent ou à des amusemens condamnables ou à une inaction totale. N'oublions jamais qu'une oisiveté absolue conduit ou à la misère ou à la corruption.

DIRIGEONS enfin le cours de nos occupations, de manière qu'en nous acquittant de tous nos devoirs dans ce monde, nous avançons en même tems nos intérêts éternels. Aux travaux temporels, associons avec sagesse ceux de la dévotion. Préparons-nous à un monde meilleur par des actions vertueuses et par l'observation de tous nos devoirs religieux. Au milieu des travaux que le monde nous impose, n'oublions jamais que nous devons premièrement *chercher le royaume de Dieu et sa justice, et faire nos efforts pour rendre certaines notre vocation et notre élection.* Sans cela, quelqu'actifs que nous puissions être, tous nos travaux ne seront qu'une laborieuse oisiveté. Nous paraîtrons occupés sans avoir d'objet déterminé, ou à des objets pires que si nous n'en avons point. Voulons-nous donc déployer le caractère convenable à de vrais chrétiens, unissons le

zèle pieux qui convient à des serviteurs de Dieu; à cette industrie prescrite à tous les membres utiles de la société; et, conformément à l'exhortation de l'Apôtre, gardons-nous d'être *pareseux à bien faire*, mais soyons fervens *d'esprit servant le Seigneur* *.

* Rom. XII. II.

SERMON XII.

SUR LES MOTIFS A PERSÉVÉRER
DANS LA VERTU.

GAL. VI, 9.

NE nous lassons point de faire le bien, car nous en moissonnerons le fruit en son tems, pourvu que nous ne nous relâchions point.

DE tous les fléaux qui affligent l'humanité, le plus actif, le plus général est le mécontentement. C'est un mal qui trouve par-tout de l'aliment; car au défaut de souffrances réelles, il en crée d'imaginaires. Il change en peines, en dégoûts, ce que le monde offre de plus satisfaisant. Il arrache des plaintes dans le sein même de la prospérité; et rend la tranquillité ennuyeuse, par cela seul qu'elle est uniforme. Il

n'est donc point étonnant que cet esprit d'inquiétude et de mécontentement qui trouble toutes les jouissances de la vie, pénètre quelquefois jusques dans le sanctuaire de la vertu. Les gens de bien ont aussi leurs faiblesses; et la dépravation à laquelle la nature humaine est exposée, ne nous conduit que trop promptement, puisque nous nous lassons de toute autre chose, à nous laisser également de faire le bien.

Citons un exemple assez fréquent dans le commerce ordinaire de la vie. Supposons qu'un homme, après avoir beaucoup vécu dans le monde, reconnaisse enfin sa vanité. Il a vu que ses promesses les plus flattenses étaient illusoires: il a éprouvé que ses plaisirs les plus vantés n'étaient point la félicité. Il se détermine donc à la chercher dans la vertu, à mépriser toutes les séductions de l'intérêt, et à se conduire avec intégrité, avec honneur. Il forme un commerce intime avec la religion; il remplit avec dignité les devoirs de la piété; il adopte un plan de vie utile et raisonnable, et trouve pendant quelque tems le bonheur dans cette sage réforme. Mais le découragement le gagne peu à peu. La paix dont il se flattait de jouir, est interrompue et par ses propres faiblesses, et par les vices de ses semblables. Des passions qu'il n'avait point

entièrement subjuguées, s'efforcent de reprendre leur empire accoutumé. Le plaisir qu'il espérait de goûter dans la dévotion, n'est point complet. L'injustice du monde, et l'aigrit, et l'irrite. Cet ami se montre ingrat; cet ennemi se déguise; ce rival le supplante. Il ne tarde pas à mettre sur le compte de la Vertu une partie des disgraces qu'il éprouve. — Est-ce là toute ma récompense, pour avoir servi Dieu, pour avoir fui les séductions du péché? *C'est donc en vain que j'ai purifié mon cœur, et que j'ai lavé mes mains dans l'innocence? Voyez le méchant prospérer dans le monde, et avoir plus que son cœur ne désire, tandis que toute la journée je suis tourmenté, et que je suis châtié chaque matin.* — C'est aux personnes que ces illusions pourraient aveugler, que je m'adresse maintenant. Pour arrêter leurs plaintes, je vais leur prouver qu'il n'est aucun état sur la terre, qu'il n'est aucun plan de conduite qui puissent les soustraire aux inquiétudes et aux traverses ordinaires de la vie; qu'en suivant les sentiers de la vertu, elles souffriront moins d'inquiétudes, et rencontreront de plus légères traverses que dans la carrière du vice; qu'elles y trouveront de plus grandes ressources et des avantages plus réels; et qu'à la fin de leur course elles obtiendront une récompense éternelle.

Puissent ces considérations nous convaincre que rien ne doit nous *lasser de faire le bien*, et qu'à prendre la vie humaine dans son ensemble, la Vertu est le choix le plus digne de l'homme!

I. L'INQUIÉTUDE et les traverses sont en quelque sorte l'apanage de tous les états. S'il était au pouvoir du monde de rendre satisfaits et heureux ceux qui le servent, vous auriez, je l'avoue, quelque droit de vous plaindre de ce que le service de Dieu vous expose à des privations pénibles et douloureuses. Mais cette supposition est si loin de la vérité, que dans la foule des personnes qui se livrent au plaisir, vous n'en trouverez pas une seule qui ait atteint le but auquel elle aspirait. Pour vous en convaincre, jetez les yeux sur l'homme puissant ou abject, sur l'homme frivole ou sérieux, sur l'homme d'affaires ou de plaisir; vous les verrez tous occupés ou à pourvoir à quelque besoin, ou à éloigner quelque malheur. Personne ne se plaît dans la place qu'il occupe. Par-tout il y a du vide; l'existence même la plus fortunée a des instans de tristesse et d'ennui. Celui qui est dans les affaires, soupire après le repos. Jouit-il du repos, il languit, il manque d'occupations. Célibataires, nous ambitionnons les consolations d'une famille chérie; mariés, les soins

domestiques nous chagrinent ou nous accablent. Sommes-nous dans une situation tranquille, nous regrettons de ne point être dans les affaires. Des entreprises importantes nous occupent-elles, nous nous plaignons de ne jouir d'aucune tranquillité. C'est un arrêt prononcé contre l'homme, que ses jours ne seront jamais sans nuages. Il est maintenant comme disgracié, comme en exil. Les objets qui l'environnent, sont au dessous de sa dignité primitive. Dieu les a tous marqués du sceau de la vanité, dans le dessein de lui faire sentir qu'il ne doit point borner là son ambition, qu'il n'est point à sa vraie place, et qu'il n'est point encore parvenu à sa véritable destination.

Prétendre à un état exempt d'inquiétudes, c'est donc poursuivre un fantôme; c'est s'engager dans une recherche infructueuse; c'est doubler la vanité et les tourmens de la vie. Se plaindre de la vertu, parce qu'elle n'exempte pas des peines communes à tous les états, c'est manquer de raison et de sagesse; c'est solliciter un privilège qui n'est point le partage de l'humanité. Faites mieux; accommodez-vous à votre condition; et loin d'attendre un bonheur parfait sur cette terre, embrassez avec joie l'état qui offre le moins de chagrins.

II. QUOIQ' AUCUNE condition ne soit exempte d'inquiétudes, une mauvaise conduite traîne néanmoins à sa suite un bien plus grand nombre de maux, que l'habitude de faire le bien. Si vous vous laissez des travaux de la vertu, soyez assurés que le monde vous accablera d'un fardeau bien plus pesant encore. Ce n'est qu'extérieurement qu'une vie licencieuse est agréable et riante. Elle recèle au dedans, la fatigue, l'ennui, les chagrins mortels. Le vice empoisonne le bonheur dans sa source, en introduisant le désordre dans le cœur. Ces passions qu'il semble accueillir avec indulgence, il ne les alimente que de plaisirs imparfaits; il les force enfin à dévorer leurs malheureuses victimes.

C'est une grande erreur d'imaginer que la vertu seule impose la loi de renoncer à soi-même. L'esclave du monde doit *porter sa croix*, comme le disciple de Jésus-Christ; et certainement, le premier aura un bien plus grand fardeau à soulever. Le vice permet à toutes nos passions de se mettre sur les rangs sans examen; et comme chacune aspire à la première place, il n'est pas possible de les satisfaire toutes. Le goût dominant est seul favorisé aux dépens de ses rivaux. La vertu ne soumet à aucune mortification aussi dure que celle que l'ambition impose à l'amour du repos, l'orgueil à l'inté-

prêt, l'avarice à la vanité. Le renoncement à soi-même est donc commun à la vertu et au vice ; mais avec cette différence remarquable, qu'il tend à affaiblir les passions que la vertu nous ordonne de vaincre ; mais qu'il irrite et fortifie celles que le vice nous oblige de surmonter. La vertu adoucit les peines du renoncement à soi-même, en modérant l'impétuosité des passions ; le vice le rend plus difficile en augmentant l'empire et la violence de ces passions. — Est-il aucune des privations qu'éprouve celui qui consacre son existence à la vertu, qui puisse entrer en parallèle avec ces supplices que le remords inflige au méchant ; avec ces cruelles humiliations où l'expose le péché uni à l'infortune ; avec ces affronts qui l'abattent et le consternent ; avec ces secousses violentes, produites par la honte et le mécontentement, qui le portent quelquefois aux plus funestes excès, et lui font maudire le jour où il reçut l'être ? Combien de fois, dans les situations désespérantes où ses crimes l'ont plongé, n'a-t-il pas détesté les séductions du vice ; combien de fois ne s'est-il pas rappelé, avec le regret le plus amer, l'instant fatal où il se détourna pour la première fois des sentiers de l'innocence ?

Vous pensez, peut-être, que les grands criminels sont seuls exposés à ces malheurs ; et

que de sages précautions suffiront pour vous en préserver. Considérez donc le vice et la vertu sous leur point de vue le plus général. Mettez en parallèle Dieu et le monde. Voilà deux maîtres entre lesquels il faut choisir ; et calculez de bonne foi , lequel de ces deux services vous lassera le plus promptement ; lequel vous inspirera de justes repentirs ? Le monde est un maître également sévère et capricieux. Se soumettre à un long esclavage , dans l'espoir d'une récompense toujours incertaine , tel est le sort de ses serviteurs. Ils sacrifient leur repos actuel à des espérances éloignées. Ils font la cour aux grands et flattent la multitude. Ils prostituent leur conscience , et déshonorent leur cœur. Cependant malgré tous leurs efforts , qu'ils sont loin du succès ! Des compétiteurs les heurtent , les supplantent. Des hommes plus adroits les trompent ; des hommes plus violens les culbutent. Une brillante perspective les réjouissait ; un brouillard s'élève , le ciel s'obscurcit , la scène change , et le monde inconstant qui les flattait hier de son sourire , les méconnaît , les délaisse aujourd'hui.

Dieu ne se trompe jamais sur le caractère de ses serviteurs ; car il *voit leur cœur et juge selon la vérité*. Mais le monde est souvent la

dupe de ceux qui recherchent ses faveurs ; de là l'injustice avec laquelle il distribue ses récompenses. La flatterie s'empare de l'oreille du pouvoir. La fraude supplante l'innocence. L'homme présomptueux et entreprenant , occupe la place de l'homme estimable et modeste. En vain attendez-vous quelque reconnaissance de la part du monde , en échange de vos bonnes intentions. Le monde ne les connaît point, ou n'y fait nulle attention. Il ne vous juge que sur vos actions ; et, ce qui est plus injuste encore, sur le succès de vos actions , qui souvent ne dépend point de vous. Mais aux yeux de l'Être suprême, les bonnes intentions tiennent la place des actes de vertu qu'on n'a pas trouvés l'occasion d'accomplir. Les dispositions charitables du pauvre lui plaisent autant que les actions généreuses du riche. L'obole de la veuve est à ses yeux une offrande magnifique ; *et celui qui ne donne à son disciple qu'un verre d'eau froide, s'il ne peut pas lui donner autre chose, ne restera point sans rémunération.*

Si le monde est injuste dans ses jugemens, il n'est pas moins ingrat dans ses récompenses. Le tems efface promptement le souvenir des grands services ; ne pouvons-nous plus en rendre , nous sommes aussitôt négligés et mis de

côté. Ce furent les dernières paroles d'un homme grand * aux yeux du monde , soit par sa haute fortune , soit par sa cruelle disgrâce. « Ah ! si » j'avais servi mon Dieu avec autant de fidélité que j'ai servi mon Roi , il ne m'abandonnerait pas dans ma vieillesse ! » L'infidélité , l'ingratitude sont inconnues à Dieu. De nouveaux favoris ne parviennent jamais à usurper la place ou à s'approprier les récompenses de ses anciens serviteurs. *Je serai le même jusqu'à votre vieillesse ; et je me chargerai de vous jusqu'à votre âge le plus avancé. C'est moi qui vous ai faits , et je vous prendrai dans mes bras ; je vous porterai et je vous délivrerai , dit l'Eternel , le Tout-Puissant **.* — Puisque nous devons travailler dans tout le cours de notre vie , est-il quelque comparaison entre travailler pour Dieu et travailler pour le monde ? Qu'ils sont injustes ceux qui se lassent plutôt de servir le plus doux , le plus juste des maîtres , que le plus despotique , le plus capricieux des tyrans !

III. LES ressources de la vertu sont bien supérieures à celles du monde , et ses dédommagemens dans le malheur , beaucoup plus précieux. Un succès sans interruption n'est le partage d'aucun de nous. Mais quand nous éprou-

* Le Cardinal Wolfey. ** Isaïe , XLVI , 4.

vons des traverses, la vertu nous aide à les surmonter, et le monde nous abandonne à leurs rigueurs. Le cœur de l'homme de bien est-il brisé par l'infortune, la religion y répand un baume salutaire. Au lieu que le monde fait les blessures, et les laisse s'enflammer. Il distribue les chagrins, sans pourvoir à la consolation. La consolation est l'apanage particulier de la religion. Quand la religion céderait le pas au vice à l'égard des avantages extérieurs, on ne saurait nier qu'elle ne dispense la paix intérieure à un degré bien plus éminent. Cela est si vrai, que tous les hommes fixent un tems où ils se réfugieront dans son sein, comme dans une retraite désirable. Dès qu'ils auront atteint le but auquel ils tendent maintenant, ils se promettent la plus grande satisfaction à s'acquitter honorablement des devoirs de leur état; ils font le vœu de se livrer aux passions modérées, aux plaisirs honnêtes que l'innocence autorise. Ce que tous les hommes s'accordent à mettre en seconde ligne après ce qu'ils recherchent avec le plus d'ardeur, peut sans erreur être placé au premier rang; et l'on peut conclure que, s'ils n'étaient pas aveuglés par une passion dominante, ils l'apprécieraient avec plus de précision, et ne lui refuseraient point la préférence.

C'est l'effet particulier de la vertu, de mettre

l'homme en état de puiser son bonheur en lui-même, et de le faire dépendre de sa conduite. Le méchant est la créature du monde; il lui est entièrement dévoué; il s'attache à sa faveur; il ne subsiste que par son sourire; il est heureux ou malheureux en raison de ses succès. Il n'en est point de même de l'homme vertueux: le succès de ses entreprises temporelles n'est pour lui qu'un objet secondaire. Remplir ses devoirs avec intégrité, avec honneur; voilà son but principal. A-t-il fait ce qui lui était ordonné de faire, son ame se livre aux douceurs du repos, et laisse l'événement à la Providence. *Son Témoin est dans le ciel, et sa récompense est en haut.* Satisfait de l'approbation de Dieu et du témoignage d'une bonne conscience, il se plaît avec lui-même, et dédaigne les triomphes du péché. Que ces principes nobles et courageux gouvernent votre cœur, alors vous secouerez aisément le joug du monde, et vous vous rirez de ses caprices. C'est parce que votre vertu est imparfaite, que vous vous *lassez* si aisément *de faire le bien.* C'est parce que votre cœur est divisé entre Dieu et le monde, que vous êtes si souvent exposés au mécontentement; décidés en cet instant à remplir votre devoir, et cherchant bientôt après le bonheur dans des routes qui vous en éloignent. Essayez

de mettre plus de fermeté dans vos principes ; et de constance dans leur pratique ; alors votre tranquillité ne sera que difficilement altérée.

La vertu, au premier coup-d'œil, semble resserrer le plaisir dans d'étroites bornes. Mais de mûres réflexions démontrent qu'elle en recule les limites. Si elle interdit quelques jouissances ; si elle condamne l'excès dans toutes, elle en favorise, elle en assaisonne plusieurs autres. Elle ne défend que celles qui sont fantastiques et imaginaires, nuisibles et destructives. Tous les plaisirs vraiment désirables, elle les permet à l'homme de bien. Non-seulement elle les lui permet, mais elle les rehausse par l'assaisonnement délicieux que leur donne une bonne conscience. Non-seulement elle les rehausse, mais elle leur ajoute la satisfaction particulière que goûte un cœur animé par les sentimens les plus vertueux, échauffé par une piété sincère, encouragé par les promesses de la religion. Au contraire, malgré la variété de ses plaisirs, combien le sort du pécheur est déplorable ! Son cœur demeure fixé à ce monde. Les avantages dont il jouit sont tous de la même nature ; il ne connaît ni ne désire rien au dessus. Son bonheur porte donc sur une base bien plus fragile que celui du serviteur de Dieu. Quand vous reculerez à l'infini les bornes du

plaisir, si rien n'intéresse l'esprit et le cœur, si rien de délicat, de généreux n'assaisonne et ne varie la jouissance, vous verrez bientôt la lassitude et la langueur lui succéder. Observez en effet ceux qui se dévouent uniquement au plaisir, et dites-le nous, entendîtes-vous jamais exprimer avec autant de force, le mécontentement et le chagrin; vites-vous jamais l'abattement et l'ennui se peindre avec autant de vérité sur aucune autre physionomie?

Le vice et la vertu suivent dans leurs progrès, une marche opposée. Les débuts du vice sont encourageans. Les premières faveurs du monde sont agréables et flatteuses. Mais la continuation du succès émousse la jouissance et refroidit le désir. Les premiers pas de la vertu sont laborieux. Mais la persévérance allège ses travaux, elle augmente ses charmes. Que des efforts soutenus changent la vertu en habitude, et sa pratique deviendra plus douce, sa récompense plus complète. Si nous ne vivons que pour le monde, les bornes de nos espérances frappent sans cesse notre vue; elles sont comme une barrière qui nous arrête et que nous ne saurions franchir. Suivons-nous les sentiers de la vertu, alors nous voyons ses perspectives devenir à chaque pas plus brillantes, et s'étendre à l'infini. *Le juste persévérera dans sa voie, et*

celui qui a les mains pures se fortifiera de plus en plus. Le sentier du juste est comme une lumière resplendissante qui augmente son éclat jusqu'à ce que le jour soit arrivé à sa perfection. Cela me conduit à démontrer,

IV. QUE la vertu assure aux gens de bien l'espoir d'obtenir, après leur mort, une récompense glorieuse. J'ai offert diverses considérations, propres à calmer l'impatience qui naît des découragemens que la vertu éprouve ici-bas. J'ai indiqué les avantages précieux qu'elle assure à ceux qui persévèrent dans son amour. Ecartons maintenant tous ces motifs; supposons même que, loin de nous offrir aucun avantage, la vertu nous force à lutter à chaque instant contre un monde corrompu, et bornons-nous à notre texte. Il répond à toutes les objections; il impose silence à toutes les plaintes en affirmant *que nous moissonnerons le fruit en son tems, pourvu que nous ne nous relâchions pas.* Ce n'est point un encouragement illusoire, ce n'est point un espoir douteux, qu'ici l'Apôtre nous présente. L'esprit de Dieu déclare d'une manière positive que la piété et la vertu, malgré les contradictions et les traverses qu'elles éprouvent dans cette vie, ne seront point sans récompenses; mais *qu'au tems convenable,*

quand l'époque fixée dans les décrets de Dieu sera venue, tous ceux qui ne se seront point *lassés de faire le bien*, lors même qu'ils auraient *semé dans les larmes*, moissonneront *dans la joie*. Comme ce grand principe de notre foi tient essentiellement au sujet que nous traitons, et qu'il est le fondement de toute la religion, sondons la base sur laquelle il repose. Recherchons et les preuves que la raison fournit d'une récompense éternelle, et les notions que la révélation y ajoute. Est-il un moyen plus propre à fortifier notre attachement à la religion, et à triompher des tentations qui pourraient *nous lasser de faire le bien* ?

ENTRE les présomptions que la raison offre en faveur de cette vérité, que le juste recevra un jour la récompense qu'il mérite, celle qui s'offre la première à l'esprit est l'inégalité qui règne dans la distribution du bien et du mal. *Malgré ce que nous avons avancé sur les avantages et les plaisirs attachés à la vertu*, nous ne saurions nier que le bonheur des gens de bien ne soit souvent incomplet. Le vice obtient des distinctions auxquelles il n'a nul droit, et l'intégrité est exposée à des disgrâces qu'elle ne mérite point. Si dans le cours de la vie, le bien et le mal étaient distribués sans aucun ordre,

on pourrait conclure avec vérité que la conduite morale des hommes n'influe, ni sur leur bonheur, ni sur leur malheur; et j'avoue que cet état de choses ne prouverait point une rétribution future. Ceux qui se plaisent à exagérer les misères de la vie et les malheurs auxquels la vertu expose ici-bas, sont dans l'erreur, s'ils se flattent de donner par là une nouvelle force au dogme de la Providence. Car s'il règne maintenant un désordre absolu, on peut soupçonner avec raison qu'il régnera à jamais. Si celui qui gouverne l'univers néglige tout à fait la vertu dans ce monde, il est peu probable qu'il la récompense dans un autre. Mais cette supposition est très-éloignée de la réalité. Aux yeux d'un observateur impartial, cette vie n'est point une scène de confusion; c'est un état dont le plan est sagement ordonné, dont l'exécution est ébauchée, consommée même jusqu'à un certain point. Loin que le maître du monde néglige la vertu, mille faits démontrent qu'elle est l'objet essentiel de ses soins. Il a dressé dans le cœur de l'homme un tribunal toujours subsistant, où le juste reçoit la récompense de ses vertus, et le méchant la punition de ses forfaits. Dans le cours de son gouvernement, Dieu manifeste sans cesse l'intention de rendre heureux le premier, et de frapper le criminel.

de la verge du malheur. Cette intention est si marquée, qu'elle n'a pu échapper aux nations les plus barbares. Elle a répandu sur toute la surface de la terre cette auguste vérité, Que le Tout-Puissant protège la vertu et qu'il déteste le crime. Cependant elle est souvent contrariée dans ses effets. La Providence favorise la vertu d'une manière visible, mais elle n'accorde pas ici-bas à l'homme juste toute la récompense dont il est digne.

Que conclure d'une répartition si imparfaite du bonheur, sinon que ce système est le commencement plutôt que la consommation des choses; qu'il n'est que l'esquisse d'un plan très-vaste dont l'exécution aura lieu dans la vie à venir? S'il est vrai que Dieu ait déjà *érigé son trône pour rendre le jugement*; s'il est vrai qu'il ait commencé, dès ce monde, à récompenser la vertu et à punir le vice, il ne laissera sans doute point incomplet cet exercice de son gouvernement. Il a posé les fondemens d'un édifice vaste et majestueux; il le conduira à sa perfection à l'époque prescrite par sa sagesse. Son ouvrage n'est qu'ébauché, mais ne doutons pas qu'il n'y mette la dernière main. Toutes ses autres œuvres ont été construites dans les proportions les plus parfaites, les plus régulières. Dans le monde physique, rien n'est à

désirer, rien n'est superflu. Le monde moral découvre seul de l'irrégularité, des défauts. Seul il n'a point encore reçu tout l'ordre, toute la perfection dont il est susceptible; seul il n'annonce point encore cette sagesse, cette justice, cette bonté, qui brillent dans tout l'univers. Mais pourrions-nous soupçonner que la Providence suprême ne rectifiera pas un jour ces désordres apparens? La seule difficulté qu'on puisse élever contre ses perfections, étant tirée de sa conduite à l'égard de l'homme, son chef-d'œuvre, pourrions-nous croire qu'il ne la résoudra pas un jour de la manière la plus éclatante?

Mais admettons le dogme des récompenses et des punitions futures, et il expliquera de la manière la plus satisfaisante tous les désordres qui règnent en ce moment sur la terre. Le christianisme développe leur origine et leur fixe une époque. Déchu de sa félicité primitive, l'homme est soumis maintenant à une épreuve et à une discipline qui décideront de son sort éternel. La justice Divine est maintenant comme désarmée; elle laisse aux hommes la liberté de jouer sur le théâtre du monde le rôle qu'ils auront choisi, afin que leur caractère puisse se former et s'affermir. Elle expose le juste à des traverses, à des afflictions réitérées, pour qu'il puisse donner des preuves de sa fidélité, et contracter l'ha-

bitude de la vertu. Mais si les événemens de cette vie n'avaient aucune liaison avec la vie à venir, tout ce qui arrive à l'homme deviendrait non-seulement inexplicable, mais contradictoire et inconséquent. Les organes des êtres destitués de raison sont parfaitement adaptés à leur état. Ils ne connaissent rien de supérieur à leur condition actuelle. Satisfaire leurs appétits, telle est leur destinée; l'ont-ils remplie, ils passent et s'anéantissent. L'homme seul paraît sur la scène du monde sans aucun plan déterminé, sans aucun but direct. Il est doué de divers talens; son activité s'étend beaucoup au delà de sa sphère présente; ses facultés intellectuelles le rendent propres à l'immortalité; néanmoins, il est arrêté dès le commencement de sa course. Il épuise ses forces à poursuivre des objets dont il voit la vanité. Languissant de connaître ce qui est au dessus de sa portée; altéré d'un bonheur qu'il est condamné à ne jamais goûter, il voit l'anéantissement s'approcher à grand pas, il déplore les malheurs attachés à son état; et ne trouve aucun moyen d'y remédier. — Supposition absurde, contraire à la raison, désespérante pour l'homme, injurieuse à la Divinité! L'Éternel pourrait-il prendre quelque plaisir dans cette scène de misères et de folie, que lui présente cette vie, si elle n'a-

vait aucune liaison avec un autre ordre de choses ? Il aurait donc tiré du néant ce magnifique univers, il l'aurait décoré de tant de beautés, de tant de magnificence ; il aurait suspendu dans les cieux ces glorieux luminaires qui attestent sa Puissance ; il aurait orné cette terre de mille richesses qui annoncent sa Bonté ; le tout, afin que quelques générations puissent naître, contempler un instant ces merveilles, et disparaître pour jamais ! Combien cette habitation serait supérieure à la condition de ses malheureux habitans ! Quelle disparate entre le commencement de leur existence, entre ces organes exquis, ces sublimes facultés, cette vaste intelligence, qui semblent les préparer à un rôle important, et une fin si méprisable ! Quelle contradiction, en un mot, entre l'état de l'homme, et la sagesse, la bonté de son Créateur !

Le dogme sublime et consolant d'une vie à venir a été admis dans tous les siècles et par toutes les nations. Il n'a point puisé son origine dans les sciences abstraites, ou les spéculations de la philosophie ; il a des racines plus fortes, plus profondes, les sentimens naturels du cœur humain. Il est donc commun au philosophe et au sauvage ; on le trouve chez les castes les plus barbares, comme chez les nations les plus civilisées. Le dogme de l'existence Divine, n'est

pas même plus universellement reçu que celui de l'immortalité. Les idées que les hommes entretenaient avant Jésus-Christ, sur un état futur, étaient à la vérité confuses et imparfaites. Cependant ils le regardaient comme l'époque de la rétribution, soit du bien, soit du mal; et ils plaçaient la récompense de la vertu dans la perfection des plaisirs qu'ils croyaient les plus délicieux, et qu'ils estimaient au plus haut prix. Un consentement si général semble démontrer que le Créateur a gravé de sa propre main dans l'âme cette éternelle vérité. Il prouve qu'elle est née avec l'homme, et qu'il ne la doit point au préjugé.

Lorsque nous descendons dans notre propre cœur, nous y trouvons divers présages de l'immortalité. La plupart des passions grandes et sublimes étendent leur énergie au delà de cette vie. L'homme ambitieux, et celui qui renonce à lui-même, le héros, le méchant, le juste, tous prennent intérêt aux événemens qui succéderont à leur départ de cette terre. Le désir de la réputation, ce désir qui inspire tant d'activité au genre humain, emprunte toute sa force de la certitude que l'âme survivra à la dissolution du corps. L'homme vertueux est soutenu par l'espérance, le méchant est tourmenté par la crainte de ce qui l'attend après la mort.

A son approche, les espérances du juste et les terreurs du vicieux reçoivent une nouvelle vivacité. L'ame prête à quitter le corps, semble appercevoir plus distinctement le séjour qui lui est destiné. Toutes les opérations de la conscience reposent sur la croyance de l'immortalité. Toutes les actions des hommes s'y rapportent. Tous les législateurs l'ont supposée. Toutes les religions sont assises sur cette base. Elle contribue si puissamment à l'ordre social, que si elle était bannie du cœur, les lois humaines, malgré leurs menaces, deviendraient insuffisantes pour arrêter le désordre; et un déluge de crimes, de misères, inonderait la terre. Supposer qu'une opinion, si universelle, si puissante, ne porte sur aucun fondement, c'est supposer qu'un principe d'illusion est entré dans la constitution de la nature humaine. C'est supposer que le Créateur a été réduit à la nécessité de tromper le cœur de l'homme, afin de le mettre en état de répondre au but qu'il s'est proposé en le tirant du néant.

Ces argumens sont convaincans sans doute; néanmoins tous les argumens sont susceptibles de difficultés. Peut-être cette opinion générale dont j'ai parlé, est-elle appuyée sur le désir et la volonté, plutôt que sur l'évidence? Peut-être

quand nous alléguons pour preuve de l'immortalité les perfections divines , nous flattons-nous de tenir dans le système de l'univers , un rang plus distingué que celui qui nous y fut assigné ? Il était donc de la dernière importance que nous fussions éclairés par Dieu lui-même ; qu'il donnât une pleine autorité à tout ce que la raison suggère en faveur d'une rétribution future , et qu'il mît cette vérité fondamentale à l'abri de toute défiance et de tout soupçon.

Le moyen que le christianisme a adopté pour imprimer sur ce dogme le sceau de l'évidence, mérite toute notre admiration. Si l'Évangile n'avait offert qu'un système de philosophie ; s'il n'avait parlé qu'à l'entendement ; s'il n'avait cherché qu'à éclairer l'homme studieux et réfléchi , il aurait présenté cette vérité d'une manière abstraite et métaphysique ; ou il se serait borné à affirmer qu'après cette vie , le juste sera récompensé et le méchant puni. Il s'en serait tenu à la déclaration de notre texte : *Ne nous laissons point de faire le bien , puisque nous devons en moissonner le fruit en son tems , pourvu que nous ne nous relâchions point.* Mais l'Évangile n'a point jugé suffisant de nous annoncer simplement la vie et l'immortalité. Il a été destiné à l'instruction , à l'édification populaire ; il a été combiné de manière qu'il pût

être non-seulement la religion du petit nombre dont l'entendement a besoin d'être convaincu; mais sur-tout de la multitude dont l'imagination doit être échauffée, dont les passions doivent être exaltées, afin de donner à la vérité tout le pouvoir qu'elle doit exercer. Dans ce dessein, non-seulement il établit la certitude d'un état futur, mais il nous présente dans la personne du Fondateur de notre religion, une suite de faits relatifs à ce dogme; et par ce moyen, il intéresse à ce grand objet nos sens, notre imagination, nos passions même.

La résurrection du Christ eut pour but de prouver de la manière la plus évidente, que la mort ne détruit point les principes de la vie. S'il rompit les liens qui le retenaient au sépulcre, son dessein fut de nous faire voir qu'il avait terrassé le trépas, et *qu'il était devenu les prémices de ceux qui dorment*. S'il a fait plus encore, s'il s'est élevé dans les cieus sous une forme visible, en présence d'un grand nombre de témoins, c'est pour donner un exemple frappant du passage de ce monde au séjour de la félicité. L'emploi qu'il y exerce maintenant, est clairement désigné dans l'écriture : *Comme notre précurseur, il est entré dans le lieu très-saint; il paraît en la présence de Dieu pour nous; il intercède conti-*

nuellement pour son peuple. Je vais, dit-il, à mon Père et à votre Père, à mon Dieu et à votre Dieu. Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père; je vais pour vous y préparer une place. Je reviendrai, et je vous recevrai avec moi, afin que là où je suis, vous y soyez aussi. Les circonstances de son retour sont distinctement prédites. Le son de la dernière trompette, la résurrection des morts, l'avènement du Juge suprême, la manière auguste dont il séparera les gens de bien d'avec les méchants, tous ces sublimes événemens sont peints avec les couleurs qui leur sont propres. Les termes mêmes dans lesquels il prononcera sa sentence définitive, ont déjà souvent frappé nos oreilles. *Venez, vous que mon père a bénis, recevez en héritage le royaume qui a été préparé pour vous dès la création du monde!* Alors les Saints et les Justes seront *enlevés sur les nues, pour aller au devant du Seigneur dans les cieux.* Ils entreront avec lui dans la *cité du Dieu vivant.* Ils posséderont *une nouvelle terre et de nouveaux cieux où habite la justice.* Dieu *essuiera toute larme de leurs yeux; ils verront sa face dans leur innocence; et ils seront rassasiés de délices quand ils contempleront sa ressemblance.* — En plaçant devant nos yeux cette suite de faits et de circons-

tances, l'Évangile nous familiarise en quelque sorte avec un état futur. En accommodant d'une manière si lumineuse, cette grande révélation à l'intelligence des hommes, il donne une preuve palpable et irrésistible de sa divine origine.

AINSI donc, soit que vous consultiez votre raison, ou que vous écoutiez la voix de l'Esprit - Saint, vous recevez la confirmation de ce que nous avons avancé; vous voyez qu'une vie consacrée à la piété, à la vertu, aura pour terme une félicité immortelle. Quel est le travail dont le monde est l'objet, dont on puisse dire que la récompense est certaine. Observez tout ce qui se passe autour de vous, et vous reconnaîtrez que *la course n'est pas toujours à l'homme léger, et la victoire au fort*. L'homme le plus diligent, le plus sage, le plus accompli, peut rencontrer des obstacles insurmontables; il peut être réduit au regret *d'avoir épuisé ses forces inutilement*. Mais l'homme droit *recevra la couronne de vie*. Son bonheur suprême est préparé dans le plan éternel de la Providence: il est assuré par les travaux et les souffrances du Sauveur du monde.

Cessez donc de calomnier la vertu et la religion. Abandonnez à l'homme du monde le mécontentement et la mauvaise humeur. Quel-

que malheur que vous éprouviez, quelques traverses que vous rencontriez ici-bas, gardez-vous de soupçonner que la piété et l'intégrité sont infructueuses. Dans tous les états, elles conduisent au bonheur. Si vous ne jouissez pas dans ce moment de toute la récompense qu'elles méritent, c'est parce que la saison de la rémunération n'est point encore venue. Mais *vous moissonnerez quand il en sera tems.* Il est une époque propre à l'épreuve; il en est une pour la récompense. Quelle sera la durée de la première, et quand l'autre lui succédera-t-elle? C'est ce qu'il ne vous appartient point de décider; cela est écrit dans le livre des décrets de la Providence, décrets pleins de sagesse, mais voilés à nos yeux. Contentez-vous donc de l'assurance positive que *celui qui doit venir, ne manquera pas de venir, et qu'il ne tardera point.* Il paraîtra quand il en sera tems, pour établir un ordre parfait dans ses œuvres, pour donner du repos à celui qui est fatigué, pour consoler l'affligé, et fixer le sort éternel de tous les hommes. *Voici, dit le Témoin fidèle et véritable, je ne tarderai point à venir, et la récompense que j'aurai à donner sera avec moi pour rendre à chacun selon ses œuvres. A celui qui vaincra, je lui donnerai à*

manger de l'arbre de vie, qui est au milieu du Paradis de Dieu; je lui donnerai l'éclat de l'étoile du matin; j'en ferai une colonne dans mon temple; il sera vêtu de blanc, et je le ferai asseoir avec moi sur mon trône *.

* Apoc. xxii, 12. — ii, 7, 28. iii, 12, 5, 21.

Fin du troisième Volume.



TABLE
DES SERMONS

Contenus dans ce troisième volume.

SERMON I.

Sur les Avantages de l'Ordre.

- I. CORINTH. XIV, 40. *Que tout se fasse avec ordre.* Page 1

SERMON II.

Sur l'emploi du Temps.

- GEN. XLVII, 8. *Et Pharaon dit à Jacob : Quel âge as-tu ?* 25

SERMON III.

Sur la Candeur.

- I. CORINTH. XIII, 5. *La Charité ne soupçonne point le mal.* 44

SERMON IV.

Sur le Caractère de Joseph.

- GEN. XLV, 5, 8. *Maintenant, ne vous affligez point, et n'avez point de regret de ce que vous m'avez vendu pour être mené ici ; car c'est Dieu qui m'a envoyé ici devant vous pour la conservation de votre vie. — Ce n'est donc point vous qui m'avez envoyé ici, mais c'est Dieu.* 73

SERMON IV.

Sur le caractère d'Hazaël.

2. ROIS, VIII, 12, 13. *Et Hazaël dit : Pourquoi monseigneur pleure-t-il ? Elisée lui répondit : Je pleure en considérant les maux que tu feras aux enfans d'Israël. Tu mettras le feu à leurs forteresses : tu feras périr par l'épée leurs jeunes gens, tu écraseras leurs petits enfans et tu feras le ventre aux femmes enceintes.*

Et Hazaël répondit : Comment ton serviteur, qui n'est rien, pourrait-il faire des choses si étonnantes ? Elisée répondit : L'Eternel m'a révélé que tu seras roi de Syrie. 96

SERMON VI.

Sur les avantages qu'on trouve à visiter les Maisons de Deuil.

ECCLES. VII, 2, 3, 4. *Il vaut mieux aller dans une maison de deuil que dans une maison de festin, parce qu'on voit dans la première quelle est la fin de tous les hommes, ce qui donne à réfléchir à ceux qui vivent encore, etc.* 123

SERMON VII.

Jésus compatissant aux Faiblesses humaines.

Prononcé un jour de Communion.

HÉB. IV, 15. *Nous n'avons pas un souverain sacrificateur incapable de compatir à nos maux, puisqu'il a été éprouvé, comme nous, par toutes sortes de tentations, sans qu'il ait commis aucun péché.* 151

SERMON VIII.

Sur l'amour des Louanges.

JEAN, XII, 43. *Car ils aimaient mieux la louange des hommes que celle de Dieu.* 180

SERMON IX.

Sur le véritable Honneur.

PROV. IV, 8. *Que votre cœur s'attache à la gloire, et elle vous élèvera, elle vous conduira à l'honneur.* 208

SERMON X.

Sur les avantages que la Connaissance de la Religion procure au genre humain.

Prêché devant la Société établie en Ecosse, pour la propagation de la foi chrétienne.

ES. XI, 9. *On ne nuira point, on ne fera aucun dommage à personne dans toute l'étendue de ma sainte montagne, etc.* 226

SERMON XI.

Sur l'Oisiveté.

MATH, XX, 6. *Pourquoi demeurez-vous tout le jour ici sans rien faire.* 256

SERMON XII.

Sur les motifs à persévérer dans la Vertu.

GAL. VI, 9. *Ne nous laissons point de faire le bien, car nous en moissonnerons le fruit en son tems, pourvu que nous ne nous relâchions point.* 277

FIN DE LA TABLE.